

FRANÇOIS KRUG

**RÉACTIONS
FRANÇAISES**

**ENQUÊTE SUR
L'EXTRÊME DROITE
LITTÉRAIRE**

SEUIL

François Krug

Réactions françaises

Enquête sur l'extrême droite littéraire

Éditions du Seuil
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

DU MÊME AUTEUR

(coauteur)

Benalla & moi

Seuil, 2020

ISBN 978-2-02-150081-3

© Éditions du Seuil, mars 2023

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour et avec Adeline.

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Introduction

Chapitre 1 - La rive droite se rebelle

Chapitre 2 - Michel Houellebecq chez les « rouges-bruns »

Chapitre 3 - Les fanzines antisémites de Yann Moix

Chapitre 4 - Houellebecq et les royalistes en colère

Chapitre 5 - Sylvain Tesson, les débuts d'un aventurier

Chapitre 6 - Un texte oublié de Michel Houellebecq

Chapitre 7 - Le nouveau copain de Yann Moix

Chapitre 8 - Un dîner avec Houellebecq à l'Élysée

Chapitre 9 - Yann Moix signe une pétition

Chapitre 10 - Sylvain Tesson, héros de la Nouvelle Droite

Chapitre 11 - Les valeurs actuelles de Houellebecq

Chapitre 12 - L'affaire Yann Moix

Chapitre 13 - Houellebecq à l'Action française

Introduction

Le carton d'invitation donnait rendez-vous le 17 septembre 1991, à partir de 19 heures, au 3, rue Guynemer. Michel Houellebecq se présente le soir dit à l'adresse indiquée.

C'est une entrée privée du Luxembourg, le jardin du Sénat. Derrière la grille, Houellebecq découvre une maison d'un étage. Il entre. On lui a raconté que c'était la résidence de fonction de la médecin-chef du Sénat, la docteur Contencin : elle compte parmi ses amis quelques écrivains, et organise chez elle des cocktails en leur honneur¹. Dans le salon, on a poussé les meubles anciens pour accueillir les invités. Ils sont déjà plus d'une centaine.

Une porte-fenêtre s'ouvre sur le jardin du Luxembourg, fermé au public à cette heure-là. Sous les marronniers déambulent Philippe Sollers, l'écrivain au fume-cigarette ; Anne Wiazemsky, l'actrice des films de Bresson, Godard et Pasolini ; Jean-Jacques Pauvert, l'éditeur qui osait republier les livres de Sade quand ils étaient encore interdits à la vente ; ou François Gibault, l'avocat qui veille sur les intérêts de la veuve de Louis-Ferdinand Céline².

« Les cocktails en plein air, à Paris, sont l'indice d'un beau rêve irréalisable, d'une belle utopie conne de Méditerranée : en réalité, on a tout de suite de la boue plein les chaussures, quelle que soit la saison³ », résumera dans son journal intime un autre invité, l'essayiste Philippe

Muray. Dans quelques jours, il publiera *L'Empire du bien*, son livre consacré au « règne des bons sentiments » et au « despotisme du consensus mou »⁴, un futur classique de la littérature antimoderne. Dans son journal, Muray se souviendra avoir croisé au Luxembourg « quelques gravats d'*Hara-Kiri* », le mensuel satirique, « Sollers qui refait pour la millième fois son célèbre numéro de départ en coup de vent », « un nombre considérable de crapules et d'imbéciles qui se croient un don d'écrivain », et « pas mal de sectateurs fascistoïdes, genre Société de Thulé »⁵, cette société secrète allemande qui entretenait dans l'entre-deux-guerres la mythologie aryenne.

Houellebecq n'est encore personne. Il a 35 ans. Il a renoncé aux carrières que lui offraient ses études d'ingénieur, à l'Institut national agronomique, et de cinéma, à l'école Louis-Lumière. Il se contente d'un boulot alimentaire au service informatique de l'Assemblée nationale. Au début de cette année 1991, il a publié son premier livre, un essai sur l'auteur de science-fiction H. P. Lovecraft, aux Éditions du Rocher⁶.

C'est ce qui lui vaut d'être invité ce soir, chez la médecin-chef du Sénat. On y fête un écrivain à la mode qui vient de signer au Rocher : Marc-Édouard Nabe, 32 ans.

Pour ses admirateurs, Nabe serait le nouveau Céline. Il n'aurait peur de rien, ni des convenances stylistiques, ni du « politiquement correct », un concept tout juste importé des États-Unis. Pour ses détracteurs, Nabe aurait surtout retenu de Céline ses pamphlets antisémites publiés avant et pendant la guerre. Il incarnerait une extrême droite littéraire qui, après des décennies de discrétion, ne se cacherait plus.

Sa réputation, Nabe la doit à son premier livre, un pamphlet, *Au régal des vermines*. Il le publie au milieu des années 1980 chez Barrault, la maison fondée par Bernard Barrault et Betty Mialet, un duo réputé pour son flair : au même moment, ils sortent *37°2 le matin*, le best-seller d'un autre débutant, Philippe Djian. Dans son livre à lui, Nabe s'en prend à tout le

monde, les jeunes, les vieux, les bourgeois, les ouvriers, Jésus, les athées, « les pédés »⁷ et surtout, les juifs.

On y trouve des formules comme celle-ci : « C'est pas parce que Hitler était contre les juifs que je dois être forcément pour⁸. » L'auteur précise que son éditeur a censuré ses meilleures pages sur le sujet : « C'est intéressant qu'en 1984 un garçon de vingt-cinq ans, appartenant à une génération qui revendique de n'avoir plus rien à foutre des horreurs de la guerre, n'ait pas le droit de plaisanter dégueulassement sur les juifs⁹. »

Dans la foulée, Nabe fait scandale à « Apostrophes », l'émission littéraire de Bernard Pivot sur Antenne 2. Il y clame son admiration pour l'écrivain antisémite et collabo Lucien Rebatet, un grand styliste selon lui. Il affirme qu'on n'ose plus rien dire en France, par crainte de fâcher la Licra, la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme. « Vous êtes antisémite ? », lui demande Pivot. « Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat... maître Ben Cohen Solal de Schwartzenfeld », blague Nabe¹⁰.

Depuis, son fan-club réunit aussi bien de vieux réacs que de jeunes branchés, comme Frédéric Taddeï qui tient la rubrique littéraire du mensuel *Actuel*. Quelques mois avant ce cocktail, il a consacré une pleine page à Nabe : « Je donnerais ma femme, ma décapotable et mon toit en échange de cinq milligrammes de son intelligence gargantuesque [...]. La moindre giclée de Nabe est une éjaculation céleste¹¹. » La rédaction en chef d'*Actuel*, gênée, a glissé un entrefilet dans le numéro suivant : « Notre ami Taddeï s'est laissé emporter par un sentiment excessif pour les livres de M.-E. Nabe [...]. Son intervention chez Pivot frôlait l'antisémitisme. Prudence¹². » Taddeï deviendra animateur de télé, sur Canal Plus, Paris Première ou France 3. Il ne ratera pas une occasion d'inviter Nabe, et le choisira comme parrain de son fils. « Il faut se replacer dans le contexte de l'époque, explique-t-il. Partout, il y a cette espèce de consensus mou. On sort de la guerre du Golfe, l'URSS explose, on nous explique que c'est la

fin de l'Histoire. Un type comme Nabe vient faire exploser ce consensus¹³. »

Nabe a le soutien de Philippe Sollers, qui n'est pas seulement écrivain, mais aussi directeur de la revue littéraire *L'Infini* et éditeur chez Denoël. Sollers lui a ouvert les pages de sa revue et a publié ses livres suivants chez Denoël. Il a signé lui-même la « quatrième de couverture » de l'un d'entre eux : « Il est extraordinaire, ce Nabe [...]. Il vous faudra donc compter avec ce monstre précis, décidé, tout jeune, niez-le si cela vous arrange, ça ne changera rien, il a d'ores et déjà sa place, toute sa place¹⁴. » Sollers est passé chez Gallimard, qui publiera les romans à venir de Nabe, comme *Lucette*, consacré à la veuve de Céline¹⁵.

Les Éditions du Rocher ont offert à Nabe un contrat généreux pour publier son journal intime. Le premier volume, 820 pages de récriminations contre l'époque et de moqueries sur le milieu littéraire¹⁶, vient de paraître. Ce genre de coups amuse Jean-Paul Bertrand¹⁷, le patron du Rocher. Sa maison publie aussi bien des textes ésotériques que des polars, aussi bien l'égyptologue à succès Christian Jacq que l'ancien ministre de l'Intérieur de Giscard, Michel Poniatowski¹⁸, mais aussi et surtout, de jeunes auteurs que la presse de gauche classe à droite, comme Patrick Besson, Olivier Frébourg et Jérôme Leroy, voire très à droite, comme désormais Marc-Édouard Nabe.

Houellebecq a atterri là par l'intermédiaire de Michel Bulteau, un poète qu'il admire. Il lui a envoyé des textes. Bulteau dirige la revue littéraire de la maison, la *Nouvelle Revue de Paris* : il a publié les poèmes de cet inconnu. Il dirige aussi la collection « Les Infréquentables », des essais consacrés à des écrivains sous-estimés ou controversés. Houellebecq y a publié son livre sur Lovecraft en janvier 1991¹⁹. Puis, au printemps, il a sorti un premier recueil de poèmes, *Rester vivant : méthode*, à La Différence, une petite maison au catalogue également éclectique : on y trouve des traductions du poète portugais Fernando Pessoa comme des

rééditions des romans de Pierre Boutang, un philosophe royaliste et nationaliste.

Ce soir de septembre 1991, dans le jardin du Luxembourg, Houellebecq fait la connaissance de l'écrivain Dominique Noguez²⁰. Dans son journal intime, Noguez note qu'il n'a « hélas pas pu rester plus de dix minutes » au cocktail, mais qu'il a été assez intrigué par ce Houellebecq pour lui « consacrer presque exclusivement ces brèves minutes »²¹. C'est le début d'une amitié. Houellebecq travaille à un roman. Il souhaite le publier chez un éditeur prestigieux. Il ne sait pas comment s'y prendre. Noguez, qui connaît bien le milieu, en fait son affaire. Grâce à lui, *Extension du domaine de la lutte* sera finalement publié, trois ans plus tard, chez Maurice Nadeau, ancien éditeur de Georges Pérec ou Henry Miller. Finis, le Rocher et son catalogue d'auteurs de droite, et finies, les soirées mondaines en l'honneur d'un écrivain suspecté d'antisémitisme : avec ce roman sur les frustrations d'un cadre moyen dans la société néolibérale, Houellebecq deviendra l'écrivain préféré de la gauche.

*

Marc-Édouard Nabe raconte que chez la médecin-chef du Sénat, ce soir de septembre 1991, au milieu des invités, un jeune homme inconnu l'observe à distance, sans oser lui adresser la parole²². Il s'appelle Yann Moix. Il a 23 ans. Il étudie à l'École supérieure de commerce de Reims. Il s'est installé pour quelques mois à Paris, le temps d'un stage de marketing chez l'assureur Norwich Union²³. Ce qui l'intéresse dans la vie, ce n'est pas le marketing, mais la littérature. Alors qu'il n'était que lycéen, à Orléans, il avait déjà sa carte d'adhérent à l'Association des amis d'André Gide. Dans une vieille anthologie de Gide, *Morceaux choisis*, il a pioché une épigraphe qu'il aime citer : « Les extrêmes me touchent²⁴. » Marc-Édouard Nabe est extrême. Il touche Yann Moix.

Il le découvre un soir de 1985, lors de son passage à « Apostrophes ». Moix a 16 ans. Il regarde l'émission chez ses parents, à Chaingy, un bourg du Loiret, 2 600 habitants à l'époque. Nabe nargue Bernard Pivot en citant des auteurs collabos, Moix est impressionné. Depuis, le jeune homme se féliciterait auprès de ses copains de ne rater aucune apparition de l'écrivain à la télé. Il expliquerait même les enregistrer sur des cassettes VHS pour constituer, selon sa formule, sa « nabotheque »²⁵. Chaque semaine, il peut aussi lire et relire les chroniques de Nabe dans *L'Idiot international*, le journal provocateur dirigé par l'écrivain Jean-Édern Hallier. Puis, à Paris, le jeune Moix approche l'entourage de « Jean-Edern ». Il se fait notamment un nouveau copain de son âge, Anthony Palou²⁶, futur critique littéraire et écrivain, qui sert alors d'assistant personnel à Hallier. C'est ainsi que Moix aurait pu s'incruster au cocktail organisé en l'honneur de Nabe²⁷.

Moix aussi réclame le droit de « plaisanter dégueulassement sur les juifs », comme le formulait Nabe dans son premier livre. Il est même allé beaucoup plus loin que sa nouvelle idole. Avec un copain de Chaingy, militant du Front national (FN), il a confectionné quelques numéros d'un fanzine qu'ils ont intitulé *Ushoahia*, un recueil de blagues et de dessins pas seulement antisémites, mais souvent négationnistes. S'il veut faire carrière dans les lettres à Paris, Moix sait qu'il vaudra mieux ne pas s'en vanter. Heureusement, seuls quelques amis et son frère ont eu entre les mains ces pages photocopiées : Moix juge que ces blagues sur les juifs et l'Holocauste ne risquent pas de « fuiter » dans la presse, quand il sera enfin devenu un écrivain célèbre.

*

Alors que le milieu littéraire s'encanaille au cocktail de Marc-Édouard Nabe, Sylvain Tesson, 19 ans, rentre d'un voyage dans ce qu'on appelle encore l'URSS. Au mois d'août, il a visité Moscou avec ses parents. Son père, Philippe, est un journaliste célèbre²⁸. Il dirige *Le Quotidien de Paris*,

un journal de droite résolument opposé au président socialiste François Mitterrand. Sa mère, Marie-Claude, gère l'autre branche du groupe de presse familial, des titres professionnels comme *Le Quotidien du médecin*, dont les bénéfices financent les pertes du *Quotidien de Paris*. La famille a quitté Moscou juste avant la tentative de putsch qui a fragilisé le régime du président Mikhaïl Gorbatchev et accéléré l'éclatement de l'URSS.

Philippe Tesson a transmis à Sylvain son anticommunisme. Il lui a offert une enfance bourgeoise, à Chatou, dans les Yvelines, et une éducation catholique. Sylvain a fait sa scolarité à Passy-Buzenval, un établissement privé de Rueil-Malmaison, dirigé par les Frères des écoles chrétiennes. Il a passé ses week-ends chez les Scouts d'Europe, un des mouvements les plus rigoristes. Le week-end, il aime escalader discrètement les façades des monuments parisiens, comme la cathédrale Notre-Dame. Il doit quelques-uns de ses premiers émois littéraires aux romans pour boy-scouts de la collection « Signe de piste » et de la série *Prince Éric*, rédigés par Serge Dalens : un écrivain célébrant l'esprit d'aventure et les valeurs traditionnelles, et dont on aime rappeler à gauche qu'il a fini cadre du FN.

« Sylvain n'aimait pas la modernité, raconte son meilleur ami d'alors, Alexandre Poussin. À l'école, il mettait des culottes de peau autrichienne et des Doc Martens. Il a eu sa phase écossaise : à toutes les Fêtes de la musique, il sortait dans les rues avec une cornemuse, en kilt. Il était blond avec des bouclettes à l'époque, ça faisait très couleur locale²⁹. » À l'été 1991, avant de partir à Moscou avec ses parents, Tesson a effectué avec Poussin et un autre camarade sa première expédition : une traversée à vélo du désert central d'Islande, un paysage de roches et de glaces. Ce voyage initiatique vient nourrir un imaginaire pas très catholique. « Le celto-druidisme, les elfes, les dolmens, tout l'imaginaire de Nerval, se rappelle Poussin. Moi, je suis chrétien et j'avoue que j'avais du mal à le suivre quand il me parlait des elfes et des trolls³⁰. »

Trois décennies plus tard, Michel Houellebecq, Yann Moix et Sylvain Tesson ont fait de belles carrières. Chacun incarne un vieil archétype du paysage littéraire français. Houellebecq est devenu le grand écrivain national : celui dont chaque nouveau livre fait l'événement, celui qu'on nous envie à l'étranger, celui dont chaque parole est perçue comme un oracle. Moix est devenu l'écrivain médiatique, celui qu'on invite dans les *talk-shows* pour débattre de l'actualité et de l'air du temps. Avec Tesson, voici l'écrivain voyageur, celui qui sillonne les « chemins noirs » de la France et piste la « panthère des neiges » au Tibet, celui qui fait rêver ses contemporains en leur rappelant que la vraie vie est ailleurs.

Houellebecq en surplomb, Moix sur scène, Tesson au grand large : à sa place respective, chacun est aussi devenu, bien plus qu'un écrivain, un acteur du débat public.

Tous trois ont fréquenté l'extrême droite dès leurs débuts, puis au long de leur carrière, par goût de la provocation, par curiosité intellectuelle, par fascination esthétique et parfois, par sympathie idéologique. Le sujet est sensible, et aucun des trois ne souhaite aujourd'hui l'aborder³¹. Houellebecq est joueur : il entretient le doute sur son positionnement politique. Moix estime en avoir assez dit : il s'est repenti publiquement d'expériences de jeunesse et d'amitiés douteuses. Tesson, admiré à gauche comme à droite, revendique son indifférence à la politique : il reste discret sur ses relations avec l'extrême droite la plus radicale.

Houellebecq aime expliquer que ses romans n'ont rien de politique : « Je ne défends pas de thèses, je mets des personnages dans une situation donnée³². » Appliquons sa méthode. Les personnages : trois écrivains débutants. La « situation donnée » : la France du début des années 1990, celle où l'extrême droite appartenait encore aux marges, politique, intellectuelle, culturelle. Suivons ces personnages sur trois décennies. Seulement, ce roman-là est une histoire vraie : celle d'un pays où les digues idéologiques ont sauté, y compris dans le milieu littéraire.

1. Marc-Édouard Nabe, *Kamikaze*, Paris, Éditions du Rocher, 2000, pp. 3733-3742, et Marc-Édouard Nabe, *Alain Zannini*, Paris, Éditions du Rocher, 2002, pp. 402-403.
2. Entretien avec Marc-Édouard Nabe, 20 décembre 2022, et récit de la soirée dans Philippe Muray, *Ultima Necat III*, Paris, Les Belles Lettres, 2019.
3. Philippe Muray, *Ultima Necat III*, Paris, *op. cit.*, pp. 563-564.
4. Philippe Muray, *L'Empire du bien*, Paris, Les Belles Lettres, 1991.
5. Philippe Muray, *Ultima Necat III*, *op. cit.*
6. Sur les débuts de la carrière de Michel Houellebecq, voir Denis Demonpion, *Houellebecq*, Paris, Buchet-Chastel, 2019.
7. Marc-Édouard Nabe, *Au régal des vermines*, Paris, B. Barrault, 1985, p. 121.
8. *Ibid.*, p. 160.
9. *Ibid.*, p. 155.
10. Émission « Apostrophes », Antenne 2, 15 février 1985. Vidéo consultée sur le site InaMediaPro de l'Ina.
11. Frédéric Taddeï, « Nabe, écrivain géant », *Actuel*, n° 5, mai 1991.
12. Entrefilet sans titre, *Actuel*, n° 6, juin 1991.
13. Entretien avec Frédéric Taddeï, 7 juin 2022.
14. Marc-Édouard Nabe, *L'Âme de Billie Holiday*, Paris, Denoël, 1986, quatrième de couverture signée Philippe Sollers.
15. Marc-Édouard Nabe, *Lucette*, Paris, Gallimard, 1995.
16. Marc-Édouard Nabe, *Nabe's Dream*, Paris, Éditions du Rocher, 1991.
17. Jean-Paul Bertrand est mort en 2011.
18. Sur l'histoire des Éditions du Rocher, voir Olivier Cariguel et Patrick Renaudot, *Histoire des Éditions du Rocher, 1943-2003*, Paris, Éditions du Rocher, 2003.
19. Sur les débuts de la carrière de Michel Houellebecq, voir Denis Demonpion, *Houellebecq*, *op. cit.*
20. Dominique Noguez est mort en 2019.
21. Dominique Noguez, extrait de son journal publié dans son livre *Houellebecq, en fait*, Paris, Fayard, 2003, p. 23.
22. Entretien avec Marc-Édouard Nabe, 20 décembre 2022. Marc-Édouard Nabe évoque également la présence de Yann Moix dans un texte publié sur son site *NabesNews.com* : Marc-Édouard Nabe, « La vérité sur la relation Nabe-Moix », mis en ligne sur *NabesNews.com* le 2 septembre 2019 (accès payant).
23. CV de l'époque posté par Yann Moix sur son compte Instagram le 26 août 2022.
24. André Gide, *Morceaux choisis*, Paris, Éditions de la NRF, 1921.
25. Témoignages de deux proches de Yann Moix à l'époque, souhaitant rester anonymes.
26. Contacté, Anthony Palou n'a pas donné suite aux sollicitations de l'auteur.

27. Entretien avec Marc-Édouard Nabe, 20 décembre 2022, et Marc-Édouard Nabe, « La vérité sur la relation Nabe-Moix », art. cité.
28. Philippe Tesson est mort en février 2023.
29. Entretien avec Alexandre Poussin, 12 décembre 2022.
30. *Ibid.*
31. L'auteur a précisé à chacun des écrivains concernés, par e-mail, les thèmes, les épisodes et les personnalités qu'il souhaitait évoquer lors des interviews et dans le livre. Michel Houellebecq n'a pas donné suite aux e-mails envoyés à son adresse personnelle, ni à une sollicitation par l'intermédiaire de son éditeur, Flammarion. Yann Moix, contacté par l'intermédiaire de son avocat, a fait savoir qu'il ne souhaitait rien ajouter à ce qu'il avait déjà déclaré ou écrit sur ces sujets. Sylvain Tesson n'a pas donné suite aux e-mails envoyés à son adresse personnelle, ni à une sollicitation par l'intermédiaire de la gérante de sa société personnelle, Panthera.
32. Nelly Kaprièlian, « Je ne suis pas un idéologue », *Les Inrockuptibles* n° 998, 14 janvier 2015.

CHAPITRE 1

La rive droite se rebelle

Le 31 décembre 1989 à midi, neuf écrivains s'enferment au Meurice, un hôtel cinq étoiles de la rue de Rivoli, à Paris. Ils se mettent au travail. Ils ont douze heures pour écrire chacun une nouvelle résumant la décennie qui se termine. À minuit, l'équipe des Éditions du Rocher, le commanditaire, ramassera les copies. Elle les apportera à l'aube chez l'imprimeur, près de Poitiers¹. Ce recueil de nouvelles s'intitulera *10 ans pour rien ?*². Ce sera le dernier livre écrit dans les années 1980, le premier à sortir en librairie dans les années 1990. « Qu'on ne voie dans ce livre ni une école ni l'émergence d'une génération, encore moins un manifeste³ », avertira un avant-propos anonyme. Au Meurice, chacun sait pourtant que c'est bien ainsi que ce recueil sera lu : le manifeste d'une génération, celle qui doit réveiller la littérature de droite.

Le plus âgé des auteurs enfermés au Meurice a 40 ans. Il s'appelle Thierry Ardisson. Il a publié deux romans au Seuil dans les années 1970, un chez Albin Michel au début des années 1980. Dans celui-là, *Rive droite*⁴, un enfant de Mai 68 faisait le tour du monde, et des drogues ; il passait ensuite d'une contre-culture à une autre, se transformant en réactionnaire et tueur de junkies. Depuis, Ardisson a fondé son agence de pub, Business (« Quand c'est trop, c'est Tropicico » ou « Lapeyre, y en a pas deux », c'est lui). Il est

surtout devenu animateur de télé. Son émission du moment, « Lunettes noires pour nuits blanches », est diffusée le samedi en fin de soirée sur Antenne 2 : Ardisson, en chemise Lacoste et costume noir, clope au bec, interroge des chanteurs, des acteurs ou des auteurs dans une boîte de nuit branchée.

Le plus jeune des contributeurs du recueil, Olivier Frébourg, a 24 ans⁵. Il vient de publier au Rocher son premier livre, une biographie du romancier Roger Nimier⁶, un de leurs héros. Jolies femmes, alcools forts et voitures rapides, Nimier a vécu vite, et s'est tué dans un accident en Aston Martin à 36 ans, en 1962. Il s'était fait un nom à peine la guerre terminée : insolent, il a mis en scène dans ses deux premiers romans un résistant désabusé, qui préférait rejoindre la Milice et ne voyait aucune raison de s'en repentir.

« Nimier est de loin le favori d'un groupe de jeunes écrivains que, par commodité, je nommerai fascistes », a estimé en 1952 le critique Bernard Frank dans *Les Temps modernes*, la revue de Jean-Paul Sartre. « Fascistes », ces écrivains-là l'étaient parce qu'ils revendiquaient leur désintéret pour la politique, et plus précisément, pour la gauche ; ils ne cachaient pas non plus leur admiration pour des auteurs ringards, et accessoirement anciens soutiens du régime de Vichy, comme Paul Morand et Jacques Chardonne⁷. Bernard Frank leur a trouvé un petit nom qui leur est resté : « les hussards ». Parmi eux, Jacques Laurent et Michel Déon, qui finiront à l'Académie française, et surtout Antoine Blondin, qui dédie son premier roman à François Brigneau⁸, ancien milicien et futur cofondateur du FN, et collabore pendant la guerre d'Algérie à *L'Esprit public*, l'organe officieux de l'OAS. En 1985, un critique de *L'Événement du jeudi*, Jérôme Garcin, a cru identifier leurs héritiers dans une nouvelle génération d'auteurs, et a inventé dans un article une nouvelle étiquette : les « nouveaux hussards » ou, variante, les « néo-hussards ». Ils sont presque tous réunis, ce 31 décembre 1989, au Meurice.

Dans une chambre de l'hôtel, Patrick Besson, 33 ans. On le dit de droite, puisqu'il signe dans *Le Figaro* ; il se dit communiste, puisqu'il écrit aussi à l'époque dans *L'Humanité*, l'organe du Parti communiste français. Dans une autre chambre, Éric Neuhoff, 33 ans également. Lui travaille pour *Madame Figaro*, le supplément féminin du quotidien de droite. Plus loin dans le couloir, Marc-Édouard Nabe, 31 ans, qui se distingue de ses camarades en préférant les auteurs de droite des années 1940 à ceux des années 1950.

Il y en a des choses à raconter, sur ces années 1980. La décennie s'achève en beauté. Il y a quelques semaines, le mur de Berlin est tombé ; il y a quelques jours, on a suivi en direct à la télé la révolution roumaine, et l'exécution du dictateur communiste Nicolae Ceausescu. De leur décennie, les « néo-hussards » retiennent plutôt dans leurs textes de banales histoires d'amours, de voyages, de gueules de bois. Ils peuvent déjà imaginer les réactions de la critique à leur recueil. *Le Quotidien de Paris*, journal de droite, admirera « la légèreté des mots, seul moyen de faire passer la terrible lourdeur de destins qui n'en finissent pas de s'engluer⁹ ». *Le Monde*, journal de gauche, ironisera : « Un ouvrage qui, n'en doutons pas, marquera profondément l'époque ; n'hésitons pas : le siècle¹⁰. »

*

Quelques jours après ce réveillon à l'hôtel Meurice, Éric Neuhoff retrouve Thierry Ardisson sur le plateau de son émission. Il vient promouvoir son dernier roman, *Les Hanches de Laetitia*¹¹. Ardisson demande d'où sort ce titre. « À *Madame Figaro*, il y a une fille qui s'appelle Laetitia et qui a un très beau cul, surtout quand elle a un blue-jean¹² », explique tranquillement Neuhoff. Ardisson sourit et tire sur sa cigarette. La littérature, c'est une affaire d'hommes. Le problème, c'est que c'est également une affaire de gauche. Il faut faire quelque chose.

Ils ne se rappellent plus précisément quand l'idée leur vient, ni où, même si Neuhoff penche pour le bar du Bristol, un autre hôtel de luxe parisien¹³. Il faut faire ce que des gens de lettres font quand ils veulent se faire remarquer : créer une revue littéraire. Puisqu'aux sens propre et figuré, tout se décide rive gauche, on l'appellera *Rive droite*, comme le roman d'Ardisson. Le présentateur trouve l'idée si bonne qu'il dépose la marque¹⁴. « C'était un titre provocateur, pour faire chier, explique-t-il. Il faut se souvenir de la chape de plomb que faisait peser la gauche bien-pensante. Moi, c'est l'époque où je décide de prendre le contre-pied de tout et où j'affiche mon monarchisme. D'ailleurs, c'est aussi l'époque où je déménage de la rue du Bac [rive gauche] à la rue du Faubourg-Saint-Honoré [rive droite]¹⁵. »

Cette revue, on la publiera évidemment aux Éditions du Rocher. Ardisson a pensé à tout. Le format (petit, dos carré), la typographie (rétro et chic), le financement (on vendra des pages de pub à Cartier et Christian Lacroix dans le premier numéro), même la fête de lancement : ce sera à bord du *Rive droite*, une péniche amarrée sur la Seine.

Il faut en parler aux autres. Début mars 1990, un déjeuner est organisé chez Thoumieux, une brasserie chic près des Invalides, avec d'autres auteurs présents au réveillon du Meurice. Neuhoff expose le plan. « On voulait publier des nouvelles parce qu'on n'en trouvait plus dans les journaux », sur le modèle de *La Parisienne*, la revue des hussards, résume-t-il aujourd'hui¹⁶. Nabe sort frustré du déjeuner. « Ils voulaient juste écrire des petits textes, déjeuner entre eux et rigoler, se souvient-il. Je voyais ça de manière plus stratégique qu'eux, il fallait être plus offensif¹⁷. » Ce qu'il imagine pour cette revue, Nabe le détaille à son retour du déjeuner dans son journal intime : « Il s'agirait d'une arme pour contrer l'autre revue de nos ennemis qui doit paraître en mai : *La Règle du jeu* dirigée par Bernard-Henri Lévy. C'est pas le moment de nous endormir [...]. Il faut montrer que

nous sommes là, toujours là, toujours aussi chiants, encombrants, vivants, différents mais groupés¹⁸. »

Il faut marquer les esprits dès le premier numéro de *Rive droite*. Nabe a justement ce qu'il faut. Il a déniché un texte inédit d'un écrivain tellement de droite que même les gens de droite n'osent plus le citer : Lucien Rebatet.

Sous l'Occupation, Rebatet publie un best-seller chez Denoël, *Les Décombres* : un récit de la débâcle de 1940 évoquant surtout, page après page, les « youpins » et leurs complices « enjuivés jusqu'à l'os »¹⁹. À la Libération, il s'en tire mieux que son confrère Robert Brasillach. Lui aussi est condamné à mort, mais sa peine est commuée en prison à perpétuité, puis annulée par une grâce présidentielle. Il reprend son métier d'avant-guerre, critique de cinéma, pour des journaux comme *Valeurs actuelles*. De grands éditeurs lui redonnent une chance dans les années 1950 et 1960, avec deux romans chez Gallimard et une histoire de la musique chez Robert Laffont, des ouvrages réédités ensuite plusieurs fois. Il meurt en 1972, à l'époque où la France, et le milieu de l'édition, commencent à se confronter à leur passé.

Depuis, on évite de reparler de lui. Nabe a fait scandale en 1985 quand, invité d'« Apostrophes », l'émission littéraire de Bernard Pivot sur Antenne 2, il a défendu la mémoire de Rebatet. Cela lui a valu l'amitié de la veuve de l'écrivain, puis de son ayant droit. Il est autorisé à republier dans *Rive droite* un texte de 1971, une critique de cinéma inoffensive. Le fasciste Lucien Rebatet y célèbre le gauchiste Pier Paolo Pasolini. Nabe propose le texte à ses camarades de *Rive droite*. Il explique aujourd'hui avoir voulu faire une expérience : « Devant des bourgeois qui se piquent d'être sulfureux, je les provoque en leur mettant une petite bombe dans les pattes pour voir comment ils réagissent²⁰. » *Rive droite* publie le texte, sans la moindre note éclairant les lecteurs sur le parcours de Rebatet²¹.

Début juin 1990, *Le Monde* consacre un article au premier numéro de *Rive droite*. Il le juge « rigoureusement futile, désespérément anodin », à un

détail près : « Le nom de Rebatet, en revanche, nous hèle d’une “rive” que l’on pouvait croire, ou espérer, infréquentable. Elle ne l’est visiblement pas pour tout le monde »²². Neuhoff, rédacteur en chef de la revue, se charge d’envoyer un droit de réponse au *Monde* : « La littérature est faite de ces surprises. Si Rebatet avait été d’extrême gauche, son éloge du cinéaste italien n’aurait eu aucune espèce d’intérêt. C’est parce que ce texte était inattendu que j’ai souhaité le publier²³. » *Le Monde* réplique en quelques lignes : « À qui [...] fera-t-on croire qu’inscrire cette signature dans le premier sommaire d’une revue n’a aucun sens ou ne relève que d’une parfaite innocence littéraire ? À quand des textes “inattendus” de Hitler, des “surprises” de Mussolini²⁴ ? »

Une polémique, il n’y a rien de mieux pour lancer une revue littéraire. « On s’y attendait, on ne publie pas un texte de Rebatet, même sur le cinéma, sans se dire que ça va énerver un ou deux journalistes du *Monde* », assure Ardisson²⁵. « Ce texte était juste une curiosité, on s’est dit qu’ils allaient tous tomber dans le panneau », confirme Neuhoff²⁶. Dans son journal intime, Nabe garde un autre souvenir de leur réaction à l’époque : « Ils font les gros bras dans les cocktails, mais dès que leur gentilette droite bourgeoise et frivole est menacée sur son extrémité, ils blêmissent comme des fillettes²⁷. » *Rive droite* ne publiera plus jamais de collabos.

La revue s’en tiendra sagement aux canons de la culture « néo-hussarde ». Un nouveau contributeur, Frédéric Beigbeder, signe des récits de ses gueules de bois et de la soirée qu’il a passée avec Antoine Blondin. Ce jeune homme de 25 ans, Thierry Ardisson le connaît déjà. Il l’a reçu dans ses émissions, en sa qualité de président du Caca’s Club, un groupe de fils à papa organisant des soirées dans des boîtes branchées. Beigbeder tient la chronique mondaine des mensuels *Globe* et *Glamour*. Il vient de publier son premier roman, *Mémoires d’un jeune homme dérangé*, à La Table ronde, l’éditeur historique des hussards.

Les contributions de Martin Peltier à *Rive droite* passent, elles, inaperçues. Ce journaliste est un copain de Neuhoff, rencontré au début des années 1980 quand ils travaillaient tous les deux au *Quotidien de Paris*. Depuis, Peltier a publié un roman à La Table ronde. Il s'est surtout mis au service du FN et de son président, Jean-Marie Le Pen. « J'étais un conseiller médias officieux, je donnais la répartie à Le Pen pour ses media trainings, avant ses passages à la télévision », raconte-t-il²⁸. Il a été candidat FN aux législatives de 1986, et journaliste à l'hebdomadaire d'extrême droite *Minute*. Dans les nouvelles qu'il écrit pour *Rive droite*, il met en scène des jeunes femmes aveuglées par le « politiquement correct ». L'une d'elles, seule le soir de Noël, atterrit en banlieue. Elle rencontre trois garçons « de différentes ethnies de la communauté hexagonale », décidés à lui prouver qu'« il existe des zoulous fraternels, des feujes intégratifs, des beurs apprivoisés » : ils la violent donc à tour de rôle. Elle les excuse : « Avaient-ils le choix, avec leur profil, leur habitat, leur culture ? »²⁹. Pour Peltier, *Rive droite*, « c'était une manière de s'amuser et de se dire qu'on se démarquait du conformisme socialiste et de la pesanteur de la pensée unique³⁰ ».

Début 1992, *Rive droite* publie son quatrième et dernier numéro. « Ce n'était pas un truc de bosseurs, explique Éric Neuhoff. C'est plus le champagne qui nous unissait, et ça s'est arrêté quand les caves se sont asséchées³¹. »

1. Entretien avec Sylvie Fenczac, ancienne collaboratrice des Éditions du Rocher, 9 janvier 2023.
2. Collectif, *10 ans pour rien ? Les années 80*, Paris, Éditions du Rocher, 1990.
3. *Ibid.*, p. 8.
4. Thierry Ardisson, *Rive droite*, Paris, Albin Michel, 1983.
5. Contacté, Olivier Frébourg n'a pas donné suite aux sollicitations de l'auteur.
6. Olivier Frébourg, *Roger Nimier. Trafiquant d'insolence*, Paris, Éditions du Rocher, 1989.

7. François Dufay, *Le Soufre et le moisi. La droite littéraire après 1945*, Paris, Perrin, 2006.
8. *L'Europe buissonnière* d'Antoine Blondin, paru en 1949, est dédié à « Julien Guernec », pseudonyme à l'époque de François Brigneau.
9. Bertrand de Saint Vincent , « Neuf jeunes gens dans le vent », *Le Quotidien de Paris*, 10 janvier 1990.
10. Patrick Kéchichian, « Des aventuriers de l'esprit », *Le Monde*, 5 janvier 1990.
11. Éric Neuhoff, *Les Hanches de Laetitia*, Paris, Albin Michel, 1990.
12. Émission « Lunettes noires pour nuits blanches », Antenne 2, 6 janvier 1990, consultable sur le site InaMediaPro de l'Ina.
13. Entretien avec Éric Neuhoff, 22 septembre 2022.
14. Dépôt du 26 avril 1990 à l'Institut national de la propriété industrielle sous le numéro 250710.
15. Entretien avec Thierry Ardisson, 4 octobre 2022.
16. Entretien avec Éric Neuhoff, 22 septembre 2022.
17. Entretien avec Marc-Édouard Nabe, 22 décembre 2022.
18. Marc-Édouard Nabe, *Kamikaze*, *op. cit.*, p. 3611.
19. Lucien Rebatet, *Les Décombres*, réédité dans *Le Dossier Rebatet*, Paris, Robert Laffont, 2015.
20. Entretien avec Marc-Édouard Nabe, 22 décembre 2022.
21. Lucien Rebatet, « Pasolini », *Rive droite*, n° 1, printemps 1990.
22. Patrick Kéchichian, « La rive droite, c'est où ? », *Le Monde*, 1^{er} juin 1990.
23. « Une lettre de *Rive droite* », *Le Monde*, 15 juin 1990.
24. *Ibid.*
25. Entretien avec Thierry Ardisson, 4 octobre 2022.
26. Entretien avec Éric Neuhoff, 22 septembre 2022.
27. Marc-Édouard Nabe, *Kamikaze*, *op. cit.*, p. 3728
28. Entretien avec Martin Peltier, 13 octobre 2022.
29. Martin Peltier, « La tournée des grandes-duchesses », *Rive droite*, n° 3, printemps 1991, pp. 71-84.
30. Entretien avec Martin Peltier, 13 octobre 2022.
31. Entretien avec Éric Neuhoff, 22 septembre 2022.

CHAPITRE 2

Michel Houellebecq chez les « rouges-bruns »

Fin janvier 1991, Jean-Édern Hallier rentre d'un reportage à Bagdad. L'écrivain de 54 ans a fondé et dirige *L'Idiot international*, un hebdomadaire de huit pages grand format, brouillon et provocateur. En Irak, Hallier a vécu les dernières heures de l'ultimatum lancé par les États-Unis au dictateur Saddam Hussein, qui a envahi le Koweït l'été précédent. Il est revenu à Paris au début des bombardements. Il est plus remonté que jamais contre les États-Unis et contre le président socialiste François Mitterrand, qui a décidé que l'armée française participerait à la coalition menée par les Américains.

Hallier croit savoir à qui profite cette guerre du Golfe. Il décide de le révéler dans un éditorial, en première page de *L'Idiot international*. Il intitule son article « Le Sentier de la guerre¹ ». Tout est dans le « S » majuscule. La référence au quartier juif historique de Paris et à ses tailleurs ashkénazes est explicite, dès les premières lignes :

L'immonde Sentier de la guerre du prêt-à-penser et du prêt-à-porter son body-bag de mort est ouvert. L'histoire de France est

tombée entre les mains des soldeurs et des fripiers haineux du sionisme [...]. Désormais, ils ne reconnaissent plus la France comme patrie, mais Israël et l'Amérique. Ils se comportent à Paris en territoire conquis [...].

Arrogants, haineux, installés bien au chaud parmi les courtiers en morve et en choléra du lobby américain, leur vulgarité haineuse n'est jamais allée aussi loin dans l'histoire de l'abjection humaine [...].

Autrefois, ils étaient bijoutiers, flics, huissiers, usuriers, contrôleurs d'impôts [...]. Ils ont réussi à devenir ministres, conseillers à l'Élysée, beaufs de président [une référence à l'acteur Roger Hanin, beau-frère de Mitterrand] et journalistes d'État [une référence, cette fois, à des vedettes de l'époque comme Anne Sinclair, Ivan Levaï ou Jean-Pierre Elkabbach], mais ces parvenus se sont constitués d'abord en police des esprits, et ne peuvent guérir de leur inexpiable humiliation de n'être que ce qu'ils sont [...]. Ils contrôlent tous les médias. Il devient proprement intolérable à la longue de ne plus avoir le droit de dire qu'un chat est un chat.

Pour le grand public, Jean-Édern Hallier est un trublion, ce polémiste qu'on invite sur les plateaux de télé dès qu'on veut y mettre de l'agitation, ce patron de journal capable de titrer à la une « L'abbé Pierre est une ordure » ou « Le Pen est idiot ». On en a oublié que Hallier a débuté en créant une revue littéraire d'avant-garde avec le jeune Philippe Sollers, *Tel Quel*, et que *L'Idiot international* se prétend d'abord et avant tout un journal d'écrivains.

Depuis 1989, on peut y lire des romanciers installés, comme Sollers ou Gabriel Matzneff ; des débutants, comme Charles Dantzig ou Benoît Duteurtre ; de jeunes journalistes, comme Frédéric Taddeï, le futur

animateur de télé ; des essayistes comme Philippe Muray. Ses chroniqueurs vedettes s'appellent Marc-Édouard Nabe, Patrick Besson et Édouard Limonov, l'écrivain russe auquel Emmanuel Carrère consacrera plus tard un roman à succès². La liste des contributeurs évolue au fil des sautes d'humeur du patron, des difficultés financières du journal et de sa ligne éditoriale, imprévisible.

Philippe Lecardonnel, le rédacteur en chef du moment, se souvient : « Jean-Édern était un anar de droite, mais moi, j'étais un anar de gauche. C'était assez bordélique, alors que dans la presse de l'époque, chacun avait son couloir de nage : il y avait la philosophie de *L'Obs*, la philosophie de *Libé*, c'était un jardin à la française³. » L'édito sur « le Sentier de la guerre » le laisse à l'époque perplexe : « Je n'ai jamais entendu Jean-Édern avoir en privé la moindre réflexion antisémite, mais il aurait défendu la pédophilie s'il avait été sûr de faire un scandale⁴. »

Pour son éditorial, le patron de *L'Idiot international* est condamné à une amende pour « provocation à la discrimination, à la haine ou à la violence raciales⁵ ». Quelques mois plus tard, Hallier fait entrer au comité éditorial du journal Alain Sanders, un des principaux collaborateurs du quotidien d'extrême droite *Présent*. Il explique ensuite dans *Le Monde* que « Le Pen représente beaucoup de Français de la France profonde », et qu'« il faut réconcilier Doriot et Thorez »⁶. Thorez, c'est la figure historique du Parti communiste français, son dirigeant des années 1930 aux années 1960. Doriot, c'est la figure du communiste devenu fasciste puis collabo. La juxtaposition de ces références historiques renforce les interrogations sur la ligne politique de *L'Idiot international*.

Malgré les controverses, l'hebdomadaire continue à attirer les écrivains. En mai 1991, Frédéric Beigbeder, auteur d'un premier roman, signe un article en première page. On célèbre le dixième anniversaire de l'arrivée de François Mitterrand à l'Élysée. Beigbeder révèle « tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le Président sans jamais oser le demander » :

Mitterrand « pue tellement de la gueule qu'on fait croire aux visiteurs que les chiottes de l'Élysée sont bouchées », il « aime sucer les gardes républicains (ou leurs chevaux) », il « mange ses crottes de nez », le secrétaire général de l'Élysée « est obligé de changer ses couches trois fois par jour »⁷. Beigbeder signe un second et dernier article six mois plus tard, sur le même sujet et dans le même ton⁸ (« les deux textes que j'ai commis dans *L'Idiot* ne sont pas ceux dont je suis le plus fier », expliquera-t-il plus tard dans un ouvrage consacré à l'histoire du journal⁹).

Début octobre 1991, *L'Idiot international* publie un numéro que rien ne devrait distinguer des précédents. Pas même le dessin qui s'étale à la une : la Première ministre Edith Cresson est surprise au lit, à cheval sur le président Mitterrand¹⁰ ; la caricature est signée de Konk, un dessinateur viré de la presse de gauche après avoir exprimé son intérêt pour le négationnisme¹¹, et travaillant pour deux journaux d'extrême droite, *Minute* et *National Hebdo*. Il en faut plus pour choquer les lecteurs de *L'Idiot*.

En page trois, une courte revue de presse résume le dernier numéro du magazine féminin *Marie Claire*, et le témoignage d'une lectrice, Nelly, pratiquant la chirurgie esthétique :

Elle s'élève jusqu'à l'hypothèse métaphysique : « L'univers entier tournait autour de mon absence de seins. » Depuis longtemps, moi aussi, je pressentais bien que l'univers entier tournait autour d'une absence. Il y aurait tout un travail théorique à faire sur la notion de centre vide, et la répartition des kilos. Le « ce qu'il faut là où il faut ». N'empêche que Nelly a réussi à passer du 80 au 90 B ; aujourd'hui, elle vise le 110. En lisant l'article, on ne peut pas s'empêcher de l'aimer¹².

Michel Houellebecq signe ici son premier article pour *L'Idiot international*. Sept numéros plus tard, fin décembre 1991, le revoilà avec

une nouvelle revue de presse. Il a lu un autre magazine féminin, *Cosmopolitan*, et les conseils beauté l'ont laissé perplexe :

Avouons-le franchement, je n'y ai pas compris grand-chose. Tout cela est ardu, complexe, bourré de termes techniques, de références et de désignations de produits... Ennuyeux comme le mode d'emploi d'un caméscope, sans toutefois dégager la même impression de rigueur¹³.

Dans le même numéro, la revue de presse de Houellebecq voisine avec une double page d'analyse géopolitique signée de l'essayiste Alain de Benoist, et consacrée à l'impérialisme américain¹⁴. L'article est en réalité le texte d'une allocution prononcée par de Benoist¹⁵ à un colloque du Grece, le Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne : le laboratoire d'idées de l'extrême droite radicale et identitaire.

De Benoist fonde le Grece en 1968, après avoir conclu à la victoire idéologique de la gauche. Il a médité les théories du marxiste italien Antonio Gramsci sur « l'hégémonie culturelle » : pour conquérir le pouvoir, il faut d'abord occuper le terrain intellectuel et médiatique. De Benoist appelle ça la « métapolitique ». Le Grece tente d'abord de renouveler et crédibiliser le discours identitaire. Il publie des études à prétention scientifique sur un lien supposé entre « race et intelligence », à base de statistiques sur le poids comparé des cerveaux des Européens et des Africains¹⁶. Il délaisse ensuite la biologie pour l'anthropologie, avec des concepts comme « l'ethno-différentialisme » : tous les peuples mériteraient le respect, à condition qu'ils ne se mélangent pas.

Les intellos du Grece se distinguent de l'extrême droite traditionnelle, nationaliste et catholique. Ils ne prétendent pas défendre la France mais une « civilisation » indo-européenne immémoriale, et ils se revendiquent païens.

Ils empruntent aussi bien à des penseurs de gauche, pour dénoncer le capitalisme, et de droite, pour rejeter l'égalitarisme. La presse est intriguée. Elle y voit l'émergence d'un nouveau courant de pensée conservateur, et le baptise « la Nouvelle Droite ». On invite de Benoist à la télé pour exposer ses thèses. Le Grece séduit les médias. Il les infiltre, aussi. En 1978, le journaliste Louis Pauwels est chargé de lancer *Le Figaro Magazine* et recrute les cadres du Grece. Dès l'année suivante, des enquêtes du *Monde* et du *Nouvel Observateur* sur la véritable nature de la « Nouvelle Droite » mettent fin à son ascension : purge au *Figaro Magazine*, et retour dans l'ombre pour de Benoist et ses camarades.

Alain de Benoist se souvient que le patron du *Figaro Magazine*, Louis Pauwels, lui présente Jean-Édern Hallier à cette époque¹⁷. Hallier a sa maison d'édition, Libres Hallier, une filiale d'Albin Michel. En 1979, il publie *Les Idées à l'endroit*¹⁸, le livre par lequel de Benoist tente de répliquer à ses détracteurs. En ce début des années 1990, c'est encore Hallier qui lui offre une nouvelle tribune avec *L'Idiot international*. « Politiquement, *L'Idiot international* n'était pas très situable, assure de Benoist. C'était la rencontre un peu surréaliste de gens qui se trouvaient en opposition à l'idéologie dominante, et qui venaient de la gauche, de la droite ou d'ailleurs, selon la formule consacrée. Tout ce qui transgresse les clivages a mon accord¹⁹. »

L'Idiot international ouvre ses pages à l'extrême droite la plus radicale. Cela ne dissuade pas Houellebecq de lui fournir au total cinq revues de presse, jusqu'en février 1992. Les lecteurs de ses romans n'en sauront jamais rien. Lorsque Houellebecq deviendra un auteur à succès, il publiera, sous le titre *Interventions*, plusieurs recueils de ses textes parus dans la presse durant les années 1990. On y trouvera ses contributions à la revue littéraire communiste *Les Lettres françaises*, à l'hebdomadaire culturel de gauche *Les Inrockuptibles*, au magazine féminin *20 ans*, et même à *Paris Match* ; on n'y trouvera aucune trace de ses contributions à *L'Idiot*

international, cet hebdomadaire controversé. Il faudra attendre 2017 pour qu'il laisse republier un de ces textes, une revue de presse consacrée à *Pif Gadget*, dans un numéro de la revue littéraire *L'Herne*²⁰.

Houellebecq est déjà loin lorsque *L'Idiot international* suscite une ultime controverse. En mai 1993, Jean-Paul Cruse, journaliste de *Libération* et collaborateur de *L'Idiot*, signe à la une de l'hebdomadaire un article intitulé « Vers un front national ». Il appelle à l'union des communistes, des souverainistes et des « ultranationalistes » pour combattre « l'agenouillement devant l'argent », « le racisme antiraciste » ou encore le « sionisme international » : « C'est un front, qui se forge, et qui se forgera, qu'on aime ou qu'on n'aime pas. Dans une dynamique de redressement, de dépassement, d'efforts de citoyens lucides, contre la logique de la crise, de soumission, d'avilissement et d'éclatement, qui déferle sur la planète au rythme du Sida »²¹. Ceux qui les avaient oubliés se rappellent soudain les éditoriaux antisémites de Jean-Édern Hallier, et les tribunes offertes à Alain de Benoist, l'idéologue de la Nouvelle Droite. *Le Monde* y voit l'illustration d'une « tentation national-communiste », un nouvel axe politique liant les extrêmes de gauche et de droite, et décrit *L'Idiot international* comme « le laboratoire des rouges-bruns »²². Le journal de Jean-Édern Hallier, fragile financièrement, ne survit pas à la polémique.

1. Jean-Édern Hallier, « Le Sentier de la guerre », *L'Idiot international*, n° 46, 30 janvier 1991.
2. Emmanuel Carrère, *Limonov*, Paris, POL, 2011.
3. Entretien avec Philippe Lecardonnel, 20 septembre 2022.
4. *Ibid.*
5. « Auteur d'un éditorial contre la guerre "américano-sioniste", M. Jean-Édern Hallier est condamné pour provocation à la haine raciale », *Le Monde*, 3 juillet 1991.
6. « Selon *National Hebdo*, M. Jean-Édern Hallier rallie le FN », *Le Monde*, 29 juin 1991.
7. Frédéric Beigbeder, « Un amour de Mitterrand », *L'Idiot international*, n° 60, 11 mai 1991.

8. Frédéric Beigbeder, « Encoore ! », *L'Idiot international*, n° 73, 20 novembre 1991.
9. Collectif, *L'Idiot international, une anthologie*, Paris, Albin Michel, 2005, p. 195.
10. Dessin de Konk titré « Cresson : vie privée », *L'Idiot international*, n° 67, 9 octobre 1991.
11. Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, Paris, Seuil, 2000, p. 424.
12. Michel Houellebecq, « L'atelier de Marie-Claire », *L'Idiot international*, n° 67, 9 octobre 1991.
13. Michel Houellebecq, « Kelvinator », *L'Idiot international*, n° 74, 28 décembre 1991.
14. Alain de Benoist, « US Go Home ! », *L'Idiot international*, n° 74, 28 décembre 1991.
15. Alain de Benoist, « C'est encore loin, l'Amérique ? », dans *États-Unis : danger. Actes du XXV^e colloque national du GRECE, Novotel Paris-Bagnolet, 1991*, Grece, 1992.
16. Jean-Pierre Hébert, *Race et Intelligence*, Paris, Copernic, 1977.
17. Entretien avec Alain de Benoist, 15 décembre 2022.
18. Alain de Benoist, *Les Idées à l'endroit*, Paris, Libres Hallier, 1979.
19. Entretien avec Alain de Benoist, 15 décembre 2022.
20. Michel Houellebecq, « Yeeh, Toopee, yeeh !... », *L'Herne*, n° 117, 2017.
21. Jean-Paul Cruse, « Vers un front national », *L'Idiot international*, n° 89, 11 mai 1993.
22. Olivier Biffaud et Edwy Plenel, « La tentation national-communiste », *Le Monde*, 26 juin 1993, et Olivier Biffaud, « L'Idiot, laboratoire des rouges-bruns », *Le Monde*, 1^{er} juillet 1993.

CHAPITRE 3

Les fanzines antisémites de Yann Moix

À l'été 1989, Yann Moix achète un pass Interrail et traverse l'Europe avec un copain. Ils ont prévu deux escales en Bavière. À Dachau, pour visiter l'ancien camp de concentration, et à Berchtesgaden, le lieu de villégiature d'Adolf Hitler. « Nous nous photographiâmes, hilares et défaits, devant le panneau “Berchtesgaden” en exécutant, chemise ouverte sous le soleil implacable, le salut nazi », racontera Moix dans un roman autobiographique, le geste de deux gamins « corrompus par la détestation de soi, c'est-à-dire de l'humanité, farcis au schnaps, privés de concupiscence et interdits de femmes »¹.

Yann Moix a 21 ans et son copain, six mois de plus. Ils ont grandi à quelques maisons l'un de l'autre à Chaingy, dans le Loiret. Ils ont fréquenté le même lycée d'Orléans. Ils sont inséparables, pour l'instant. Le copain, appelons-le « Philippe Pichon », puisque c'est le nom que lui choisit Moix pour l'évoquer dans son roman autobiographique : « Son racisme outrancier, son antisémitisme aveugle, son homophobie malade lui faisaient tenir des propos passibles de peines de prison. La passion du cinéma nous unissait [...]. Je ne jugeais pas les “opinions” de Pichon. Je m'en fichais². » Cet ancien copain admet qu'il était à l'époque encarté au FN. Il tient à son anonymat. « Philippe Pichon » vit aujourd'hui quelque

part dans le centre de la France, et loin du milieu de l'édition. Il a accepté de répondre par mail à une série de questions, uniquement pour confirmer ou préciser les détails factuels de cette histoire ancienne, qui a fait scandale lorsque *L'Express* l'a révélée en 2019³.

C'est au cours de leur voyage en Interrail que Moix et « Pichon » se seraient mis au travail. Moix est tombé amoureux d'une jeune femme avant le départ. Elle, on l'appellera « Marie », puisque c'est le prénom que Moix lui donnera dans la presse⁴. Les sentiments ne sont pas réciproques. Selon le récit que Moix en fera, il décide d'envoyer à « Marie » une lettre d'amour dont elle se souviendra. Il rêve de devenir écrivain ; il est fan de BD et dessine pas trop mal ; il aime choquer : cette lettre fera découvrir à « Marie » tous ses talents. Moix tient le stylo, « Pichon » souffle des idées. Au fil du voyage, les pages s'accumulent. « C'était l'émulation interactive de deux jeunes crétins en vadrouille », résume « Pichon »⁵.

La lettre d'amour devient une liasse d'environ 150 feuilles au format A4, soigneusement manuscrites, illustrées et mises en page par Moix. Dessin après dessin, il peaufine son personnage fétiche : un homme décharné, édenté, les oreilles décollées, souvent sans yeux, avec un uniforme et un calot rayés et parfois ornés d'une étoile de David. Il tente quelques variantes : un clown déporté, un Schtroumpf déporté, Bernard-Henri Lévy déporté.

Moix et « Pichon » sont assez fiers de leur œuvre pour vouloir la diffuser, en créant un fanzine. Le premier vient d'être admis à l'École supérieure de commerce de Reims : il se chargera de photocopier une dizaine d'exemplaires du fanzine et le proposera à ses nouveaux camarades de classe. « Dès le départ, il était clair que c'était une feuille de chou ultra confidentielle et totalement un truc d'amateur, juste destiné à choquer », explique « Pichon »⁶.

Pour la couverture du premier numéro, Moix choisit parmi ses dessins celui d'un concert de rock. Le guitariste, décharné, édenté, oreilles

décollées, porte un pyjama et un calot rayés. La grosse caisse de la batterie est décorée d'une étoile de David. Derrière les musiciens : des barbelés, un amas de cadavres, des cheminées crachant de la fumée. Il n'y a plus qu'à ajouter le logo du fanzine. Ça s'appellera *Ushoahia*, avec une autre étoile de David en guise de tréma sur le « i ». Le titre est emprunté à Nicolas Hulot et à son émission sur TF1, le sous-titre aussi : « Le magazine de l'extrême »⁷.

De la liasse de feuilles produites à l'intention de « Marie », Moix et « Pichon » en extraient une quinzaine : ces feuillets-là forment un récit cohérent, avec un début, une fin et des gags efficaces. Ils sont déjà soigneusement mis en page. Il suffit de les reproduire tels quels, ou presque. Il faut d'abord faire disparaître les références à la destinataire originale du texte, comme ici : « Je vais donc tenter de te convaincre, “Marie”, de la non-existence des camps tels que les décrit Bernard-Henri Lévy dans tous ses livres. » Deux coups de Tippex, et c'est réglé : « Je vais donc tenter de vous convaincre, les aminches... » Des références à « Marie », il y en a un peu partout dans le texte. C'est fastidieux. Les lecteurs attentifs repéreront les traces de correction. Tant pis, ça fera l'affaire.

Il faut ensuite rédiger une page d'introduction à ce récit. Peu auparavant, le 16 septembre 1989, le négationniste Robert Faurisson a été agressé devant chez lui, à Vichy. Sa fracture de la mâchoire a été revendiquée par un groupuscule inconnu, Les Fils de la mémoire juive⁸. « Fallait pas masturber l'Histoire avec une main de squelette de déporté », ironise *Ushoahia*, avant d'enchaîner avec le récit déjà envoyé à la fameuse « Marie » :

Il n'y a jamais eu de camp à Vichy. Même Bernard-Henri Lévy, ce philosopheux coprophage post-soixante-huitard et sodomite sioniste, le reconnaît. Pourtant, ce dandy d'Ulm [BHL est un ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm] au

nez long, dont le crâne n'a pas été rasé par les amis d'Adolf à la grande joie de ses petits copains et de ses groupies boutonneuses, voit des camps partout. Tenez, demandez-lui : je suis sûr qu'à Vierzon ou à Saint-Germain-des-Fossés, il en a recensé un ou deux. Mais que vient-il nous endormir, le Nanar, avec ses juiveries prétentiarde et attardées de charognard pédophile puisque chacun sait que les camps n'ont jamais [souligné dans le fanzine] existé. Du moins pas de la façon éhontée dont les livres d'Histoire nous font part, puisqu'ils sont dans une crise aiguë de paranoïa sémite des plus déplacées... Si les juifs aimaient aller se dorser les burnes sur un barbecue MADE IN BERCHTESGADEN [écrit en majuscules dans le fanzine] le dimanche, est-ce la faute du brave Adolf Hitler ? Que nenni : le Hitler, il ne leur voulait que du bien à ces gens-là. D'où cette touchante générosité : dépenser l'argent du peuple allemand pour payer du bon temps aux Rosenberg ou aux Joffo... Quel saint homme, le Führer ! Compris à son époque, mais incompris aujourd'hui ! Dès que Sinclair [la journaliste de TF1, une des cibles de l'extrême droite antisémite à l'époque] et BHL auront été déportés, peut-être la vérité fera-t-elle à nouveau surface⁹.

Nous voilà ensuite dans un de « ces offices du tourisme où affluaient les juifs qui voulaient partir en vacances ». Un client se présente au guichet. Ses vacances, il veut les passer à Auschwitz. L'employé est embarrassé :

– Aah, désolé monsieur ! À Auschwitz, nous avons fait pleine saison, cette année [...]. Vous pouvez aller à Buchenwald, monsieur. Il reste encore quelques places...

- Non, non : mon oncle est revenu [souligné dans le fanzine] de là-bas, et on n’a même pas tuée [sic] ma tante sous ses yeux... Il est rentré très déçu...
- Vraiment ? Remarquez, vous pouvez prendre le train pour Mauthausen...
- Vous êtes antisémite ou quoi ? Je suis allé à Mauthausen l’an dernier, et à part mon petit dernier de 3 ans, personne n’a été au crématoire !... Je me suis d’ailleurs plaint avec vigueur à la direction...
- Je comprends... Ce que je vous suggère, c’est de prendre le train d’Auschwitz et de descendre à la correspondance pour Dachau [...]. Vous désirez des trains avec ou sans toilettes ?
- Sans, bien sûr !...
- Cela coûtera alors à monsieur un petit supplément [...]. Et l’arrivée d’air : avec ou sans ?...
- Sans, évidemment...
- Ah mais je vois que monsieur est un connaisseur [...]. Monsieur désire-t-il être entassé comme un être humain ou comme un ovin ?
- Comme du bétail, voyons... Je veux la totale... La totale¹⁰ !

L’histoire s’étale ainsi sur trois pages. L’employé finit par proposer au client, ravi, une « carte Inter-camps », un souvenir de la carte Interrail utilisée par Moix et « Pichon » lors de leurs propres vacances : « Pour 500 DM [Deutsche Mark], vous pouvez tester tous les camps d’Europe... Et je peux vous dire que personne n’est revenu déçu. Personne n’est revenu d’ailleurs... » Ce dialogue « véridique », selon *Ushoahïa*, prouve bien que « les juifs étaient heureux d’aller en camps pour se consumer dans quelque cendrier ». Suivent des arguments comme celui-ci : « Ce n’est pas parce qu’on a tué deux ou trois juifs qu’on est antisémite. Moi je mange du poulet

mort, et j'adore le poulet. Vous voyez, dès que je prends des exemples concrets et des équations simples, on comprend mieux mes points de vue. »

Pour remplir les vingt pages du fanzine, Moix et « Pichon » ne se contentent pas de recycler la soi-disant lettre d'amour à « Marie ». Quand Moix s'ennuie, il crayonne, et à l'École supérieure de commerce de Reims, il s'ennuie beaucoup. Ses cours de droit du travail lui inspirent un dessin sur « les droits du travail à Auschwitz ». Un déporté brandit une pancarte : « Moins de cafards dans nos termites. » Voilà qui mérite de figurer dans *Ushoahïa*. En dernière page, un autre déporté se promène devant des cadavres, *Mein Kampf* sous le bras. Il vient illustrer un palmarès imaginaire des best-sellers du moment, comme *Oui-Oui à Ravensbrück* ou *Le Clan des 7 au bloc 32*, et l'annonce de « l'autodafé du mois » : *La Barbarie à visage humain*, le livre qui a rendu célèbre BHL. Moix n'a plus qu'à préciser sur la couverture le prix du fanzine (dix francs), en faire une dizaine de photocopies et le proposer à quelques camarades de Sup de Co.

Moix et « Pichon » sont assez satisfaits de ce premier numéro pour en confectionner un deuxième, pendant les vacances de Noël 1989. Les textes sont maintenant tapés à l'ordinateur, et abordent des sujets inédits. Pour la couverture, Moix a encore dessiné un homme décharné, mais celui-là ne porte pas d'uniforme rayé. Il est nu, assis dans le désert. Étala devant lui, le magazine érotique *Lui*. Des couverts à la main, il regarde son sexe en érection et salive. On devine que ce sera son repas. « Dossier Éthiopie », annonce *Ushoahïa*. « On vous a encore menti ! », révèle le dossier en question :

Après les six millions de juifs soi-disant morts dans les camps en carton-pâte que la Metro Goldwyn Mayer a fait construire un peu partout en Europe pour le compte (en banque) de quelques juifs avides de pognon, on réinvente l'actualité pour renflouer les caisses de quelques dictateurs nègres dont le roseau de

30 centimètres ne suffit plus à aguicher les putains d'Addis-Abeba. Pour comprendre aujourd'hui, il faudrait d'abord comprendre hier. Revenons une quarantaine d'années en arrière, pour dénoncer encore une fois avec la vigueur qui s'impose, la plus grande mystification du xx^e siècle, qui est en passe d'être aplatie par la grande mascarade éthiopienne si celle-ci aboutit, et qui serait, dans ce cas, à n'en pas douter, le casse du siècle, Mesdames et Messieurs !

Ces juifs qui en veulent toujours plus l'ont bien compris : pour profiter du massacre bien réel de 23 d'entre eux dans la campagne bavaroise par trois existentialistes de la Gestapo (qui ont été, nous vous le rappelons, sévèrement réprimandés par lettre de la part du gouvernement nazi), le peuple juif a extrapolé sans complexes jusqu'à six millions [...]. Alors pourquoi cette multiplication ? Pour le fric, pardi nom di diou ! Parce que même après cinq années passées à bouffer des racines et à jouer du violon, ces bestioles pensent toujours au flouze [...].

Que sont ces photos de Nègres rachitiques au petit bide rebondi [...] à force de Kro et de Kanter ? Et ces Nègresses ? Affamées ? De bites, oui ! Elles sont toujours en cloque, ces putes ! En fait, ces Nègres maigres n'existent pas. Ce ne sont que les négatifs des photos truquées par les juifs sur les prétendus camps de la mort. Des négatifs ! Double escroquerie, donc¹¹.

Moix et « Pichon » fabriquent vite un troisième numéro d'*Ushoahia*, début 1990. En couverture, l'abbé Pierre dessiné par Moix ouvre son manteau rapiécé et exhibe son sexe. Les deux copains n'en peuvent plus, de l'abbé Pierre. Son biopic avec Lambert Wilson, *Hiver 54*, est sorti quelques mois plus tôt, début novembre 1989. Le film cartonne. Au cinéma, à la télé, dans la presse, le fondateur d'Emmaüs est partout. Pour un autre dessin,

Moix emprunte un gag à son écrivain contemporain préféré, Marc-Édouard Nabe. À la sortie du film, Nabe avait imaginé, dans une chronique de *L'Idiot international*, « une scène non retenue au montage¹² » : un SDF reconnaissant offrait une fellation à l'abbé. Moix remplace le SDF par un Éthiopien, que l'abbé encourage : « Allez petit, allez, mange à ta faim¹³... » Plus loin, un article signé « Auschwitz Man », un des pseudos de « Pichon », revient à l'obsession initiale d'*Ushoahia*, sous prétexte de dresser le portrait de l'abbé Pierre : « Il est petit, épais comme un juif version Buchenwald [...], et porte une barbe de Père Noël pouilleux qui serait resté trop longtemps à distribuer des cadeaux aux pensionnaires d'Auschwitz (sans doute des truilles toutes neuves). Faut dire, vu le nombre de cheminées qu'il y avait là-haut, il devait avoir du pain (grillé) sur la planche¹⁴. »

Le duo d'*Ushoahia* est en forme. Dans ses dessins, Moix affuble Casimir, un de ses héros d'enfance, d'une casquette d'officier nazi et d'un brassard à croix gammée. On réécrit les paroles de « Nougayork », la chanson de Claude Nougaro, devenue « Nougawald » (« Dès l'entrée en gare, j'ai senti le choc / Une odeur bizarre, tout près de mon bloc / Dans le crématoire, c'était pas du toc / Il fallait les voir : c'était du mastoc. ») On rédige une « Lettre ouverte à Anne Sinclair », la journaliste de TF1 : « Y en a marre de ta gueule. Tu déshonores le peuple juif avec tes conneries. » On invente un « poème inédit de Bernard-Henri Lévy », intitulé « Auschwitz » :

Incroyable étuve d'émouvants remous
Où giclent les veines des titans sales
Péniche de larmes, paquebot fou
D'où s'arrachent les membres en Bacchanales
Fiesta de sang, sabbat fêté en cris
Sacrifices rayés qui mordent le jour

Et sautent de la vie en marche
Pour s'oublier en cendres drôles pour toujours¹⁵.

On annonce déjà aux lecteurs le sommaire d'un quatrième numéro, alléchant : un dossier sur le tueur en série Thierry Paulin, un article sur « ces salauds d'handicapés », un sondage révélant que « les femmes sont des salopes à 100 % » et, garantit *Ushoahia*, toute « la haine habituelle »¹⁶.

Rares sont ceux à avoir eu ce fanzine entre les mains. Moix racontera, dans la presse puis dans son roman, l'avoir bel et bien distribué à Sup de Co de Reims. « Se faire aimer de toute une promotion était un projet trop ambitieux, qui exigeait des qualités dont j'étais dépourvu ; ne me restait, pour devenir célèbre, que l'éventualité d'être haï¹⁷ », écrira-t-il. Cela lui aurait valu, selon lui, des remontrances de la direction de l'école et du Bureau des élèves. Le directeur de l'époque n'en a aucun souvenir¹⁸. Fabien de Valroger, secrétaire du BDE, non plus : « Ça n'a marqué personne. Il y aurait eu des polémiques si ça avait été le cas. Yann Moix était un peu à part, un peu renfrogné, mais il n'a jamais été sur le devant de la scène¹⁹. »

Moix quitte Sup de Co Reims, diplômé, en 1992. Il passe et réussit le concours de Sciences Po, à Paris. Il réseaute dans le milieu littéraire. À l'automne 1993, il obtient un rendez-vous au Café de Flore avec Bernard-Henri Lévy, l'homme qu'il caricaturait en déporté dans ses fanzines. En janvier 1994, la revue de BHL, *La Règle du jeu*, publie quatre courts articles du jeune inconnu²⁰. Le voilà lancé, et rangé.

Dans un de ces premiers textes pour *La Règle du jeu*, consacré au centenaire de la naissance de Céline²¹, Moix règle son compte à un auteur qu'il admirait jusqu'ici. « Marc-Édouard Nabe est demeuré trente secondes le meilleur écrivain de sa génération », écrit-il, évoquant « un style à la douteuse paternité » et « de la verroterie qui se veut du cristal ciselé ». Nabe en rigole aujourd'hui : « Il m'envoyait des lettres d'amour quand il était au service militaire, je n'y ai jamais répondu, il a dû être vexé²². » Entre Nabe

et BHL, entre la provocation et la respectabilité, Moix n'a en réalité pas choisi. Deux ans plus tard, en 1996, il sort son premier roman, *Jubilations vers le ciel*, chez Grasset, l'éditeur de BHL. « Il est venu me l'apporter et dîner à la maison », raconte Nabe. Pour ses apparitions à la télé, le jeune romancier a trouvé son uniforme, un costume sombre et une chemise blanche au col ouvert, et une réplique : « J'ai le costume de Marc-Édouard Nabe et la chemise de Bernard-Henri Lévy », répète-t-il lorsqu'il est invité chez Thierry Ardisson sur Paris Première ou dans l'émission littéraire de La Cinquième. Il obtient le prix Goncourt du premier roman.

Yann Moix n'a pas perdu contact avec « Philippe Pichon », le copain avec lequel il rigolait à Berchtesgaden et imaginait des blagues antisémites pour le fanzine *Ushoahia*. Il lui fait profiter de ses contacts parisiens. « Pichon » est cinéphile, expert en navets et en « cinéma Z ». Il a écrit sous le pseudonyme de « Terence Rash » une fiction présentée comme une « autobiographie d'une star du Z ». Par l'intermédiaire de Jean-Édern Hallier, une des nouvelles connaissances de Moix, le livre est proposé à une maison d'édition, Les Belles Lettres. Il ne paraîtra finalement jamais²³.

Moix et « Pichon » ont surtout un projet commun, un long métrage. L'idée leur en serait venue à la fin des années 1980, en revenant d'un concert de Michel Delpech à la Foire aux arbres de Sandillon, un village du Loiret : une comédie sur la vie d'un vieux chanteur de variété. Au fil des réécritures du scénario, l'histoire devient celle d'un sosie de Claude François. En 1997, Moix trouve un producteur, Fidélité Productions. Les deux copains signent leurs contrats : Moix réalisera le film, « Pichon » doit apparaître au générique comme coauteur du scénario²⁴. Le film s'appelle pour l'instant *L'Avenir nous appartient*. C'est sous le titre de *Podium* qu'il sortira finalement en salles, et fera un carton.

1. Yann Moix, *Reims*, Paris, Grasset, 2021, pp. 67-68.

2. *Ibid.*, p. 57.

3. Jérôme Dupuis, « Quand Yann Moix publiait dans un journal antisémite », *l'express.fr*, 26 août 2019.
4. Sophie des Déserts, « Yann Moix sort la tête de l'eau », *Paris Match*, n° 3759, 20 mai 2021.
5. Échanges par e-mail avec « Philippe Pichon », automne 2022.
6. *Ibid.*
7. *Ushoahïa*, n° 1, non daté, copie en possession de l'auteur.
8. « L'agression contre M. Robert Faurisson revendiquée par "Les Fils de la mémoire juive" », *Le Monde*, 19 septembre 1989.
9. *Ushoahïa*, n° 1, non daté, copie en possession de l'auteur.
10. *Ibid.*
11. *Ushoahïa*, n° 2, non daté, copie en possession de l'auteur.
12. Marc-Édouard Nabe, « Notre-Dame des pompiers », *L'Idiot international*, n° 25, 1^{er} novembre 1989.
13. *Ushoahïa*, n° 3, non daté, copie en possession de l'auteur.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. Yann Moix, *Reims*, Paris, Grasset, 2021, p. 77.
18. Entretien avec Pierre Lamborelle, ancien directeur de l'ESC Reims, 14 septembre 2022.
19. Entretien avec Fabien de Valroger, 21 septembre 2022.
20. Yann Moix, « Requiem pour un clown », « Verminal », « A tribute to Benito » et « Cent ans de solitude », *La Règle du jeu*, n° 12, janvier 1994.
21. Yann Moix, « Cent ans de solitude », *La Règle du jeu*, n° 12, janvier 1994.
22. Entretien avec Marc-Édouard Nabe, 22 décembre 2022.
23. Échanges par e-mail avec « Philippe Pichon », automne 2022.
24. Copies des contrats en possession de l'auteur.

CHAPITRE 4

Houellebecq et les royalistes en colère

Un après-midi du printemps 1996, Michel Houellebecq entre au Café de Cluny, une brasserie du Quartier latin fréquentée en leurs temps par Verlaine et Rimbaud, Sartre ou Hemingway. Houellebecq, lui, commence seulement à se faire un nom. Il a 40 ans. Son premier roman, *Extension du domaine de la lutte*, a été un succès critique. Le prochain sera un succès commercial, lui promet son nouvel éditeur, Flammarion. Il n'y a plus qu'à l'écrire. En attendant, Houellebecq vient de publier un nouveau recueil de poèmes, *Le Sens du combat*. La critique s'est à nouveau enthousiasmée pour cet auteur capable de versifier sur les hypermarchés Continent ou les tours du quartier d'affaires de La Défense, et de résumer sa philosophie en un quatrain : « Je suis en système libéral / Comme un loup dans un terrain vague, / Je m'adapte relativement mal / J'essaie de ne pas faire de vagues¹. »

Au Café de Cluny, Houellebecq s'installe à l'étage avec deux jeunes hommes. Le premier, Sébastien Lapaque, a 25 ans. Ancien cadre de l'Action française (AF), le mouvement royaliste d'extrême droite, il signe des critiques littéraires dans *Valeurs actuelles*, un hebdomadaire conservateur. Il réfléchit à son premier roman. Le second, Luc Richard, a 23 ans. Ancien meneur d'un groupuscule royaliste à Toulon, les Cadets du

roi, il étudie à l'Institut d'études politiques de Lyon. Ils veulent lancer une revue littéraire et politique. Houellebecq a accepté de leur accorder une interview.

Leur revue, les deux royalistes veulent l'appeler *Immédiatement*². Ils empruntent ce titre à un livre de l'écrivain et éditeur Dominique de Roux (1935-1977). « À force d'être traité de fasciste, j'ai envie de me présenter ainsi : moi, Dominique de Roux, déjà pendu à Nuremberg³ », ironisait l'intéressé dans ce recueil de notes et d'aphorismes, publié en 1972. Dans l'histoire de l'édition française, de Roux reste l'inventeur de la collection de poche 10/18 ; le cofondateur des éditions Christian Bourgois ; le créateur des *Cahiers de l'Herne*, une revue littéraire exigeante ; le promoteur en France d'auteurs comme William Burroughs ou Witold Gombrowicz. Dans l'histoire de l'extrême droite, de Roux est d'abord celui qui a défendu l'œuvre et la mémoire des auteurs « réprouvés », de Louis-Ferdinand Céline à Ezra Pound, le poète américain engagé aux côtés du régime fasciste italien. De Roux est aussi ce romancier et pamphlétaire indigné par son époque, et qui a fini sa carrière en aventurier, devenant le conseiller de Jonas Savimbi, le chef de la rébellion nationaliste et antimarxiste en Angola⁴. « Quand la colère est une profession, quand la colère est une réaction⁵ », résume de Roux dans un aphorisme d'*Immédiatement*, le livre. *Immédiatement*, la revue, en fera son slogan.

Sébastien Lapaque et Luc Richard ont envoyé à Houellebecq ce qui leur tient lieu de numéro zéro. C'est un numéro commun que viennent de publier trois fanzines royalistes, *Insurrection* à Paris, *La Lanterne* à Toulon et *Les Guêpes* à Lyon. « Face à l'asservissement démocratique... la dissidence littéraire », annonce la couverture⁶. L'éditorial mentionne dès la première ligne Charles Maurras (1868-1952), le dirigeant et théoricien historique de l'Action française : nationaliste, antisémite, pétainiste, condamné à une peine de dégradation nationale à la Libération. Dans les pages suivantes, les jeunes « roycos » célèbrent, sans surprise, Georges

Bernanos, lui-même ancien de « l'AF », ou les hussards, « qui incarnent un peu les grands frères qu'on n'a pas eus⁷ ». Plus étonnant, ils publient aussi des interviews avec deux écrivains se revendiquant communistes, l'auteur de polars Frédéric H. Fajardie et le « néo-hussard » Jérôme Leroy. Ce nom-là, Houellebecq le connaît : ils publiaient à la même époque aux Éditions du Rocher ; Leroy a signé un des premiers articles sur Houellebecq, une critique admirative de son recueil de poèmes *Rester vivant* dans *Le Quotidien de Paris*, en 1991⁸.

Ce qui peut retenir l'attention de Houellebecq, surtout, c'est cette double page intitulée « Guerriers du Sens », et signée de Sébastien Lapaque : « Notre époque est celle des univers virtuels, d'Internet, des autoroutes, de la télévision et des vidéos pornos. Une sale époque dans laquelle il nous faut trouver le moyen de survivre. Quelques rares écrivains ont juré de nous y aider. Une place d'honneur parmi ces guerriers du Sens revient à Michel Houellebecq⁹. » En conclusion d'un long éloge de Houellebecq, Lapaque et ses copains reproduisent in extenso un poème du *Sens du combat*, celui qui donne son titre au recueil. Ces jeunes catholiques ont été en particulier sensibles à son dernier vers : « Aujourd'hui, je reviens dans la maison du Père¹⁰. »

Lorsque Houellebecq publie ses premiers livres, en 1991, Sébastien Lapaque a 20 ans. Militant déjà aguerri, il a été promu secrétaire général de la branche lycéenne de l'Action française. Il signe dans *Insurrection*, le fanzine qui sert d'organe officiel aux lycéens de l'AF, où l'on inculque aux recrues le mot d'ordre de Maurras : « Nous devons être intellectuels et violents¹¹. » Pour ce qui est de la violence, le journal tient la chronique des dernières bastons entre « roycos » et « gauchos » dans les rues parisiennes, et le décompte des « démocrates au tapis »¹². Pour nourrir l'intellect, Lapaque analyse dans ses éditoriaux « le monde sans âme, individualiste et égoïste né de la Révolution¹³ », et explique à ses jeunes lecteurs que « la démocratie, c'est l'antithèse même de la civilisation¹⁴ ».

Lapaque assure qu'à cette époque déjà, il préférait à Charles Maurras l'écrivain Georges Bernanos, une autre figure historique de l'AF¹⁵. Bernanos s'est éloigné de Maurras, agacé par son antisémitisme, et ne s'est pas compromis pendant la guerre. Bernanos, ce sont des romans comme *Journal d'un curé de campagne* ou *Sous le soleil de Satan*, mais aussi des pamphlets comme *La France contre les robots*, une critique de l'industrialisation de la société. « On se considérait comme des royalistes de gauche, affirme Lapaque. *Insurrection*, déjà, ce n'est pas très droitard, comme nom¹⁶... » Lapaque est viré de l'AF en 1993, après avoir déclaré dans *Le Monde* que le mouvement maurrassien n'était plus qu'un « musée du souvenir de l'Algérie française et du pétainisme¹⁷ ». Luc Richard, cofondateur d'*Immédiatement*, délaissera lui aussi Maurras quelques années plus tard : « Il y a eu la lecture de Bernanos, mais aussi celle de De Gaulle, une meilleure compréhension de la Seconde Guerre mondiale, du pétainisme de l'AF, de son antisémitisme, de la collaboration¹⁸. »

Voilà donc Houellebecq au Café de Cluny face à ces deux jeunes royalistes. Une interview à propos de son recueil de poèmes, il en a déjà fait une il y a quelques semaines, avec ses amis des *Inrockuptibles*, l'hebdomadaire culturel de gauche. Ils l'avaient interrogé sur sa jeunesse, son expérience du monde du travail, ses influences littéraires, et il s'était dit « partisan d'une société communiste »¹⁹. Les jeunes d'*Immédiatement* n'ont pas les mêmes questions.

« Dans votre poésie, vous penchez plutôt pour la voie catholique ? », demandent-ils. « Je ne suis pas catholique, mais j'apprécie énormément le Pape », admet Houellebecq. « N'avez-vous pas le sentiment que la raison, dont la Réforme et la Renaissance ont proclamé la souveraineté, a enchaîné l'homme à la satisfaction de ses égoïsmes au lieu de le libérer ? », poursuivent-ils. Il est d'accord avec eux : « Qui a dit que le sens du progrès historique était d'aboutir à plus de liberté ? Pour ma part, je ne le pense aucunement [...]. Le mal commence effectivement avec la Réforme qui a

posé l'idée de l'examen personnel en matière religieuse. La Renaissance est également une période détestable, surtout sur le plan esthétique. En peinture, c'est une catastrophe par rapport au Moyen-Âge. [...] D'une certaine manière, on peut dire qu'il ne s'est rien passé depuis la fin du Moyen-Âge. » Ils s'enhardissent : « Vous faites donc plus confiance à la grâce qu'à la liberté ? » Il admet que oui : « Beaucoup de problèmes de cette fin de millénaire découlent d'un respect exagéré de la liberté individuelle qui entraîne une incapacité à prendre une position morale quelconque. Je ne peux pas accorder au mot liberté un autre sens que négatif, dans la mesure où je ne fais pas de différence claire entre liberté et licence. » Alors, s'interrogent-ils, « comment le monde peut-il sauver son âme ? » Houellebecq a une solution : « Avec une nouvelle ontologie qui serve de base à une nouvelle religion. Sans cela, la civilisation occidentale est foutue »²⁰.

Fin septembre 1996, à Grenoble, l'antenne locale de l'Action française organise une distribution de tracts. Elle envoie un compte rendu à *Insurrection*, qui le publie dans sa rubrique consacrée à la vie militante, « La Canne et le Lys » : le lys, la fleur du roi ; la canne, l'arme favorite des Camelots du roi, le service d'ordre de l'AF dans les manifestations de l'entre-deux-guerres. « Dans la fraîcheur du petit matin, sur le pavé grenoblois, l'équipe de choc et de charme de l'AF Grenoble est sur le pied de guerre, rapporte la correspondante locale. Au programme aujourd'hui : tractage d'un poème de Michel Houellebecq contre le libéralisme à la sortie des lycées de Grenoble. L'accueil est plutôt bon [...]. Vive le roi²¹ ! »

À l'automne 1996, le premier numéro d'*Immédiatement* paraît, discrètement. « La diffusion était artisanale, se rappelle Luc Richard. *Immédiatement* était distribué dans une vingtaine de librairies, et on n'a jamais eu plus de 550 abonnés. Notre tirage record a dû être de 2 500 exemplaires. » Il est décidé d'attendre le numéro deux pour publier l'interview de Houellebecq. Pour son lancement, *Immédiatement* mise sur

des célébrités : des entretiens avec les académiciens Jean Dutourd et Michel Mohrt, représentants de la vieille droite littéraire, ou un article inédit d'A. D. G., ancien auteur vedette de la « Série noire », journaliste à l'hebdomadaire d'extrême droite *Rivarol*. A. D. G. raconte son « exil » d'une décennie en Nouvelle-Calédonie, sans préciser qu'il y a monté la section locale du FN. Dans son éditorial, *Immédiatement* ratisse large :

Immédiatement a pour vocation d'exprimer la colère de ceux qui refusent d'entrer dans le paradis des robots. Cette colère est celle de royalistes mais aussi celle d'anars, de gauchistes, de libertaires, de réactionnaires, de républicains antidémocrates, celle de tous ceux qui refusent le prêt-à-penser, le bonheur obligatoire et le puritanisme des nouveaux bien-pensants²².

« *Immédiatement* n'était pas une revue royaliste, à moins de considérer que dans les années 1990, *Libération* était encore un journal maoïste », ironise Luc Richard. Le retour du roi est pourtant l'unique espoir qui reste à la France, suggère l'éditorial du deuxième numéro, à l'hiver 1996 :

L'horreur qui vient, l'horreur du libéralisme, l'horreur de la paupérisation et de l'injustice, est d'abord l'horreur de la démocratie, ce messianisme pour pucerons qui prive la souffrance du peuple de l'attention des cœurs nobles [...]. Loin des urnes, loin des couloirs ministériels, loin des alliances électorales, la France a besoin d'une poignée d'esprits fiers et libres qui osent continuer son Histoire. Notre pays appelle une âme habitée par l'instinct de la patrie, une intelligence consciente du trésor en déshérence, une volonté prête à assumer la souveraineté. Que cet homme soit le Prince chrétien, qu'il soit justicier, qu'il renoue avec une légitimité venue du fond de

l'Histoire. Nous lui ouvrirons, immédiatement, la route du Sacre²³.

Quelques pages après cet éditorial, les lecteurs découvrent l'interview de Houellebecq, « notre plus précieux solitaire ». Et encore quelques pages plus loin, un entretien avec un autre écrivain, déjà célèbre celui-là : Jean Raspail, l'auteur du *Camp des saints*, ce roman imaginant l'invasion de l'Europe par des hordes d'immigrés.

Les relations entre Houellebecq, écrivain à la mode chez les branchés de gauche, et *Immédiatement*, revue de jeunes réactionnaires, auraient pu s'arrêter là. « Pendant deux ans, on a continué à se voir, raconte Luc Richard. On dînait ensemble, on allait boire des coups, on faisait des déambulations dans Paris, des dérives nocturnes. Je me souviens que Houellebecq commentait les graffitis avec un sens de l'humour incroyable, on avait des fous rires, ça durait jusqu'au bout de la nuit²⁴. »

Pour ses jeunes amis royalistes, Houellebecq est là même dans les moments difficiles. Le 29 avril 1997, Jacques Delors, l'ancien président de la Commission européenne, donne une conférence à l'IEP de Grenoble. Le voilà aspergé de mousse à raser et entarté. Sur les images diffusées au 20 heures, il apparaît le visage sanguinolent. L'enquête établit qu'en fait de sang, il s'agissait des traces d'une tarte à la myrtille et au ketchup cuisinée par une des deux agresseurs, une jeune militante de l'AF : celle-là même qui distribuait quelques mois plus tôt un poème de Houellebecq devant les lycées. L'autre agresseur est Luc Richard, le directeur d'*Immédiatement*²⁵. « Houellebecq nous a envoyé un petit mot manuscrit, il s'inquiétait pour nous, de manière spontanée²⁶ », raconte-t-il. *Immédiatement* publiera un extrait de ce message : « Je ne peux pas dire que je désapprouve le choix de la victime ; mais, bon [...] ce qu'il y a c'est que j'ai choisi les mots comme seule arme, j'ai une confiance tout à fait illimitée en leur pouvoir. Mais j'ai de l'affection pour ce petit groupe que vous constituez et j'espère que vous

n'aurez pas trop d'ennuis²⁷. » Ils seront finalement condamnés à 120 heures de travaux d'intérêt général pour « violences volontaires avec préméditation »²⁸.

Aux *Inrockuptibles*, on ne lit pas *Immédiatement*. Au printemps 1998, un chroniqueur de l'hebdomadaire, Arnaud Viviant, reçoit le dernier numéro de la revue. L'éditorial cible les « antifascistes bourgeois du *Monde*, des *Inrockuptibles*, et de *Télérama* ». Au sommaire, un entretien avec Marc-Édouard Nabe, ou un éloge funèbre de Serge Dalens, l'auteur de romans pour boy-scouts et cadre du FN. Au détour d'un article, Viviant lit aussi qu'Hitler, « plutôt qu'un véritable dictateur, fut un médium nécessaire, galvanisant dans une identité négative le peuple allemand ». Il tique. « Je ne sais pas pourquoi ils me l'envoient, mais je me dis que ça ferait un bon sujet de chronique²⁹ », se souvient-il. Il intitule son article « *Immédiatement* à la poubelle » :

Régulièrement, des Lyonnais nous envoient leur petit fanzine infect, intitulé *Immédiatement*. Sans doute veulent-ils nous faire constater que *Les Inrockuptibles* y sont copieusement insultés [...]. Ici, on est néomaurrassien jusqu'au bout des ongles, monarchiste tentant de refourguer son anachronique camelote du roi [...]. Ici, l'ennemi c'est la république ; ici, la philosophie c'est le nationalisme. On se veut « droite révolutionnaire ». Et contre le régime démocratique, on feint d'être prêt à s'amalgamer avec l'extrême gauche³⁰.

La réputation d'*Immédiatement* dépasse enfin les cercles de droite et d'extrême droite. « On était super-content, c'était la gloire, raconte Luc Richard. Personne ne parlait de nous. Il n'y avait pas Internet. On n'avait même pas eu de papier dans *Le Figaro littéraire*, alors qu'on y avait des

copains³¹. » L'article des *Inrocks* leur en vaut justement un dans *Le Figaro*. Il est signé de l'écrivain Patrick Besson, qui prend leur défense.

En ce printemps 1998, Houellebecq boucle son deuxième roman, *Les Particules élémentaires*. Son éditeur chez Flammarion, Raphaël Sorin, l'a déjà décidé : ce roman, ce sera un événement. Sorin sait faire, lui qui a tout connu de l'édition, des maisons underground des années 1970 (Champ libre, Le Sagittaire) aux grosses machines (Seuil, Albin Michel et Flammarion, donc). Des extraits ont déjà été publiés dans *Perpétuaire*, une revue littéraire branchée. Houellebecq siège à son comité éditorial depuis sa création. Grâce à lui, elle est désormais publiée et diffusée par Flammarion. Dans son « plan promo », outre la couverture des *Inrocks*, Sorin a prévu un entretien avec *Perpétuaire*. Or, la lecture du roman laisse perplexe l'équipe de la revue.

Un personnage, enseignant, explique « haïr les nègres ». Il en a justement un dans sa classe : « Évidemment, toutes les filles étaient à genoux devant ce babouin [...]. C'est comme ça que devait finir la civilisation occidentale, me disais-je avec amertume : se prosterner à nouveau devant les grosses bites, tel le babouin hamadryas³². » Plus loin, il conclut que « nous envions et nous admirons les nègres parce que nous souhaitons à leur exemple redevenir des animaux, des animaux dotés d'une grosse bite et d'un tout petit cerveau reptilien, annexe de leur bite³³ ». Quant à l'islam, c'est « de loin la plus bête, la plus fausse et la plus obscurantiste de toutes les religions³⁴ ». Un autre personnage, scientifique, se désole : « L'idéologie nazie a beaucoup contribué à discréditer les idées d'eugénisme et d'amélioration de la race³⁵. » Le narrateur, quant à lui, déplore qu'on ait autorisé l'avortement ou le divorce par consentement mutuel.

Début juillet, Houellebecq retrouve trois dirigeants de *Perpétuaire*, les critiques d'art Nicolas Bourriaud et Jean-Yves Jouannais, et le consultant Jacques-François Marchandise. « On a voulu faire un entretien

qui l'aide, pour séparer l'auteur du narrateur, raconte celui-ci. Quand on a compris que lui, il ne voulait pas séparer l'auteur du narrateur, il y a eu un problème³⁶. » Houellebecq leur explique que ses personnages « n'ont pas de points de vue politiques³⁷ ». Le racisme ? « Un problème de démographie en Afrique », rien de plus.

« Ne cours-tu pas le risque d'être assimilé à la droite la plus réactionnaire ? », s'inquiète Jacques-François Marchandise. « Il y a plusieurs catégories de droite réactionnaire, répond Houellebecq. Il y en a deux, essentiellement. Il y a les néopaïens, avec qui je n'ai pas le moindre rapport, qui sont de sales cons méchants, d'ailleurs assez proches des satanistes. Il y a les cathos traditionalistes. Moi, je les trouve sympa. Mais c'est eux qui prendront des distances par rapport à moi, puisque je ne crois pas en Dieu. Tout repose là-dessus, même si je suis contre l'avortement. »

Les camarades de Houellebecq ne sortent pas rassurés de cet entretien. Bientôt, une découverte renforce leurs soupçons. « Après l'entretien, on tombe sur des numéros d'*Immédiatement*, se souvient Jacques-François Marchandise. On se rend compte que c'est un brûlot intello réac, avec un peu de royalisme, un peu de Nouvelle Droite... On se dit : "Mais qu'est-ce que Michel fait là ?"³⁸ »

L'entretien paraît dans le numéro suivant de *Perpendiculaire*, début septembre 1998. Dans la revue, le nom de Houellebecq a disparu de la liste du comité éditorial. « Houellebecq débarqué », annonce *Le Monde*³⁹. L'affaire aurait pu en rester là. Au contraire, elle s'emballe, à coups de tribunes et de droits de réponse. « L'entretien serait passé inaperçu si Flammarion ne l'avait pas utilisé comme argument de communication, on a servi de punching-ball », estime Jacques-François Marchandise. À gauche, *Libération* ironise sur « un tout petit procès de Moscou⁴⁰ ». À droite, *Le Figaro littéraire* consacre une page aux « nouveaux inquisiteurs de la littérature » et apporte son soutien à Houellebecq, leur « dernière victime en date »⁴¹. Début octobre, l'équipe de *Perpendiculaire* contre-attaque, et

publie dans *Le Monde* une longue tribune, collective, contre « Houellebecq et l'ère du flou » : « Ce sont moins les orientations politiques des uns et des autres qui nous gênent que leur incapacité à les assumer pour ce qu'elles sont, voire la volonté sournoise d'en camoufler les origines, permettant de se prétendre démocrate en tenant des propos d'après-banquet de l'OAS⁴². »

Les anciens amis de Michel Houellebecq ne visent pas que lui. Ils évoquent aussi l'écrivain Renaud Camus, futur inventeur du concept de « grand remplacement » : il « continue à jouir de sa vague aura avant-gardiste » alors qu'il s'offusque dans son dernier livre du nombre de Noirs et d'Arabes au sein de l'équipe de France de foot. Ils s'étonnent d'une autre aura, celle de Dominique de Roux, un « fasciste notoire » selon eux. Ils évoquent enfin *Immédiatement* :

Est-il également normal que l'hebdomadaire *Les Inrockuptibles* persiste à défendre *Les Particules élémentaires* en même temps qu'il dénonce fort justement le caractère fascisant de la revue *Immédiatement*... où l'on trouve un entretien avec Michel Houellebecq (n° 2, hiver 1996) ? À ceux qui feignent encore de croire que les propos tenus par ce dernier dans la revue *Perpendiculaire* (n° 11) seraient de simples provocations, nous conseillons la lecture de ce numéro d'*Immédiatement*, où l'écrivain affirme son accord total avec le pape, et déclare qu'il « ne peut accorder au mot liberté un autre sens que négatif ». L'éditorial de ce numéro assimile, comme par hasard, « l'horreur du libéralisme » à « l'horreur de la démocratie, ce messianisme pour pucerons »⁴³.

Au moment où paraît cette tribune, justement, Houellebecq évoque dans la presse et pour la première fois ses relations avec *Immédiatement*. « Comment vivez-vous la sortie chahutée de votre roman ? », lui demande

Le Nouvel Observateur : « Allez y comprendre quelque chose ! Prenez les rédacteurs d'*Immédiatement*, une revue catholique et royaliste qui m'a soutenu autrefois : eh bien, ils sont furieux. Pour eux, j'ai écrit un livre d'extrême gauche branché. En fait, toute personne faisant une lecture politique de mon livre est forcément mécontente⁴⁴. »

Chez *Immédiatement*, ce n'est pas son livre qu'on reproche à Houellebecq, mais un oubli. L'écrivain vient de publier, en même temps que son roman, *Interventions*, un recueil d'articles et d'interviews publiés dans la presse. « On était vexé que, dans *Interventions*, il n'ait pas repris l'entretien avec *Immédiatement*, alors qu'il nous disait que c'était le meilleur qu'il ait fait⁴⁵ », raconte Lapaque. « Je ne pense pas que Houellebecq ait voulu s'éloigner de nous parce qu'on serait devenu gênant, explique de son côté Luc Richard. Avec *Les Particules élémentaires*, Houellebecq a eu une notoriété stratosphérique et il a fréquenté d'autres gens, c'est la vie. D'ailleurs, plus tard, il est devenu copain avec les jeunes de *Valeurs actuelles*, qui sont beaucoup plus à droite que nous à l'époque...

⁴⁶ »

1. Michel Houellebecq, « L'éternité en pension complète », *Le Sens du combat*, Paris, Flammarion, 1996.
2. Pour une histoire détaillée de la revue *Immédiatement*, voir Nicolas Coulaud, *Le Sens du combat : une histoire de la revue littéraire et politique Immédiatement (1996-2003)*, mémoire de maîtrise, Institut d'études politiques de Toulouse, 2010.
3. Dominique de Roux, *Immédiatement*, Paris, Christian Bourgois, 1971.
4. Pour une biographie de Dominique de Roux, voir Jean-Luc Barré, *Dominique de Roux, le provocateur*, Paris, Fayard, 2005.
5. Dominique de Roux, *Immédiatement*, *op. cit.*
6. *Insurrection*, n° 30, printemps 1996.
7. Artus Mistouflet, « Sonnez la charge ! », *Insurrection*, n° 30, printemps 1996.
8. Jérôme Leroy, « Rester vivant », *Le Quotidien de Paris*, 29 mai 1991.
9. Sébastien Lapaque, « Guerriers du Sens », *Insurrection*, n°30, printemps 1996.

10. Michel Houellebecq, « Le sens du combat », *Le Sens du combat*, Paris, Flammarion, 1996.
11. *Insurrection*, n° 12, janvier-février 1991.
12. « La recherche, la discussion, l'émeute », *Insurrection*, n° 12, janvier-février 1991.
13. Sébastien Lapaque, « La stratégie de notre révolte », *Insurrection*, n° 13, mars-avril 1991.
14. Sébastien Lapaque, « Une grandeur à la vie », *Insurrection*, n° 12, janvier-février 1991.
15. Entretien avec Sébastien Lapaque, 10 décembre 2022.
16. Entretien avec Sébastien Lapaque, 10 décembre 2022.
17. Olivier Biffaud, « À la recherche d'un roi », *Le Monde*, 21 janvier 1993.
18. Entretien avec Luc Richard, 20 septembre 2022.
19. « J'ai plus que des doutes », propos recueillis par Marc Weitzmann, *Les Inrockuptibles*, n° 52, 24 avril 2016.
20. « Michel Houellebecq : "Il ne s'est rien passé depuis le Moyen-Âge" », propos recueillis par Sébastien Lapaque et Luc Richard, *Immédiatement*, n° 2, hiver 1996.
21. « La Canne et le Lys », *Insurrection*, n° 31, octobre 1996.
22. « Nouveau titre, nouvelles ambitions », *Immédiatement*, n° 1, automne 1996.
23. « Face à l'horreur qui vient », *Immédiatement*, n° 2, hiver 1996.
24. Entretien avec Luc Richard, 20 septembre 2022.
25. « Jacques Delors n'a pas déposé plainte », *Le Dauphiné libéré*, 2 mai 1997.
26. Entretien avec Luc Richard, 20 septembre 2022.
27. Article signé « le soviet rédactionnel », « Travaux d'intérêt général », *Immédiatement*, n° 4, juillet 1997.
28. « Agression de J. Delors : les "entarteurs" condamnés à 120 heures de TIG », *Le Dauphiné libéré*, 31 mai 1997.
29. Entretien avec Arnaud Viviant, 17 octobre 2022.
30. Arnaud Viviant, « *Immédiatement* à la poubelle », *Les Inrockuptibles*, n° 152, 20 mai 1997.
31. Entretien avec Luc Richard, 20 septembre 2022.
32. Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 238.
33. *Ibid.*, p. 242.
34. *Ibid.*, p. 336.
35. *Ibid.*, p. 197.
36. Entretien avec Jacques-François Marchandise, 30 septembre 2022.

37. « Je crois peu en la liberté », entretien avec Michel Houellebecq, *Perpendiculaire*, n° 11, septembre 1998.
38. Entretien avec Jacques-François Marchandise, 30 septembre 2022.
39. Jean-Luc Douin, « Michel Houellebecq débarqué », *Le Monde*, 11 septembre 1998.
40. Pierre Marcelle, « Face aux piles : revue de Houellebecq », *Libération*, 10 septembre 1998.
41. Dominique Guiou, « Les nouveaux inquisiteurs de la littérature », *Le Figaro*, 25 septembre 1998.
42. Tribune signée par « la revue Perpendiculaire », « Michel Houellebecq et l'ère du flou », *Le Monde*, 10 octobre 1998.
43. *Ibid.*
44. « Michel Houellebecq face à Philippe Sollers : réponse aux imbéciles », propos recueillis par Fabrice Pliskin et Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*, 8 octobre 1998.
45. Entretien avec Sébastien Lapaque, 10 décembre 2022.
46. Entretien avec Luc Richard, 20 septembre 2022.

CHAPITRE 5

Sylvain Tesson, les débuts d'un aventurier

Le dimanche 10 octobre 1993, près de 200 personnes se massent devant le collège et lycée Passy-Buzenval, un établissement privé de Rueil-Malmaison géré par la congrégation des Frères des écoles chrétiennes. Cette foule sort d'une messe de bénédiction organisée pour les héros du jour, deux anciens élèves : Sylvain Tesson, 21 ans, et son ami Alexandre Poussin, 23 ans. Sous les applaudissements, Tesson et Poussin montent sur leurs vélos. Ils donnent le premier coup de pédale. Les voilà partis pour un tour du monde à bicyclette, retour prévu dans un an¹.

Avant le départ, Tesson a obtenu une autre bénédiction. Il a écrit au romancier Jean Raspail, un de ces écrivains qui lui ont donné envie d'explorer le monde. Raspail, âgé alors de 68 ans, a pris le temps de répondre au jeune homme. Il lui a donné un conseil pour son tour du monde : « Écrivez tous les jours, même malade, prenez des notes. » Tesson lui en restera reconnaissant. « Merci de m'avoir donné ce conseil qui en quelque sorte a gouverné mes années de voyage² », lui écrira-t-il encore des années plus tard, quand il se sera lui aussi fait un nom.

Lorsqu'il avait l'âge de Tesson, Raspail a pagayé du Québec à la Nouvelle-Orléans, sur les fleuves et les lacs, en hommage aux explorateurs français de l'Amérique. Il a remonté le continent américain en voiture, de la Terre de Feu à l'Alaska. Il a exploré l'ancien empire des Incas. Il en a tiré ses premiers livres, des récits de voyage. Ses romans sont peuplés d'aventuriers héroïques. Les fans de Raspail l'appellent « notre consul général », et se désignent eux-mêmes comme « Patagons ». C'est un jeu résultant d'une blague de l'écrivain. Il s'était autoproclamé consul général en France du royaume fictif de Patagonie, à la pointe sud de l'Amérique. Des centaines de lecteurs lui ont demandé à être naturalisés. Raspail leur a accordé la citoyenneté patagonne, et des titres : parmi les plus célèbres, l'écrivain Michel Déon est devenu vice-consul en Irlande ; l'explorateur Paul-Émile Victor, vice-consul en Polynésie ; ou Michel-Édouard Leclerc, le patron d'hypermarchés, ministre des Finances de ce pays imaginaire³.

Jean Raspail n'est pas qu'un écrivain pour boy-scouts attardés. Son livre le plus célèbre, et le plus vendu, reste *Le Camp des saints*, publié en 1972 chez Robert Laffont. Ce roman d'anticipation est un classique de la littérature d'extrême droite.

L'histoire commence en Inde. Les pauvres y rêvent d'une vie meilleure. Un million d'entre eux embarque dans des bateaux, vers l'Europe. À bord, ces malheureux révèlent leur bestialité. Ils vivent dans leurs excréments et, les esprits s'échauffant, s'accouplent comme des animaux : « Ainsi, dans la merde et la luxure, et aussi l'espérance, s'avancait vers l'Occident l'armada de la dernière chance. » Ils traversent la Méditerranée. Ils approchent des côtes françaises. Les gouvernants, aveuglés par les idéaux universalistes, décident d'accueillir ces pauvres Indiens. La population ne s'inquiète pas, abrutie par « la putain nommée Mass Media ». Un éditorialiste lucide alerte, en vain : « Personne n'a souligné le risque essentiel, à savoir celui qui découle de l'extrême vulnérabilité de la race blanche et son caractère tragiquement minoritaire. Je suis blanc. Blanc et Occidental. Nous sommes

blancs. Que représentons-nous, au total ? Sept cents millions d'individus, principalement concentrés en Europe, et cela face à plusieurs milliards de non-Blancs, on n'arrive même plus à en tenir le compte à jour. » Les Indiens débarquent entre Nice et Saint-Tropez : « Les bateaux se vidaient de toute part comme une baignoire déborde. Le tiers-monde dégoulinait et l'Occident lui servait d'égout. »

Les nouveaux arrivants font régner la terreur. Ils imposent leur loi, ils tuent, ils violent : « Chaque quartier d'immigrants possédait alors son cheptel de femmes blanches, dont chacun pouvait user. » Ils remontent vers le nord. L'armée se défile. De toute façon, c'est trop tard : « Les rats ne lâcheront le fromage "Occident" qu'après l'avoir dévoré tout entier et, comme il était de grasse et belle taille, ce n'est pas pour demain. » La France, puis l'Europe entière sont submergées. Lorsque le roman s'achève, seule la Suisse est préservée, pour encore quelques heures. Des Français y sont réfugiés « pour tenter d'y prolonger ce qu'ils aimaient : une vie à l'occidentale, entre gens de même race ». Ils peuvent y méditer la morale de cette histoire : « Maudite sera la race blanche le jour où elle renoncera à exprimer les vérités essentielles »⁴.

Lorsque Jean Raspail publie *Le Camp des saints*, en 1972, l'immigration n'intéresse encore pas grand monde en France. Même le Front national, un nouveau parti d'extrême droite fondé cette année-là, préfère se concentrer sur la lutte contre le communisme. À peine créé, le FN vit sa première scission. Des dissidents partent créer le Parti des forces nouvelles (PFN), un mouvement néofasciste. Jean Raspail leur apporte son soutien. Il siégera plusieurs années au comité national du PFN⁵. *Le Camp des saints* sera réédité trois fois par Robert Laffont (la dernière fois, en 2011). Il sera publié en édition de poche et traduit à l'étranger. À l'extrême droite, Raspail est aujourd'hui célébré comme un prophète.

Pendant son tour du monde à vélo, le jeune Sylvain Tesson pense à donner de ses nouvelles à Jean Raspail. En mai 1994, il lui envoie une carte

lors d'une escale au Tibet. « Qui se souvient des Tibétains⁶ ? », s'amuse-t-il, en référence à *Qui se souvient des Hommes...*, un roman de Raspail. À leur retour en France, Tesson et son copain Alexandre Poussin cosignent chez Robert Laffont leur premier livre, *On a roulé sur la terre*. En 1997, alors qu'ils s'apprêtent à traverser l'Himalaya à pied, Tesson écrit une nouvelle fois à Raspail : « Nous ne vous dirons jamais assez combien nous avons été heureux que vous donniez le coup d'envoi de notre premier raid et premier livre, nous continuons de penser à vous en ne cessant pas d'appliquer votre précieux conseil d'écrire en route⁷. » Tesson et Poussin tirent de leur voyage un deuxième livre, *La Marche dans le ciel*. Ils l'envoient à Raspail. À sa mort, on retrouvera cet exemplaire dans sa bibliothèque⁸. Le vieil écrivain a corné quelques pages marquantes. Il a aussi surligné un passage : un hommage au *Camp des saints*. Dans son roman, Raspail décrivait la saleté et la bestialité d'immigrés indiens. Dans l'Himalaya, Poussin et Tesson croisent justement le chemin de pèlerins hindous : « Partout la vallée est jonchée de détritrus et d'immondices [...]. Dans l'air flotte des remugles nauséux, et du sol imbibé transpire une sanie infecte. La montagne elle-même dégage une odeur de mort et de déjection [...]. Tout le parcours est conchié par ce passage du "camp des saints"⁹. » Tesson ne cessera jamais de remercier Raspail. « Croyez bien que quand je suis au bivouac, devant la page blanche de mon cahier de bord, je songe souvent que c'est vous qui m'avez mis le pied à l'étrier et la plume à l'encrier¹⁰ », lui écrit-il en 2006. « Votre œuvre est nécessaire à nous tous, membres de votre société secrète, plus nombreux que vous le pensez¹¹ », lui explique-t-il encore en 2019.

Plus que de l'admiration, c'est de la complicité. « Il y a un petit jeu entre Jean Raspail et moi, révèle Tesson en 2006 au détour d'une interview à la revue royaliste *Les Épées*. Je dissémine dans mes livres des phrases qui viennent des siens. C'est une manière de faire des clins d'œil, de se dire que l'on reste lié sans avoir à se téléphoner ou, pire, "à boire un verre

ensemble”. Jean Raspail a une vision du monde que j’aime : crépusculaire. Il est sensible à l’esthétique de l’engloutissement, de la chute des mondes, ce moment où l’on contemple quelque chose pour la dernière fois dans les feux d’un soleil moribond¹². »

Jean Raspail meurt en juin 2020, à 94 ans. Ses obsèques sont organisées à l’église Saint-Roch, dans le 1^{er} arrondissement de Paris. Le cercueil de l’écrivain est recouvert du drapeau de son royaume fictif de Patagonie, trois bandes horizontales bleue, blanche et verte. De jeunes scouts font une haie d’honneur. De vieux militaires à la retraite ont revêtu leur uniforme. Raspail était royaliste : le comte de Paris, héritier de la couronne, a fait le déplacement. Dans l’assistance, on repère surtout les représentants de la droite extrême : le souverainiste Philippe de Villiers, la larme à l’œil ; Marion Maréchal-Le Pen ; l’homme d’affaires Charles Beigbeder, frère de Frédéric, l’écrivain, et mécène de la jeune droite identitaire ; d’anciens compagnons du Parti des forces nouvelles, le mouvement néofasciste que Raspail avait soutenu, comme Jean-Pax Méfret, le chanteur préféré de l’extrême droite, ou Anne Méaux, la communicante qui conseille une partie des patrons du CAC 40 ; ou encore, une délégation de l’hebdomadaire *Valeurs actuelles*. Personne ne remarque cet homme en blouson de cuir et casquette sur la tête, qui évite les photographes : Sylvain Tesson est venu rendre un dernier hommage à Jean Raspail.

*

Leur tour du monde, Tesson et Poussin l’ont en partie financé grâce à une bourse de 10 000 francs (1 520 euros) attribuée par la Guilde européenne du raid. L’association fondée en 1967 est une confrérie d’explorateurs et d’aventuriers, confirmés ou débutants. La liste des membres de son comité d’honneur a de quoi faire rêver le jeune Tesson : Jean Raspail ; Paul-Émile Victor, l’explorateur polaire ; Pierre Schoendoerffer, le réalisateur de films de guerre et d’aventure (*La 317^e*

Section, Le Crabe-Tambour...) ; Roger Frison-Roche, l'alpiniste ; en son temps, le dessinateur Hergé figurait dans la liste. Parmi les membres légendaires de la Guilde, on trouve aussi le journaliste et aventurier Philippe de Dieuleveult, animateur de l'émission « La Carte au Trésor » sur Antenne 2, disparu dans des circonstances mystérieuses dans les rapides du fleuve Congo en 1985. La Guilde ne se contente pas d'organiser des raids sportifs dans des contrées reculées. Ses missions humanitaires lui ont valu d'être reconnue d'utilité publique en 1981. Par un gouvernement de gauche, soulignent depuis lors ses dirigeants, agacés que leur association traîne la réputation d'attirer surtout des aventuriers de droite.

En 2018, Tesson, devenu président de la Guilde, préfacera un ouvrage sur l'histoire de l'association¹³. Il y entretiendra la légende du fondateur, Patrick Edel, un gamin grandi en pleine guerre d'Algérie. « Trop jeune pour la Résistance, il intégra un commando de l'OAS », résumera Tesson, comme s'il était tout naturel de rejoindre cette organisation clandestine et terroriste pro-Algérie française. Edel sera incarcéré. « Un garçon qui rêva d'honneur et de fidélité derrière les murs d'une prison pendant que les bourgeois de son âge préparaient les molles barricades de Mai 68 », traduira Tesson dans la même préface. À la Guilde, on croise des anciens de l'OAS mais aussi des anciens du « solidarisme », un courant d'extrême droite musclé. À la faveur des missions humanitaires menées par la Guilde, des baroudeurs découvrent le Liban ou l'Afghanistan. La direction de l'association ferme les yeux lorsqu'ils reviennent y faire le coup de feu, aux côtés des phalangistes chrétiens au Liban, et des moudjahidines luttant contre l'occupant communiste en Afghanistan.

*

Le 26 novembre 1996 à l'heure du déjeuner, Sylvain Tesson fait ses débuts d'animateur sur Radio Courtoisie. Bienvenue dans le « Libre journal de l'aventure », une émission d'une heure et demie à retrouver chaque

dernier vendredi du mois. Pour le générique, Tesson a choisi un air de cornemuse, « Skye Boat Song », un morceau traditionnel écossais. Il a invité un ethnologue qui a ramé sur des fleuves de l'ex-URSS, de la Baltique à la mer Noire, dans une reconstitution de bateau viking, et une jeune journaliste de retour du fin fond de l'Iran¹⁴. Avant que Tesson prenne l'antenne, on a diffusé le message rituel. Une voix a rappelé aux auditeurs que la station vivait de leurs dons, et qu'elle était « la radio libre du pays réel et de la francophonie ». Les francophones de Radio Courtoisie, ce sont ceux qui n'ont pas besoin de traduction quand on leur parle de « pays réel ». Ils connaissent le concept popularisé par Charles Maurras, l'idéologue nationaliste, antirépublicain et antisémite de l'Action française : le « pays réel », ce peuple droit et travailleur, contre le « pays légal », cette république illégitime.

Courtoisie n'émet qu'à Paris et dans cinq villes de province. C'est une petite radio, mais elle a ses grandes voix. Comme le vieil historien Pierre Chaunu, membre de l'Institut, connu par ailleurs pour son opposition au droit à l'avortement, nouvelle preuve de la décadence de l'Occident. Comme l'ancien officier de marine Pierre Guillaume, un de ces aventuriers qu'admire Tesson – sa vie a inspiré *Le Crabe-Tambour*, le film de Pierre Schoendoerffer – et qui, accessoirement, a participé au putsch des généraux pro-Algérie française en 1961 et rejoint l'OAS. On peut encore écouter Jean-Gilles Malliarakis, un militant passé par les groupuscules les plus musclés de l'extrême droite, Occident, Ordre nouveau et Troisième Voie, ou Serge de Beketch, l'ancien directeur de la rédaction de l'hebdomadaire *Minute*. Quelques jours avant l'émission de Tesson, Beketch s'est une nouvelle fois lâché à l'antenne : « En France, en 1943, on ne traitait pas les juifs comme on traite aujourd'hui les gens du FN. Évidemment, on les arrêtait, on les déportait... En Allemagne, il y a eu des choses, mais en France, je n'ai pas souvenir qu'il y ait eu de pogroms comme on en fait actuellement aux gens du FN¹⁵. »

Sylvain Tesson connaît déjà bien le studio de Radio Courtoisie, installé dans une ancienne pizzeria du boulevard Murat, dans le 16^e arrondissement de Paris. En un peu plus d'un an, il y a été invité quatre fois pour raconter son tour du monde à vélo, et promouvoir le livre qu'il a écrit avec Alexandre Poussin, *On a roulé sur la terre*¹⁶. Accepter l'invitation de Radio Courtoisie ne serait pas un geste politique, explique Poussin : « On y a été à chaque fois qu'on faisait des voyages. C'est là où on nous invite, on va où on nous invite. On peut y parler pendant une heure et demie de son livre. C'est un public qui lit encore des livres, donc je ne peux pas me priver de ce public-là¹⁷. »

Les auditeurs de Radio Courtoisie ont pu entendre Sylvain Tesson dans le « Libre Journal des scouts », le « Libre Journal des lycéens » ou encore, le « Libre Journal de Jean Ferré », le patron¹⁸. Ce chroniqueur au *Figaro Magazine* a créé Radio Courtoisie dix ans plus tôt pour, affirme-t-il, donner la parole à toutes les droites. Lui, après la guerre d'Algérie, s'est exilé douze ans en Espagne, en attendant le vote d'une loi d'amnistie pour les soutiens des généraux putschistes et de l'OAS. Ferré a trouvé une case pour Tesson dans la grille des programmes. Il apprécie les aventuriers : il a lui-même publié dans les années 1950 le récit de sa traversée du Sahara occidental. Et puis, Tesson, c'est n'est pas un nom de famille inconnu à droite : Sylvain est le fils de Philippe, le journaliste.

Philippe Tesson a d'abord été le rédacteur en chef du quotidien *Combat*, de 1960 à 1974, un journal ouvert à toutes les opinions, notamment pendant la guerre d'Algérie. Les partisans de l'Algérie française n'ont pas oublié que *Combat*, sous la direction de Tesson, leur accordait plus de considération que ses concurrents, et que le journal n'avait pas hésité à héberger dans ses locaux l'équipe de *L'Esprit public*, une revue considérée comme l'organe officieux de l'OAS¹⁹.

Recevant en 1994 Philippe Tesson dans son émission sur Radio Courtoisie, Jean Ferré avait dressé ainsi son éloge : « Vous avez été à cette

époque un recours pour la liberté²⁰. » Le patron de Radio Courtoisie s'était souvenu que, lorsqu'il se trouvait selon sa propre expression « en exil » en Espagne, *Combat* avait accepté de publier ses articles : « Je ne suis pas sûr que les articles que vous avez accueillis aient toujours correspondu à ce que vous pensiez quant au fond des articles, mais je sais [...] que vous avez respecté la diversité des opinions [...], alors Philippe Tesson, un grand, un immense merci, et vous avez la gratitude non seulement du journaliste que je suis, mais vous avez la gratitude de la plupart de nos auditeurs²¹. » Philippe Tesson avait accepté l'hommage, et exprimé son plaisir d'être invité sur Radio Courtoisie, un « micro avec lequel j'ai toujours eu une relation particulière de forte sympathie, si ce n'était de complicité ».

Après sa carrière à *Combat*, Philippe Tesson a fondé en 1974 *Le Quotidien de Paris*. À ses débuts, le journal était ouvert à la droite comme à la gauche, offrant par exemple une chronique au jeune philosophe Bernard-Henri Lévy. *Le Quotidien de Paris* a viré à droite toute après l'élection du socialiste François Mitterrand à la présidence, en 1981.

Le 20 décembre 1996, un mois après sa première émission, Sylvain Tesson reçoit de nouveaux invités. Ils ont traversé, respectivement, l'Atlantique Nord en kayak et le Sahara en 4L, la petite voiture de Renault. Tesson lui-même prépare une nouvelle expédition : avec Alexandre Poussin, il veut traverser la chaîne de l'Himalaya d'est en ouest à pied, 4 500 kilomètres, en six mois. En mars 1997, peu avant le départ vers l'Asie, Jean Ferré invite Sylvain Tesson dans sa propre émission. Il invite aussi le père, Philippe, qui exprime à l'antenne son « admiration » et sa « tendresse » pour son aventurier de fils.

Le patron de Radio Courtoisie et les auditeurs qui laissent des messages au standard s'inquiètent. Sylvain Tesson est myope, que fera-t-il s'il casse ses lunettes sur la route ? Pas de souci, il emportera deux paires. Son sac ne sera-t-il pas trop lourd ? Tout est prévu, ça ne pèsera pas plus de six kilos. « Quand établirez-vous le contact avec nous et d'où ? », s'interroge surtout

Ferré. Promis, même dans l'Himalaya, Tesson n'oubliera pas les auditeurs. Il s'engage à leur offrir un premier compte rendu à l'antenne après deux mois de route, à son étape à Katmandou, au Népal : « J'y arriverai à peu près au début du mois de juin et je m'efforcerai de vous appeler pour essayer d'établir une communication en direct ou en différé, peut-être à l'émission du lundi soir. » Il prévoit de rappeler deux mois plus tard, depuis Leh, au Cachemire, puis vers la fin de son voyage, depuis Douchanbé au Tadjikistan²².

Tesson s'envole vers l'Himalaya. En son absence, la presse de gauche s'en prend à Radio Courtoisie. À l'antenne, un animateur, Pierre de Villemarest, ancien résistant désormais engagé à l'extrême droite, a minimisé l'Holocauste. Il a affirmé que les nazis n'avaient procédé qu'à « des essais de chambre à gaz », « deux ou trois cas », « qui démentent tous les chiffres qu'on a donnés ». Le Conseil supérieur de l'audiovisuel a adressé une mise en demeure à Radio Courtoisie. Il a néanmoins renouvelé son autorisation d'émettre, qui arrivait à échéance. En décembre 1997, Tesson, rentré de l'Himalaya, revient dans le studio et raconte son voyage dans l'émission de Jean Ferré. C'est une réunion de famille, au sens figuré comme au sens propre : le patron de Courtoisie a invité pour l'occasion les parents de l'aventurier, Philippe et Marie-Claude Tesson.

Après ce voyage dans l'Himalaya, la carrière de Sylvain Tesson décolle. Le voyage a été filmé ; le documentaire de Tesson et Poussin, *La Marche dans le ciel*, est diffusé dans le magazine « Montagnes » sur France 3 ; les deux amis se voient ensuite confier la présentation de l'émission. Tesson arrête là sa brève carrière d'animateur sur Radio Courtoisie.

Il fréquente encore le studio du boulevard Murat pendant plus de dix ans, comme simple invité. Il vient notamment promouvoir ses livres dans « Le Livre du jour », l'émission de la journaliste Anne Brassié, une des premières à avoir repéré et salué le talent du jeune homme. Animatrice historique de Radio Courtoisie, elle a aussi été l'auteure d'une biographie

du collabo Robert Brasillach et collaboratrice de l'hebdomadaire d'extrême droite *Rivarol*. Puis Tesson aurait décliné les invitations de Radio Courtoisie. Brassié situe ce changement d'attitude autour de 2011, l'époque où l'écrivain voyageur change de statut : il signe chez Gallimard, il publie *Dans les forêts de Sibérie*, son récit de six mois d'ermitage dans une cabane au bord du lac Baïkal, et obtient le prix Médicis essai. « Des attachés de presse ont dû lui dire : “Si tu veux être édité chez Gallimard, il faut sortir de ça”, suppose Brassié. Peu de gens acceptaient de faire des émissions chez nous, parce que c'était s'ostraciser du milieu littéraire germanopratin²³. » On n'entendra plus Tesson sur Radio Courtoisie, mais plutôt sur France Inter, une station associée par l'extrême droite à la « bien-pensance ». Il y animera même avec succès deux émissions estivales, « Un été avec Homère » en 2017 et « Un été avec Rimbaud » en 2020.

En septembre 2021, Tesson participe à Paris à une soirée de soutien à la population du Haut-Karabakh, l'enclave séparatiste arménienne en Azerbaïdjan, et objet d'un conflit meurtrier entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. L'écrivain en a fait une cause personnelle. La guerre entre ces deux pays lointains est en réalité une guerre de civilisations, répète-t-il dans la presse : « L'Arménie est un verrou chrétien au milieu de l'ancien Empire ottoman [...]. Qu'elle tombe et il en cuira à la vieille Europe dépositaire de la culture judéo-chrétienne qui a donné au monde la démocratie, la liberté, ses arts et sa science²⁴. » La soirée est organisée par SOS Chrétiens d'Orient, une ONG très proche de l'extrême droite : son président, Charles de Meyer, est assistant parlementaire de Thierry Mariani, député européen du Rassemblement national ; son directeur général, Benjamin Blanchard, a été assistant du député d'extrême droite Jacques Bompard et animateur sur Radio Courtoisie ; Charlotte d'Ornellas, journaliste à *Valeurs actuelles*, siège au conseil d'administration.

SOS Chrétiens d'Orient annonce cette soirée de soutien par un communiqué de presse, illustré d'une photo²⁵. Tesson pose avec Pierre-

Alexandre Bouclay, journaliste et directeur de la communication de l'association. Ancien militant de l'extrême droite radicale, Bouclay a notamment signé dans *Valeurs actuelles* des reportages anxiogènes sur les Roms ou les musulmans de France²⁶.

Quelques jours après la soirée, Bouclay est nommé président de Radio Courtoisie ; quelques semaines plus tard, Tesson retrouve enfin le studio de son ancienne radio. Le 17 novembre 2021, il est l'invité de la matinale de la station, sous prétexte de promouvoir une adaptation en BD de *Berezina*, le récit de son voyage en *side-car* sur les traces des troupes napoléoniennes lors de la retraite de Russie. À l'antenne, il célèbre la culture russe (la guerre en Ukraine n'a pas encore commencé), ou évoque le Covid : « Cette épidémie n'a aucun intérêt, [elle] a fini par tuer en nous la grâce, la capacité de s'intéresser à autre chose. Mon virus, c'est de s'en ficher et de n'en pas parler²⁷. » Ni Tesson ni l'animatrice n'évoquent le secret de jeunesse de l'écrivain voyageur préféré des Français : les liens qui l'unissent à la radio de l'extrême droite.

1. Entretien avec Alexandre Poussin, 12 décembre 2022.
2. Extrait d'une carte adressée par Sylvain Tesson à Jean Raspail le 18 janvier 2007, publié dans le catalogue établi pour la vente de la bibliothèque et des archives de Raspail. Librairie Éric Fosse, « Jean Raspail, une vie, une œuvre, des combats », catalogue n° 100, décembre 2022.
3. François Julien, « Michel-Édouard sans filtre », *VSD*, 3 décembre 2015.
4. Les citations des deux paragraphes qui précèdent sont extraites de Jean Raspail, *Le Camp des saints*, Paris, Robert Laffont, 1972.
5. Frédéric Charpier, *Génération Occident*, Paris, Seuil, 2005.
6. Extrait d'une carte adressée par Sylvain Tesson à Jean Raspail en mai 1994, publié dans le catalogue établi pour la vente de la bibliothèque et des archives de Raspail. Librairie Éric Fosse, « Jean Raspail, une vie, une œuvre, des combats », catalogue n° 100, décembre 2022.
7. Extrait d'une lettre adressée par Sylvain Tesson à Jean Raspail le 18 mars 1997, *ibid.*
8. Exemple de *La Marche dans le ciel* ayant appartenu à Jean Raspail, *ibid.*
9. Alexandre Poussin et Sylvain Tesson, *La Marche dans le ciel*, Robert Laffont, 1998.

10. Extrait d'une lettre adressée par Sylvain Tesson à Jean Raspail le 27 janvier 2006. Librairie Éric Fosse, « Jean Raspail, une vie, une œuvre, des combats », catalogue n° 100, décembre 2022.
11. Extrait d'une carte adressée par Sylvain Tesson à Jean Raspail le 9 novembre 2019, *ibid.*
12. Emmanuel Fontan, « Retour des steppes, entretien avec Sylvain Tesson », *Les Épées*, n° 19, avril 2006.
13. Jean Mouzet, *Éclats d'actions. La Guilde européenne du raid*, préface de Sylvain Tesson, Paris, Stock, 2018.
14. *Le Courrier de Radio Courtoisie*, hors-série « Dix ans de ferveur », n° 2, été 1998.
15. Propos de Serge de Beketch repris par Christiane Chombeau, « Radio Courtoisie... à démontrer », *Le Monde*, 4 janvier 1998, et Renaud Dély, « Radio Courtoisie, à droites toute », *Libération*, 7 novembre 1997. Serge de Beketch est mort en 2007.
16. Alexandre Poussin et Sylvain Tesson, *On a roulé sur la terre*, Paris, Robert Laffont, 1996.
17. Entretien avec Alexandre Poussin, 12 décembre 2022.
18. Jean Ferré est mort en 2006.
19. Sur l'histoire de *Combat*, voir Yves-Marc Ajchenbaum, *À la vie à la mort. Histoire du journal Combat 1941-1974*, Paris, Le Monde Éditions, 1994.
20. « Le Libre Journal de Jean Ferré », Radio Courtoisie, 11 juillet 1994, enregistrement disponible sur le site de Radio Courtoisie.
21. *Ibid.*
22. « Libre Journal de Jean Ferré », Radio Courtoisie, 17 mars 1997, enregistrement disponible sur le site de Radio Courtoisie.
23. Entretien avec Anne Brassié, 10 janvier 2023.
24. Sylvain Tesson, « L'Arménie est un éclat de nous-mêmes fiché dans l'Orient », propos recueillis par Valérie Toranian, *La Revue des deux mondes*, décembre 2022, p. 11.
25. Communiqué de presse mis en ligne le 28 septembre 2021 sur le site *soschretiensdorient.fr*. <https://www.soschretiensdorient.fr/fr/communique-de-presse/projection-du-film-si-le-vent-tombe-organisee-par-sos-chretiens-dorient-avec-la-participation-exceptionnelle-de-sylvain-tesson-jean-christophe-buisson-et-julie-paratian/> (consulté en février 2023).
26. Contacté, Pierre-Alexandre Bouclay n'a pas donné suite aux sollicitations de l'auteur.
27. « Ligne droite », 17 novembre 2021, vidéo disponible sur la chaîne YouTube de Radio Courtoisie.

CHAPITRE 6

Un texte oublié de Michel Houellebecq

Fin février 2002, Michel Houellebecq et son chien Clément, un corgi à poil roux et blanc, prennent l'air au bord du Wannsee, le lac berlinois. Ils sont logés pour un petit mois sur la rive, dans un manoir du XIX^e siècle en briques rouges. C'est le siège du Colloque littéraire de Berlin, une institution qui organise des résidences pour des écrivains du monde entier, débutants ou confirmés. Houellebecq est une star. On lui a réservé la chambre 10, où ont séjourné avant lui de futurs prix Nobel de littérature comme Günter Grass et Imre Kertész¹. La tombe de Heinrich von Kleist, le poète, écrivain et dramaturge prussien, est cachée à un quart d'heure à pied, là même où il s'est suicidé. Houellebecq a fait le pèlerinage. Il s'en souviendra dans son prochain roman, *La Possibilité d'une île* : « Il y avait vingt centimètres de neige, des branches se tordaient sous le ciel gris, nues et noires, l'atmosphère était comme remplie de reptations. Chaque jour, un bouquet de fleurs fraîches était déposé sur sa tombe ; je n'ai jamais rencontré la personne qui accomplissait cette démarche². »

Au bord du Wannsee, le 25 février 2002, Houellebecq écrit un texte de six pages. Il l'intitule « Europe Endless », comme le morceau qui ouvre *Trans-Europe Express*, un album de Kraftwerk : dans la culture allemande, il apprécie autant le romantisme désespéré du XIX^e siècle que le krautrock

des années 1970. Il ne se souvient plus pourquoi il a transmis ce texte aux Amis de Michel Houellebecq, son fan-club, ni s'il les a expressément autorisé à le rendre public sur leur site Internet. Il sait en revanche pourquoi il n'a jamais republié ce texte : « J'étais, ça je m'en souviens, nettement mécontent de cette publication, et ce texte n'a jamais été repris nulle part. Il y avait deux raisons à ce mécontentement : je le trouvais littérairement faible ; j'étais après réflexion en net désaccord avec certaines de ses phrases (mais là, par contre, j'ai oublié lesquelles ; je me souviens juste de ma sensation de mécontentement)³. » Le site des Amis de Michel Houellebecq a fermé depuis. Le texte a disparu avec lui. Il faut fouiller les recoins d'Internet pour le retrouver⁴.

Dans son texte, Houellebecq annonce qu'il a pris une grande décision. Malgré son mépris pour la politique, il votera à l'élection présidentielle, dans deux mois. Pas pour Jacques Chirac, le président de droite sortant : « Cet imbécile est de toute évidence prêt à dire ou à faire à peu près n'importe quoi pour rester au pouvoir [...]. Voter Chirac, ce n'est même pas voter ; autant pisser dans l'isoloir. » Il ne votera pas davantage pour Lionel Jospin, le Premier ministre socialiste. « Le cas de Jospin est plus triste », écrit-il :

Je ne mets pas en doute le goût de cet homme pour « l'ordre républicain » ; mais je le crois incapable de mater les sauvages, prisonnier qu'il est de son alliance avec les Verts, et plus généralement du soutien de ce qu'on appelle la « gauche morale » (quelle morale ? quelle gauche ?). Ceci me paraît suffisant pour le disqualifier ; à quoi bon payer les frais d'entretien d'un gouvernement s'il s'avère impossible de vivre en sécurité à l'intérieur des territoires qu'il contrôle ? Le pacte social, comme on dit, s'en voit instantanément rompu. Pour les mêmes raisons liées à l'existence de la « gauche morale », je

crois Jospin incapable de mettre sur pied une politique d'immigration pragmatique – c'est-à-dire tenant compte de la situation démographique du pays, et de ses évolutions. Je le crois par contre parfaitement capable de mettre en place des mesures liberticides, à condition que la « gauche morale » n'y voie aucune objection. Par exemple les impardonnables lois Evin ; par exemple aussi cette effarante proposition de loi, déposée par la ministre Lebranchu, punissant de dix ans de prison (dix ans !) les clients de prostituées âgées de quinze à dix-huit ans [...]. Dira-t-on que j'exagère lorsque j'affirme que nous sommes gouvernés depuis au moins vingt ans (avant, j'ai oublié) par des incompetents et des clowns ?

Houellebecq votera pour Jean-Pierre Chevènement, le candidat qui tente de réunir autour de lui les souverainistes de gauche et de droite. Chevènement, c'est le ministre de la Défense qui a démissionné en 1991, lorsque la France s'est engagée aux côtés des États-Unis dans la guerre du Golfe. C'est le socialiste qui a défié son parti en appelant à voter « non » au référendum sur le traité européen de Maastricht, en 1992. C'est le ministre de l'Intérieur de Lionel Jospin qui n'a pas hésité à décrire les jeunes délinquants comme des « sauvages », et a démissionné une nouvelle fois en refusant les concessions aux autonomistes corses. « Je pourrais multiplier les exemples ; disons que, peu à peu, je me suis mis à avoir confiance en cet homme », écrit Houellebecq. La nébuleuse chevènementiste réunit des socialistes déçus et des gaullistes nostalgiques, des progressistes et des réactionnaires revendiqués, et pas mal de connaissances de Houellebecq : son ami l'écrivain Dominique Noguez, son avocat Emmanuel Pierrat ou encore les royalistes de la revue *Immédiatement*⁵.

Houellebecq en vient ensuite à ce qu'il décrit comme « l'aspect le plus pénible de ce texte ». Il y justifie sa rupture avec la gauche, et reprend à son compte un argument de l'extrême droite, celui du « racisme anti-Blancs » :

Pour parvenir à comprendre une entité aussi tortueuse, aussi hypocrite et perverse que la « gauche morale » française, il faut peut-être faire un détour par ce sujet simple qu'est le racisme. En réalité, il n'y a rien de plus facile à combattre que le racisme. Il suffit d'être un peu sorti de chez soi pour se rendre compte que les différences individuelles à l'intérieur d'une race sont largement plus importantes que les différences raciales ; et ceci, en lui en présentant deux ou trois exemples, n'importe quel crétin est capable d'en convenir. (J'emploie ici le mot de « race » dans son acception populaire ; pour les gens plus instruits la génétique peut fournir une confirmation, tout en invalidant le concept, scientifiquement flou. Il est toujours plaisant d'avoir une confirmation scientifique, même lorsqu'elle ne fait qu'étayer une vérité d'évidence.)

Malgré donc l'extrême facilité de la « lutte antiraciste », malgré le grand nombre d'intellectuels mobilisés à cet effet, l'échec, depuis une vingtaine d'années, est total. Un tel échec peut surprendre, jusqu'à ce qu'on réalise (il m'a fallu pour cela des années) que le véritable but n'est pas de « lutter contre le racisme », mais de créer un racisme de type nouveau. C'est pénible à dire, difficile à croire, mais c'est vrai : à partir d'une « identité nègre » largement fantasmée, la « gauche morale française » tente en réalité de créer un racisme anti-Blancs en Europe ; celui-ci étant tout aussi peu justifié que le racisme inverse, il s'avère évidemment difficile de mobiliser les populations [...].

L'ennemi idéal, la synthèse de toutes les abjections, c'est le « franchouillard » : gros, bête, laid, populaire, raciste, vulgaire, incapable d'apprendre l'anglais, et votant généralement Le Pen. Peu importe que ce franchouillard n'existe plus guère, qu'il soit de plus en plus visiblement remplacé par un Européen : tant qu'il existera, la « gauche morale française » pourra, elle aussi, continuer d'exister [...].

Le vœu secret de la « gauche morale française » va bientôt se réaliser : confrontée à un horizon européen plus large, elle va, effectivement, disparaître. Avec son masochisme puéril, sa culpabilité truquée, son éternel complexe du bourgeois originel à la recherche d'un prolétaire introuvable. Avec son hypocrisie aussi, sa judéophobie larvée (pour reprendre les termes de Pierre-André Taguieff), son incroyable complaisance à l'égard des criminels palestiniens, plus généralement son admiration bébête pour les terroristes et les tueurs ; sa fascination stupide, en réalité, pour le mal. Pour tout dire d'un mot, son insupportable relent chrétien. Nous venons de changer de siècle, nous sommes en train de devenir européens ; la « gauche morale française » ne sera bientôt plus qu'un souvenir. On pourra se la remémorer à travers le théâtre de Genet et Sartre, le cinéma de Bernard-Henri Lévy ou de Romain Goupil, les interventions de Pierre Bourdieu, les chroniques de Jean Baudrillard ; au moins, ce ne sera pas un souvenir écrasant.

Sur la rive du Wannsee, Houellebecq est plus à l'aise qu'à Paris. Six mois plus tôt, en septembre 2001, son interview au magazine *Lire* a fait scandale. Il y exprimait son mépris pour les monothéismes, l'un d'entre eux en particulier : « La religion la plus con, c'est quand même l'islam. Quand on lit le Coran, on est effondré... effondré⁶. » Des associations musulmanes

ont porté plainte pour « provocation à la discrimination, à la haine ou à la violence à l'égard d'un groupe de personnes en raison de son appartenance à une religion » et pour « injure ». Houellebecq attend d'être fixé sur la date de son procès. En cas de condamnation, il risque jusqu'à un an de prison et 45 000 euros d'amende. Il sera finalement relaxé en octobre 2002.

Houellebecq s'est fait discret en France. Il s'est concentré sur la promotion de son dernier roman, *Plateforme*, dans les pays germanophones. À Berlin, Francfort ou Vienne, ses lectures publiques ont fait salle comble. Il a enchaîné les interviews. Début février, il en a accordé une au magazine autrichien *Profil*⁷. Jean-Marie Le Pen, le président et candidat du FN, n'est qu'« un bon raciste français moyen », a expliqué Houellebecq. De toute façon, « ce n'est pas si grave, d'être raciste ». Pas grave, s'est étonné le journaliste autrichien ? « Tout le monde est raciste. » Même lui ? « Pas très. » Ce qui le dérange, ce n'est pas la race, c'est la religion : « Je n'ai aucun respect pour l'islam, et j'aimerais qu'il disparaisse. » *Profil* précise que Houellebecq carburait au whisky, et que son éditeur autrichien a tenté d'obtenir que le magazine ne reproduise pas sa remarque sur les femmes voilées : « Elles ne sont pas honnêtes. Elles veulent toutes baiser. De grosses salopes frustrées. » Dans cet entretien, Houellebecq a annoncé pour la première fois qu'il voterait Chevènement. L'équipe du candidat a préféré ne pas offrir trop de publicité à l'interview. Le texte de Houellebecq posté sur le site de son fan-club passe lui aussi inaperçu.

Le 21 avril 2002, au premier tour de la présidentielle, Chevènement n'obtient qu'un peu plus de 5 % des suffrages. Lionel Jospin, le socialiste, est éliminé, devancé de 195 000 petites voix par Jean-Marie Le Pen. Pour la première fois, mais pas la dernière, un candidat d'extrême droite parvient au second tour. À gauche, on accuse Chevènement d'avoir privé Jospin des votes qui lui auraient permis de passer le premier tour. *Le Monde* fait la tournée des écrivains chevènementistes. Tous sont abasourdis par le résultat du scrutin, sauf un. « Ce qui s'est passé dimanche ne m'a pas beaucoup

étonné, parce qu'il y a un écart de fait entre l'élite et la population, explique Houellebecq au *Monde*. Autrefois, il y avait, d'un côté, les intellectuels (souvent communistes) et le peuple et, de l'autre, les gouvernants. Aujourd'hui, il y a d'un côté les intellectuels et les gouvernants et de l'autre le peuple. Je ne me sens pas coupable de ce qui a eu lieu le 21 avril⁸. »

Quelques jours plus tard, l'écrivain Maurice G. Dantec poste un message sur le site des Amis de Michel Houellebecq. Dantec appartient, avec Houellebecq ou encore Virginie Despentes, à une génération d'auteurs qui ont incarné dans les années 1990 un renouveau de la littérature française. Lui, c'était avec des polars apocalyptiques et futuristes comme *La Sirène rouge*, *Les Racines du mal* ou *Babylon Babies*. La critique est ensuite restée perplexe devant les deux volumes du *Théâtre des opérations*, présenté comme un « journal métaphysique et polémique ». Le texte était touffu. On y trouvait des hommages à Houellebecq, mais aussi des réflexions comme celle-ci : « Cinq skinheads violent une jeune Sri-Lankaise. Crime raciste. Cinq zulu-brothers violent une jeune Blanche. Drame des banlieues⁹. » Ou comme celle-là : « La seule minorité à qui on interdit le droit (moral) de se défendre : l'hétérosexuel blanc, riche, cultivé¹⁰. »

Dans son message, Dantec félicite Houellebecq pour les propos qu'il a tenus dans *Le Monde* sur la défaite de Lionel Jospin : « À l'exception de votre analyse [...], rien ne m'a plus stupéfait que cette bonne conscience de gauche qui s'avoue "paralysée" par un résultat qui ne peut étonner qu'une personne qui n'a jamais dépassé les limites du boulevard périphérique. » Dantec prédit une « désagrégation française », une « crise de régime » et « une onde de choc dévastatrice sur tout le continent », puis salue son confrère : « Sur ce, cher Michel, je ne vous dérange pas plus longtemps et je vous souhaite un bel été irlandais [Houellebecq vit à l'époque en Irlande]. Avec mes amitiés¹¹. »

Fin avril 2002, Houellebecq répond à Dantec, toujours sur le site animé par son fan-club. Ce texte non plus ne sera jamais republié ailleurs. Houellebecq l'intitule « Description d'une lassitude » :

Attaquer la gauche, aujourd'hui, n'a jamais été aussi nécessaire ; cela n'a jamais été aussi difficile, non plus. Car aux difficultés classiques (être accusé d'être un réactionnaire, un fasciste ou je ne sais quoi), déjà pesantes à long terme, s'ajoute une circonstance particulière, d'une nature douloureuse. La gauche mérite largement, et au-delà, la claque qui la balaie aujourd'hui de l'horizon politique ; mais tel n'est pas le cas de Lionel Jospin. Depuis une semaine je pense souvent, et beaucoup, à Lionel Jospin. Pour une fois que nous tombons sur un homme politique travailleur et intègre, nous le saquons comme un laquais ; c'est triste [...].

La gauche n'a rien compris, rien appris, et recommencera les mêmes erreurs. Elle traite depuis longtemps les électeurs comme de petits enfants attardés. Depuis qu'ils sont victimes d'un « fantasme d'insécurité » (l'expression est un peu dévaluée en ce moment, mais on trouvera autre chose), le portrait s'est encore alourdi : on a affaire à des petits enfants attardés et psychotiques [...].

Et maintenant c'est trop tard, c'est reparti pour vingt ans où on ne va plus pouvoir dire quoi que ce soit sans être accusé de faire le jeu de Le Pen¹².

À l'automne 2002, six mois après la présidentielle, le milieu intellectuel et littéraire parisien subit un nouveau traumatisme. L'historien et politologue Daniel Lindenberg publie *Le Rappel à l'ordre*, un essai présenté comme une « enquête sur les nouveaux réactionnaires »¹³. Lindenberg

remarque, chez les intellectuels et les écrivains, « une méfiance de plus en plus marquée à l'égard de la démocratie, de l'État de droit et des fondements d'une "société ouverte" au moment même où on les croyait durablement installés dans les esprits¹⁴ ». Il poursuit : « Le désir de réaction se répand désormais au grand jour à travers différents "procès" : celui de Mai 68, celui de la culture de masse, celui des droits de l'homme, celui de l'antiracisme, plus récemment celui de l'islam... Autant de totems et d'intouchables déboulonnés les uns après les autres par une verve iconoclaste progressivement déculpabilisée¹⁵. »

Les « nouveaux réactionnaires » identifiés par Lindenberg n'apprécient pas. Le philosophe Pierre-André Taguieff y voit du « terrorisme intellectuel¹⁶ », l'historien Marcel Gauchet, « le symptôme d'une dégénérescence de la vie intellectuelle et d'une sorte d'extrémisme du centre¹⁷ ». Les récriminations des intellos font oublier que Lindenberg s'en prend aussi, et surtout, à des écrivains à la mode : « C'est peut-être en littérature – après tout, nous sommes en France ! – que s'illustre le plus clairement ce *backlash* idéologique, notamment chez des auteurs comme Dantec ou Houellebecq auxquels nous réserverons une place de choix dans ce maquis de la nouvelle réaction : celle d'éclaireurs. Place qu'ils assument d'ailleurs crânement et avec un talent indiscutable¹⁸. »

1. E-mail de la direction du Colloque littéraire de Berlin, 20 janvier 2022.
2. Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005, p. 109.
3. Michel Houellebecq n'a pas donné suite aux sollicitations de l'auteur pour ce livre. Début 2022, il avait accepté de répondre par e-mail à des questions sur son texte, dans le cadre d'un article sur la campagne présidentielle de 2002 : François Krug, « Les enfants du "Che" en campagne », *M le magazine du Monde*, 5 mars 2022.
4. Une partie des pages du site des Amis de Michel Houellebecq ont été archivées par le site Internet Archive. Le texte de Michel Houellebecq intitulé « Europe Endless » est disponible à cette adresse <https://web.archive.org/web/20020605141811/http://www.houellebecq.info/actu.php3?page=2>.

5. François Krug, « Les enfants du “Che” en campagne », *M le magazine du Monde*, 5 mars 2022.
6. « L’entretien : Michel Houellebecq », propos recueillis par Denis Sénécal, *Lire*, septembre 2001.
7. Joëlle Stolz, « Houellebecq votera pour Chevènement », *Le Monde* du 15 février 2002, et « Houellebecq: “Es ist nicht schlimm, rassistisch zu sein.” », communiqué de presse du magazine *Profil* publié le 10 février 2002 sur le site HYPERLINK « <http://ots.at> » [ots.at](https://www.ots.at/presseaussendung/OTS_20020210_OTS0005/profil-houellebecq-es-ist-nicht-schlimm-rassistisch-zu-sein), accessible ici : https://www.ots.at/presseaussendung/OTS_20020210_OTS0005/profil-houellebecq-es-ist-nicht-schlimm-rassistisch-zu-sein
8. Article collectif du service Livres, « Les écrivains chevènementistes atterrés », *Le Monde*, 26 avril 2002.
9. Alain Salles, « Malaise persistant autour du “cas” Maurice G. Dantec », *Le Monde*, 11 février 2004.
10. *Ibid.*
11. Une partie des pages du site des Amis de Michel Houellebecq ont été archivées par le site Web Archive. Le texte de Maurice Dantec intitulé « Irish Coffee, Maurice Dantec à Michel Houellebecq, avril 2002 » est disponible ici : <https://web.archive.org/web/20021124071217/http://www.houellebecq.info/popnews.php3?id=44> (consulté le 20 janvier 2023).
12. Le texte de Michel Houellebecq intitulé « Description d’une lassitude » est disponible ici : https://web.archive.org/web/20020709203137/http://www.houellebecq.info/newsfile/43_lassitude.PDF.
13. Daniel Lindenberg, *Le Rappel à l’ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Seuil, 2002.
14. *Ibid.*, p. 7.
15. *Ibid.*, p. 11.
16. Jean Birnbaum et Nicolas Weill, « Ce livre qui brouille les familles intellectuelles », *Le Monde*, 22 novembre 2002.
17. Alexandra Laignel-Lavastine, « Marcel Gauchet, au chevet de la démocratie », *Le Monde*, 22 novembre 2022.
18. Daniel Lindenberg, *Le Rappel à l’ordre, op. cit.*, p. 13.

CHAPITRE 7

Le nouveau copain de Yann Moix

On a déroulé un tapis rouge à l'entrée du Paramount Opéra, le cinéma du boulevard des Capucines. Derrière des barrières, une petite foule regarde défiler les célébrités. Les acteurs Gérard Depardieu, Vincent Cassel ou Audrey Tautou. Les présentateurs Christophe Dechavanne, Stéphane Bern ou Évelyne Thomas. Les humoristes Dieudonné et Titoff. Et lui là-bas, ce ne serait pas Dave, le chanteur ? Ce soir du 2 février 2004, le show-business vient découvrir en avant-première le film dont tout le monde parle : *Podium*, le premier long métrage de Yann Moix, avec Benoît Poelvoorde en vedette. L'écrivain a aussi invité ses proches. Cela faisait si longtemps qu'il leur en parlait, de son projet de comédie sur un sosie de Claude François. Ses parents sont venus d'Orléans. Son petit frère, Alexandre est là. Dans le public également, Bernard-Henri Lévy mais aussi l'infréquentable Marc-Édouard Nabe. Un nom manque sur la liste des invités, et au générique du film : celui de « Philippe Pichon », le copain du Loiret, l'ancien coauteur des blagues antisémites du fanzine *Ushoahïa*.

« Pichon » sait que Moix ne l'a pas inventée seul, son histoire d'un conseiller bancaire d'Orléans menant une double vie comme sosie de « Cloclo », enchaînant les galas à Chaingy ou à Sully-sur-Loire, un autre village du coin. Ils ont travaillé ensemble sur les premières versions du

scénario, sous le titre *L'Avenir nous appartient*. Quand Fidélité Productions a accepté le projet, Moix n'a encore jamais touché de caméra, mais il a obtenu de réaliser lui-même le film. Dans son contrat signé en 1997, il est désigné officiellement comme « auteur » du scénario. En septembre 1998, « Pichon » a signé à son tour un contrat de dix pages.

Ces documents actent le partage officiel des rôles : Yann Moix sera désigné comme « auteur » du scénario, mais « Pichon » apparaîtra aussi dans le générique de début, en qualité de simple auteur de l'« adaptation du scénario »¹. Il assure avoir accepté sans aucun regret ce titre modeste². Les producteurs ont encore des doutes sur la viabilité du projet de ces deux débutants. Si le film se tourne un jour, « Pichon » touchera un chèque de 30 000 francs (environ 4 500 euros), puis une part de 0,2 % sur les recettes en salles, les diffusions à la télé et les ventes de DVD. Si les producteurs parviennent à rentrer dans leurs frais et amortir le film, sa part grimpera à 1 %. Personne n'imagine alors que *Podium* attirera 3,5 millions de spectateurs ; produit pour une dizaine de millions d'euros, il en rapportera le double et deviendra un des films les plus rentables de 2004.

Jusqu'en 2002, Moix et « Pichon » peaufinent leur scénario. L'écrivain convainc Benoît Poelvoorde d'accepter le rôle principal. Il signe chez Artmedia, l'agence qui défend les intérêts des stars du cinéma. Malgré plusieurs réécritures, les producteurs jugent encore le scénario mal ficelé. Moix décide d'en tirer d'abord un roman pour son éditeur, Grasset : *Podium*, le livre, sort en septembre 2002.

« Philippe Pichon » raconte avoir feuilleté le roman adapté de leur scénario, et découvert que son nom ne figurait pas dans la liste de remerciements, pourtant longue. Il affirme ne pas avoir compris pourquoi, et que c'est là que leur amitié a pris fin³.

*

Des amis, Moix s'en est fait de nouveaux depuis qu'il a quitté le Loiret. Eux, il a tenu à leur offrir une place au générique de *Podium*. Il propose un petit rôle à François Gibault, l'avocat de Lucette Destouches, la veuve Céline. Gibault apprécie assez le jeune écrivain pour lui avoir accordé un honneur rare : Moix a été reçu à dîner chez « Lucette », à Meudon, dans la maison où vivait son mari. Dans *Podium*, Gibault doit jouer le président du jury d'un concours de sosies de Claude François. « Le jour du casting, j'avais oublié le texte que je devais dire et j'ai été recalé », s'amuse François Gibault dans un livre de souvenirs, *Libera Me*⁴.

Moix offre surtout quelques secondes à l'écran, une apparition en sosie d'Elvis Presley, à un copain de son âge. C'est une grande gueule partageant son goût pour les blagues douteuses, et sa curiosité pour le judaïsme et l'histoire de la Shoah. Il s'appelle Paul-Éric Blanrue.

Dans sa jeunesse, à Metz, Blanrue militait à l'extrême droite. Il dirigeait une petite publication royaliste, le *Bulletin lorrain d'information légitimiste*, dont le comité de parrainage réunissait l'auteur de polar engagé à l'extrême droite A. D. G., le directeur de la rédaction de l'hebdomadaire *Minute* Serge de Beketch, ou le journaliste du quotidien *Présent* Alain Sanders⁵. À Paris, il se présente comme historien et président du Cercle zététique, une association prétendant démonter les mystifications historiques et les phénomènes soi-disant paranormaux. Il a signé des articles dans *Historia* ou *Le Crapouillot*, un magazine d'extrême droite, consacrés à Louis XVII ou au suaire de Turin. On l'a invité à la télé, pour débattre de l'existence des extraterrestres ou révéler les astuces des illusionnistes.

Moix l'aurait rencontré un soir de juin 2001 au Cabaret, une boîte et restaurant du 1^{er} arrondissement, près du Palais Royal. « J'étais au bar, je vois arriver Yann et je lui dis : "Je n'aime pas ce que vous faites"⁶ », raconte Blanrue. Ils ont un ami en commun, Marc-Édouard Nabe. La conversation s'engage. Blanrue se souvient avoir sorti de sa poche un briquet ramené d'un voyage en Italie et portant une formule en italien,

attribuée à Mussolini : « Mieux vaut vivre un jour comme un lion que cent ans comme un mouton. » Moix aurait rigolé. « C'était une simple curiosité, ça ne voulait rien dire, on trouve des briquets comme ça dans tous les bureaux de tabac en Italie », justifie Blanrue. Après Nabe, voilà encore un ami que Moix aura du mal à présenter à Bernard-Henri Lévy.

Lorsque Moix boucle *Podium*⁷, le roman, il y glisse in extremis un chapitre sur un personnage inspiré de ce nouveau copain, un « révérend père Paul-Éric Blanc-François ». Il lui offre ce rôle de figurant dans son film. Ensemble, ils traînent dans les soirées pour écrivains branchés. Ils signent chacun dans une nouvelle revue littéraire, *Bordel*, publiée par Frédéric Beigbeder chez Flammarion⁸.

C'est l'époque où Moix s'amuse à consacrer un long passage de son roman *Panthéon* au « mot magnifique de "fasciste" ». Son narrateur s'agace que le mot soit galvaudé : « Moi, qui suis un fascisme désormais vacant, un fascisme à la retraite, un fascisme émérite, à chaque fois que je cherche à exercer mes talents dans quelqu'un dont on me dit, dont on m'annonce (ras-le-bol des effets de manche) qu'il est "fasciste", je tombe de haut : en général, il s'agit d'un petit écrivain bobo qui a fait deux calembours foireux provocateurs sur Auschwitz ou qui se moque d'Israël gratuitement »⁹.

Yann Moix fait des confidences à son nouveau copain. « Il m'a parlé d'un type qu'il aurait connu à Orléans, raconte Blanrue. Il m'a parlé de ses fanzines. Il me les a montrés. Je suis fâché avec lui aujourd'hui, mais vous ne me ferez jamais dire que Yann est antisémite. Pendant une dizaine d'années, on était tout le temps fourré ensemble, et je ne l'ai jamais entendu dire quoi que ce soit d'antisémite. Je lui ai expliqué qu'il fallait tout déballer avant que ça ne lui pète à la gueule, mais qu'il fallait le faire intelligemment. Il devait en faire un livre et ne rien cacher. Il aurait mieux fait de m'écouter¹⁰. »

Blanrue publie lui aussi des livres. Il en a consacré un au suaire de Turin¹¹, ou un autre, *Les Malveillantes*, au roman à succès du moment, *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell¹². Blanrue prétend que ce roman sur la Shoah est rempli d'erreurs historiques. Il a un autre projet. Ce livre-là s'appellera *Le Monde contre soi*. Ce sera, comme le précisera le sous-titre, une « anthologie des propos contre les juifs, le judaïsme et le sionisme ». Blanrue en résumera l'ambition dans son introduction :

Nul n'a jamais entrepris de relever les traces de la haine antijuive de manière systématique en les rendant, tel un anatomiste, visibles pour le grand public, non versé dans des travaux universitaires souvent rebutants [...]. Ce projet se propose de montrer les hommes tels qu'ils sont ; de les mettre face à leurs démons ; de rassembler leurs propos oubliés dans l'enfer des bibliothèques et le trou noir des consciences, afin de rédiger une sorte de manuel d'éducation civique non conformiste et d'ouvrir les yeux de ceux qui veulent savoir d'où ils viennent, à quel type d'humanité ils appartiennent et quelles directions s'offrent à eux dans le grand labyrinthe de la Venise universelle, où les masques ne sont pas toujours portés par ceux que l'on croit¹³.

Pour cette anthologie, Blanrue collecte près de 500 citations. Il relit d'abord les classiques de l'antisémitisme, ces livres oubliés ou introuvables, sinon sous les comptoirs de librairies d'extrême droite.

Dans *La France juive*, le pamphlet publié en 1886 par le journaliste Édouard Drumont, il pioche des citations comme celle-ci : « Tout vient du juif, tout revient au juif. Il y a là une véritable conquête, une mise à la glèbe de toute une nation par une minorité infime mais cohésive [...]. Les immenses fortunes juives, les châteaux, les hôtels juifs ne sont le fruit

d'aucun labeur effectif, d'aucune production, ils sont la proélibation d'une race dominante sur une race asservie. » La veuve de Céline s'est toujours opposée à la réédition des pamphlets antisémites de son mari, comme *Bagatelles pour un massacre* (1937) et *L'École des cadavres* (1938). Blanrue en extrait des passages comme celui-là : « Le juif ne conçoit, ne peut concevoir l'Univers que peuplé d'esclaves terrifiés, absolument à sa merci, muets, rampants, toujours trop heureux d'être expédiés vers de nouveaux bagnes, de nouvelles écorcheries, d'autres Apocalypses. » Les lecteurs de Blanrue pourront également découvrir des paragraphes de *Nuremberg ou la terre promise*, le livre publié en 1948 par Maurice Bardèche, considéré comme le premier ouvrage négationniste paru en France¹⁴. Ou des passages des *Mythes fondateurs de la politique israélienne*, publié en 1996 par un autre négationniste, Roger Garaudy. Pour ce livre, Garaudy a été condamné pour « contestation de crimes contre l'humanité » et « diffamation raciale ». Blanrue n'oublie pas de le signaler dans sa notule, mais précise que Garaudy « reçut le soutien de son ami l'abbé Pierre », un gage de moralité.

Les notules de Blanrue surprennent parfois. Dans celle qu'il consacre à Adolf Hitler, il signale qu'une rumeur fait de Hitler le fils caché d'un juif (« ce qui est peu probable », précise Blanrue, tout en jugeant utile de le signaler), ou que le Führer avait « une inclination » pour les musulmans (au lecteur d'en déduire ce qu'il veut sur le racisme supposé du Führer). Surtout, explique Blanrue à propos de Hitler, « de nombreuses expressions antisémites qu'il a popularisées ne sont pas de lui, mais empruntées » et « il n'a appliqué qu'une philosophie déjà en place et fortement enracinée ». Dans cette notule, pas un mot sur la Solution finale et le massacre des juifs par ce même Hitler. Les extraits de *Mein Kampf* sélectionnés n'éclaireront pas davantage les lecteurs. Les passages de l'anthologie leur révèlent simplement qu'Hitler abhorrait l'antisémitisme dans sa jeunesse (cela « me paraissait indigne des traditions d'un grand peuple civilisé ») et que ce qu'il

reprocha ensuite aux juifs, c'était uniquement le sionisme : un argument classique des antisémites.

Blanrue ratisse large. Au même titre qu'Hitler, il décide de citer Jésus et Moïse : dans la Bible, ils promettent les pires malheurs au peuple d'Israël s'il venait à désobéir à Dieu. Au même titre que les écrivains collabos Robert Brasillach et Lucien Rebatet, Blanrue cite Balzac, Hugo, Proust, Rimbaud, Voltaire, et même Zola : avant de défendre le capitaine Dreyfus, le romancier a décrit, dans *Au bonheur des dames*, un commerçant ayant « la brutalité d'un juif vendant de la femme à la livre », ou dans *L'Argent*, un banquier aidé par « son flair de juif ». Au même titre que *Les Protocoles des sages de Sion*, le texte anonyme circulant depuis le début du xx^e siècle, un faux présenté comme le plan secret des juifs pour conquérir le monde, Blanrue mentionne *Les Aventures de Rabbi Jacob*, la comédie de Gérard Oury avec Louis de Funès. Il précise qu'il s'agit d'un film « satirique », mais juge instructif d'en citer les dialogues : « Comment, Salomon, vous êtes juif ? Écoutez, ça ne fait rien, je vous garde quand même ! » Des « propos contre les juifs », Blanrue en a trouvé un peu partout : chez les anciens comme les contemporains (des entrées sont consacrées à quelques connaissances de Blanrue : Nabe, Dieudonné ou Soral), chez des personnalités de droite comme de gauche, même chez des juifs eux-mêmes. Les lecteurs sont libres d'en tirer la conclusion qu'ils souhaitent : si l'antisémitisme est généralisé, cela signifie-t-il qu'il est en réalité anodin ou faut-il s'inquiéter ?

Paul-Éric Blanrue affirme que son copain Yann Moix n'a pas participé à la rédaction de l'ouvrage, même s'il lui aurait suggéré quelques entrées, notamment l'une consacrée à des citations de Proust. Pour crédibiliser son ouvrage, Blanrue se met à la recherche d'un préfacier. Il n'essuie que des refus : « Un jour, j'en discute avec Moix au téléphone. Il accepte de faire la préface. Il l'a fait par amitié¹⁵. »

Il faut trouver un éditeur à cette anthologie. « Un jour, Yann Moix m’a apporté un manuscrit de Blanrue chez Grasset, raconte Jean-Paul Enthoven. Je ne savais pas qui était Blanrue, je ne l’ai pas rencontré, je n’ai pas été en contact avec lui. Très vite, je me rends compte que le livre est impubliable, et qu’il comporte même des passages scandaleux. Je mentionne le livre au comité de lecture, parce que c’est mon boulot, et le livre est refusé. J’en ai beaucoup voulu à Yann après coup, de ne pas m’avoir dit qui était ce Blanrue¹⁶. » Fin avril 2007, Enthoven envoie une lettre de refus à Blanrue. Celui-ci la reproduira en exergue de son livre suivant, *Sarkozy, Israël et les juifs*¹⁷. Enthoven y a glissé un post-scriptum : « Yann Moix, qui vous témoigne une amitié ancienne et sans faille, m’a dit qu’il accepterait de préfacier votre ouvrage. À supposer que celui-ci puisse être un jour publié, croyez bien que je lui conseillerais de toutes mes forces de ne pas s’acquitter d’un tel devoir amical. Cela ajouterait un inutile nuage magnétique à sa réputation (telle que certains de ses ennemis voudraient la figer) et compliquerait la sortie de son prochain roman – et ni vous, ni moi, ne souhaitons que cela advienne¹⁸... »

Le livre de Paul-Éric Blanrue sera finalement publié aux Éditions Blanche, dirigées par Franck Spengler, le fils de la romancière à succès Régine Deforges. Les anthologies et les dictionnaires de citations, Spengler sait faire : il a déjà publié un *Dictionnaire des fantasmes, perversions et autres pratiques de l’amour*, et prépare une *Anthologie littéraire de la fellation*. Les Éditions Blanche sont réputées pour leur catalogue de livres érotiques, mais aussi d’essais politiques controversés. Spengler édite notamment Alain Soral. Il a publié ses livres grand public, comme *Sociologie du dragueur*, en 1996. Lorsque Soral est devenu une star de l’extrême droite, Spengler a continué à l’éditer, jusqu’à une brouille en 2013 : « Je suis fondamentalement attaché à la liberté d’expression. J’ai publié Soral en étant sur certains points en total désaccord avec lui¹⁹. »

Franck Spengler se souvient : « Un jour, Soral m'appelle : "J'ai un bouquin incroyable pour toi, un historien a recensé tous les propos antisémites, tu devrais regarder." Le type avait fait un boulot de recension sérieux, il y avait des trucs incroyables. J'ai été vigilant sur les citations, je suis allé vérifier qu'il ne pipotait pas et que tout [ce qu'il citait] avait bien été écrit. Je ne savais pas que Marx ou Freud avaient pu tenir des propos comme ça sur les juifs. Ça m'a intéressé de voir la permanence du rejet de cette communauté. » L'éditeur est catégorique : « Pour moi, c'était un livre qui avait sa raison d'être. Ce n'était pas un livre provoc, c'était un livre d'historien et pour les historiens. Je ne regrette pas une seconde de l'avoir publié²⁰. »

Yann Moix envoie à Spengler et Blanrue une préface de six pages. C'est un manifeste contre l'antisémitisme, dénué de toute ambiguïté :

On pourrait passer des heures, des milliers d'heures, des centaines (et des centaines) de milliers d'heures à tenter de définir le plus précisément, le plus exhaustivement possible ce qu'est l'antisémitisme à l'heure où j'écris ces lignes (mai 2007). Mais je me demande si la meilleure définition du mot « antisémite » n'est pas l'ensemble de citations qui composent cette troublante anthologie (dont je ne suis pas d'accord, je le précise, avec toutes les « entrées »).

On pourrait en tenter une autre, qui serait la suivante : l'antisémitisme consiste à mettre systématiquement le mot « juif » dans chaque pensée, phrase, propos, texte, où la raison humaine défaille, l'intelligence renonce, la colère l'emporte, l'aigreur commande, la haine décide et la folie aveugle.

Luttons contre.

Le Monde contre soi sort en librairie en 2007, sans attirer l'attention des médias et sans susciter la moindre polémique. Spengler affirme en avoir écoulé 5 000 exemplaires, bien plus qu'il ne l'espérait. Six ans passent. Spengler s'est fâché avec Blanrue. Il cède les droits de l'anthologie à Soral, qui la réédite chez Kontre Kulture, la maison d'édition de son groupuscule d'extrême droite, Égalité et Réconciliation : « Je l'ai filé à Soral pour deux raisons, pour faire chier Blanrue et parce que je savais que Soral le vendrait bien dans son réseau²¹. » La version rééditée paraît sans la préface de Moix.

Cette fois, le livre ne passe pas inaperçu. La Licra saisit la justice. En novembre 2013, en référé, une juge constate le « contenu antisémite affiché » du livre et interdit provisoirement sa vente²². En décembre 2014, le jugement sur le fond lève l'interdiction²³, mais relève tout de même dans l'ouvrage « une lecture toute personnelle de l'Histoire », et dans les notules rédigées par Blanrue, « des propos tendancieux pour certaines entrées, que l'on pourrait assimiler comme des “clins d'œil” à l'usage d'un certain type de lecteurs ». Néanmoins, la Convention européenne des droits de l'homme garantissant la liberté d'expression, et « aucun lien direct ne pouvant être établi entre la publication de cet ouvrage, déjà publié en 2007 chez un autre éditeur, et la recrudescence alléguée par la Licra d'actes antisémites en France », les juges estiment qu'« aucun motif ne justifie en l'espèce l'interdiction de l'ouvrage ».

*

Le soir du 31 juillet 2010, Blanrue emmène son copain Moix au théâtre de la Main d'or, dans le quartier parisien de la Bastille. Les lumières s'éteignent. Dieudonné entre en scène. L'humoriste a une grande nouvelle à annoncer : le matin même, il s'est converti au judaïsme, « la religion du profit ». Le public éclate de rire. L'humoriste enchaîne les gags de son nouveau spectacle, *Mahmoud*, comme Mahmoud Ahmadinejad, le président iranien, qu'il est allé rencontrer à Téhéran.

Dans ce spectacle, il est moins question de « Mahmoud » que de « Bob », un vieux négationniste dont Dieudonné ne précise pas l'identité, mais que chacun dans la salle reconnaît : Robert Faurisson. Lors d'une représentation de son spectacle précédent, au Zénith, Dieudonné avait fait monter sur scène Faurisson ; un figurant déguisé en déporté juif avait remis à l'octogénaire un « Prix de l'infréquentabilité » ; cette provocation avait valu à Dieudonné une condamnation pour « injure à caractère raciste ». Ce soir, il veut rassurer le public : « Moi, je crois en l'existence des chambres à gaz, j'y crois énormément parce que... bah, déjà, parce que c'est obligatoire. » Rires. « Quand tu entends Bernard-Henri Lévy, tu te dis que si, lui, il est philosophe, peut-être que les chambres à gaz n'ont pas existé. » Nouveaux rires.

Blanrue connaît personnellement Dieudonné. Il assure que Moix lui a demandé de lui présenter l'humoriste. Après le spectacle, Dieudonné, Moix et Blanrue se posent à une table et boivent un coup. « Yann avait pleuré de rire et il a commencé en disant à Dieudonné que son spectacle n'était pas antisémite, croit se souvenir Blanrue. Mais ils n'ont pas parlé des juifs, de Faurisson ou de politique. C'était les politesses d'usage. Ils ont surtout parlé de cinéma et d'un producteur qu'ils avaient eu en commun²⁴. »

1. Copies des contrats en possession de l'auteur.
2. Échanges par e-mail avec « Philippe Pichon », automne 2022.
3. Échanges par e-mail avec « Philippe Pichon », automne 2022.
4. François Gibault, *Libera Me*, Paris, Gallimard, 2014.
5. Jean-Yves Camus et René Monzat, *Les Droites nationales et radicales en France*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1992, p. 304.
6. Entretiens avec Paul-Éric Blanrue, 12 mai et 21 juin 2022.
7. Yann Moix, *Podium*, Paris, Grasset, 2002, p. 327-330.
8. *Bordel*, n° 1, 2003.
9. Yann Moix, *Panthéon*, Paris, Grasset, 2006, p. 138.

10. Entretien avec Paul-Éric Blanrue, 12 mai 2022, complété par un entretien le 21 juin 2022.
11. *Ibid.*
12. Paul-Éric Blanrue, *Les Malveillantes. Enquête sur le cas Jonathan Littell*, Paris, Scali, 2006.
13. Paul-Éric Blanrue, « L'énigme antisémite », dans *Le Monde contre soi. Anthologie des propos contre les juifs, le judaïsme et le sionisme*, Paris, Éditions Blanche, 2007.
14. Valérie Igounet, *Histoire du négationnisme en France*, *op. cit.*, p. 37-60.
15. Entretiens avec Paul-Éric Blanrue, 12 mai et 21 juin 2022.
16. Entretien avec Jean-Paul Enthoven, 21 décembre 2022.
17. Paul-Éric Blanrue, *Sarkozy, Israël et les juifs*, Embourg, Oser dire, 2009.
18. Propos de Jean-Paul Enthoven cités dans *ibid.*, p. 11.
19. Entretien avec Franck Spengler, 27 octobre 2022.
20. *Ibid.*
21. Entretien avec Franck Spengler, 27 octobre 2022.
22. Tribunal de grande instance de Bobigny, chambre 1, section 5, dossier n° 13/01133, ordonnance de référé du 13 novembre 2013.
23. Tribunal de grande instance de Bobigny, chambre 5, section 2, affaire n° 13/13911, jugement contentieux du 2 décembre 2014.
24. Entretien avec Paul-Éric Blanrue, 22 septembre 2022.

CHAPITRE 8

Un dîner avec Houellebecq à l'Élysée

Michel Houellebecq est revenu spécialement d'Irlande, où il vit en ce moment. Son éditeur, Flammarion, l'a installé au Saint James, un hôtel cinq étoiles entre l'Arc de triomphe et le Trocadéro. C'est là, ce lundi 8 novembre 2010, que l'écrivain attend la confirmation officielle. Elle tombe à midi : il a enfin obtenu le prix Goncourt, pour son cinquième roman, *La Carte et le territoire*. Les jours suivants, Houellebecq enchaîne les fêtes, les interviews, les séances photos. Il contacte aussi quelques connaissances. Il leur demande si elles sont libres le dimanche soir : le président de la République, Nicolas Sarkozy, l'invite à dîner et propose qu'il vienne accompagné.

Le 14 novembre, en début de soirée, ils sont trois à rejoindre Houellebecq au Saint James. Pour l'accompagner à l'Élysée, l'écrivain a d'abord choisi Isabelle Chazot, une amie de quinze ans¹. À l'époque, elle dirigeait *20 ans*, un magazine branché pour jeunes femmes. Sur les conseils d'un de ses chroniqueurs, Alain Soral, qui n'était pas encore devenu une star de l'extrême droite, Chazot avait lu le premier roman de Houellebecq. Elle avait tenu à le rencontrer. Ils s'étaient bien entendus. Il avait livré à *20 ans* des interviews et un texte inédit. Elle est maintenant rédactrice en chef de deux mensuels masculins, *Playboy* et *FHM*. La dernière couverture

de *FHM* promet « douze techniques pour faire jouir une fille... trois fois ! », et interroge : « Êtes-vous un lover ou un basique baiseur² ? » Pas sûr qu'on aborde le sujet tout à l'heure, à la table du président.

Le deuxième invité de Houellebecq s'appelle David Kersan³. Il a 34 ans. De Kersan, Houellebecq ne sait pas grand-chose. Il se présente comme l'agent de l'écrivain Maurice G. Dantec. Il a cosigné un livre sur le MMA (*mixed martial arts*), le plus brutal des sports de combat⁴. Surtout, il dirige le site préféré de Houellebecq, *surlering.com*, ou « le Ring » tout court pour ses habitués.

Dans un style parfois punk, parfois ampoulé, le Ring traite de contre-culture et, de plus en plus, de politique. Quelques mois plus tôt, Kersan y a publié un texte résumant ses ambitions. Il veut « poser une bombe dans la sale ambiance humaniste⁵ ». Il faut « pousser vers les falaises » les « altermondialistes, rappeurs, rebellocrates, trotskistes, sociaux-démocrates, khmers verts, néoféministes, néophytes, antisémites, intermittents du spectacle, conspirationnistes, babos, rastas, artistes sans œuvre, salonnards parisiens, liste non exhaustive »⁶. Pour ses détracteurs, le Ring n'est plus un site culturel, mais politique. Il appartiendrait désormais à cette nébuleuse de sites, blogs et forums qu'on commence à appeler la « fachosphère ».

Cette évolution, le Ring la doit notamment au troisième invité de Houellebecq. Il a 36 ans et se fait appeler Laurent Obertone. Il est journaliste dans un hebdomadaire local du nord-est de la France. Cette semaine, sous sa véritable identité, il a couvert les cérémonies du 11 novembre. Parallèlement, sous son pseudo, il a publié sur le Ring une interview d'Oskar Freysinger, un politicien d'extrême droite suisse, à l'initiative de votations contre la construction de minarets et pour l'expulsion des criminels étrangers⁷. Dès son premier article pour le Ring, au début de l'année, Obertone a donné le ton : « Il est temps de lever le voile qui faisait illusion, de révéler au public endormi que la France a disparu depuis longtemps⁸. » Ce soir, Obertone rencontre Houellebecq pour

la première fois. « Je sais qu'il appréciait mes écrits à l'époque, et le faisait savoir régulièrement, raconte-t-il. Il intervenait même dans les commentaires de certains de mes articles. Il devait aimer Sur le Ring pour l'aspect littéraire iconoclaste, peut-être aussi nos penchants culturels, mais je ne veux pas parler pour lui⁹. »

Houellebecq et ses invités boivent quelques verres au bar du Saint James, avant de se diriger vers le palais de l'Élysée. Ils y entrent par une porte discrète, rue du Faubourg-Saint-Honoré. La cour d'honneur est inaccessible : au même moment, le secrétaire général de la présidence de la République, Claude Guéant, apparaît sur le perron et se plante derrière un micro. « Sur proposition du Premier ministre, le président de la République a nommé... » Nicolas Sarkozy vient de remanier son gouvernement. Vers 20 h 30, il rejoint ses invités. Son épouse, Carla Bruni, a convié un couple d'amis, l'écrivain Florian Zeller et l'actrice Marine Delterme. Le ministre de la Culture, Frédéric Mitterrand, et la PDG de Flammarion, Teresa Cremisi, sont également là.

Des invités souhaitant rester anonymes se souviennent qu'à table, la conversation ronronne. On cause un peu de politique (le remaniement, la réforme des retraites), un peu de littérature (le nombre d'exemplaires vendus par Houellebecq, le livre de Romain Gary que le président est en train de lire). « C'était un repas de cour », résume Obertone : « Le couple présidentiel nous assurait de son plus haut intérêt, ça ressemblait plutôt à de la politesse. Nous n'existions pas vraiment¹⁰. » Il se souvient néanmoins qu'à table, Houellebecq fait son éloge au chef de l'État : « C'est le grand polémiste de demain. »

Il ne croit pas si bien dire. Deux ans après ce dîner, David Kersan transformera son site en maison d'édition, et Obertone y publiera *La France Orange mécanique*, une compilation de faits divers censée démontrer un « ensauvagement » de la société française et un aveuglement des élites¹¹. Ce livre lui vaudra les éloges de Marine Le Pen, la couverture de *Valeurs*

actuelles, et même une invitation à « On n'est pas couché », le talk-show de Laurent Ruquier sur France 2. Il se vendra à plus de 82 000 exemplaires¹². Suivront d'autres pamphlets à succès, *La France Big Brother*¹³ et *La France interdite*¹⁴.

Après le dîner, Houellebecq et ses trois invités retrouvent l'hôtel Saint James pour un dernier verre. « Nous n'avons pas débriefé longtemps, raconte Obertone. J'avais de la route. Nous étions sans doute un peu ébahis par ce qui venait de se passer, même si avec le recul ça n'a pas servi à grand-chose. » Il assure n'avoir jamais revu Houellebecq : « Nous étions deux sortes de chats sauvages »¹⁵.

Avant de devenir le site préféré de Houellebecq, le Ring a d'abord été le repaire des fans de Maurice G. Dantec. « À l'époque, Dantec attirait aussi des gens de gauche comme moi, et il nous faisait découvrir des livres qu'on n'aurait jamais ouverts, des auteurs comme Léon Bloy, Raymond Abellio ou George Steiner, se souvient Aurélien Lemant¹⁶, un temps rédacteur en chef du Ring. C'est en cherchant des textes de Dantec que je tombe sur le Ring, en 2005. David Kersan m'invite à une des réunions qu'il organisait dans un café de la rue Mouffetard. C'était un freluquet qui avait l'air de s'être échappé d'un *boys band*, mais il avait de l'énergie, de la morgue, et puis c'était l'agent de Dantec... Beaucoup de gens se disaient que le Ring était "*the place to be*". À l'époque, c'était très loin de l'extrême droite. Kersan a toujours eu un discours antiraciste, mais c'est un iconoclaste. »

En 2002, Dantec est définitivement catalogué comme « nouveau réactionnaire » dans *Le Rappel à l'ordre*, l'essai de Daniel Lindenberg. Début 2004, il aggrave son cas en envoyant des e-mails de soutien au Bloc identitaire. Ce groupuscule d'extrême droite est l'héritier d'Unité radicale, un mouvement dissous par l'État en 2002 lorsqu'un de ses sympathisants a tenté d'assassiner le président Jacques Chirac ; le Bloc sera ensuite éclipsé par sa branche jeunesse, Génération identitaire, dissoute à son tour en 2021. « Votre combat, sans doute bien difficile, pour empêcher la dissociation de

la France, l'islamisation de l'Europe, la dissolution de l'Occident (le vrai), me touche profondément¹⁷ », écrit Dantec aux dirigeants du Bloc identitaire. Il les autorise à rendre publics ses messages : « Je suis définitivement étiqueté “fasciste” ou “white trash” par la presse des bobos, donc, au point où j'en suis¹⁸... »

C'est à cette époque que Houellebecq découvre le Ring. Il offre au site une publicité inespérée. Le 9 novembre 2005, il est l'invité du « Grand Journal », le *talk-show* quotidien de Canal Plus. Il vient de recevoir le prix Interallié pour *La Possibilité d'une île*.

L'actualité du moment, ce sont plutôt les émeutes dans les cités de banlieue. Deux semaines plus tôt, deux adolescents sont morts à Clichy-sous-Bois, électrocutés dans un transformateur d'EDF. Ils s'y étaient réfugiés à la vue d'une voiture de la Brigade anticriminalité. Des émeutes ont éclaté à Clichy, puis partout en France. À la télé, on ne voit que des voitures et des magasins incendiés, des jeunes accusant des policiers de violences à leur égard, et des policiers accusant des jeunes de leur tirer dessus à balles réelles. Des politiciens réclament l'intervention de l'armée. Des médias étrangers décrivent un pays en état de guerre civile. Lorsque Houellebecq débarque en parka sur le plateau de Canal Plus, le Premier ministre vient de décréter l'état d'urgence. On veut son avis.

« Je suis bizarrement très peu au courant », lâche-t-il, nonchalant. « C'est difficile de pas être au courant », s'étonne l'animateur, Michel Denisot. Houellebecq explique que « depuis deux mois », il s'est « complètement mis à Internet ». La co-animatrice, Ariane Massenet, s'étonne à son tour : « Mais sur Internet, on en parle beaucoup aussi... » Ah si, Houellebecq se souvient avoir lu quelque chose au sujet des banlieues sur le Net : « En fait, je connais que le texte de Dantec, qu'est pas mal. C'est sur le Ring, double v le ring point je sais pas quoi... Donc je suis presque au courant de rien, réellement. C'est bizarre, on s'impose de juste regarder Internet, et ça donne un truc très curieux¹⁹. » Un chroniqueur,

Laurent Weil, lui suggère de consulter des sites d'information. « Oui, mais les meilleurs sont pas ceux des médias connus, argumente Houellebecq. Y a vraiment de bons trucs, ah oui, par exemple sur le Ring. »

Le texte de Dantec « qu'est pas mal », selon Houellebecq, a été mis en ligne sur le Ring deux jours avant l'émission. Dantec estime que les émeutes dans les banlieues lui donnent raison. Il intitule ironiquement son texte « Moi m'excuser beaucoup » :

Oui, moi m'excuser beaucoup, beaucoup vraiment [...], pour avoir ainsi osé déformer à ce point la vérité, radieuse et tranquille, de ce pays qui est – authentiquement – la Lumière des Nations [...].

Ainsi, très humblement, je le dis et le redis : moi m'excuser beaucoup envers tous ces jeunes artistes qui transforment Clichy-sous-Bois et les villes adjacentes en une vaste performance de Land-Art pyrotechnique [...]. Il serait absurde d'en nier la portée esthétique [...].

Le racisme doit être puni. Et avec toute la sévérité requise. Mais à la condition qu'il s'agisse d'un racisme propagé par des Blancs envers d'autres races.

Un raciste noir anti-Blancs, ou anti-Asiatiques, un raciste arabe antisémite, ou anti-Indiens ne sont pas des racistes, il m'était arrivé, je ne sais comment, de perdre de vue ce paradigme essentiel. Moi m'excuser beaucoup pour cet oubli gravissime [...].

Ce n'est pas parce que quelques jeunes gens, sensibilisés par l'insurportable situation du peuple palestinien, et revenus tout juste d'un voyage touristique en Iraq ou en Tchétchénie, tirent à balles réelles sur des pompiers et des policiers français qu'il faut en tirer des conclusions hâtives [...].

Moi m'excuser à l'avance si jamais, un jour, j'en venais à émettre un commentaire litigieux sur la fin de la France²⁰.

En cliquant sur le Ring à cette époque, Houellebecq peut lire d'autres « nouveaux réactionnaires », comme le philosophe Pierre-André Taguieff ou l'essayiste Philippe Muray. Méprisant plus que jamais les bons sentiments, Muray offre au site fin 2005 un article sur les comités de soutien à Florence Aubenas, la reporter de *Libération* retenue en Irak : « D'un point de vue simplement rationnel, et pour user d'un euphémisme, on peut déjà constater que le lien entre des lâchers de ballons à Château-Thierry et le retour d'une journaliste détenue à Bagdad n'est pas évident [...]. L'époque, à travers le drame vécu par une jeune femme à des milliers de kilomètres de la France, a trouvé le moyen, comme toujours, de se célébrer elle-même, de renforcer et même de sanctifier les pires de ses activités ordinaires²¹. » Le site publie aussi un « Manifeste de la dissidence blanche » rédigé par l'écrivain Christian Combaz, un ancien de *L'Idiot international* : « La jeunesse de nos pays sait qu'au nom de l'antifascisme, qu'ils chérissent si fort, et qui les conduira peut-être à être saignés, un jour ou l'autre, par le fils du voisin, les adultes n'osent plus rien dire²². » Le Ring accueille aussi Renaud Camus. Cet écrivain a fait scandale quelques années plus tôt en s'étonnant, dans un de ses livres, d'une « nette surreprésentation » des juifs à l'antenne de France Culture²³. Sur le site, Camus signe deux textes présentant l'antiracisme comme un nouveau totalitarisme, un « communisme du XXI^e siècle »²⁴. Bientôt, il proposera dans un nouveau livre sa théorie du « grand remplacement », selon laquelle une population d'origine africaine se substituerait en douce aux Français « de souche », avec la complicité des élites.

Le Ring n'est pas fermé pour autant aux auteurs de gauche. Houellebecq peut ainsi y lire Raphaël Sorin, son ancien éditeur. Sorin a milité à l'extrême gauche dans les années 1960. Il s'est fait un nom chez

des éditeurs associés à la contre-culture gauchiste, Champ Libre, qui publiait entre autres le situationniste Guy Debord, et Le Sagittaire, qui publiait l'Américain Charles Bukowski. Il a signé Houellebecq chez Flammarion en 1996 et en a fait une star. Il l'a emmené avec lui lorsqu'il est passé chez Fayard. C'est là que David Kersan, le patron du Ring, rencontre Sorin. En 2005, il vient lui présenter un des contributeurs du site, le performeur Jean-Louis Costes. Sorin accepte de publier chez Fayard un roman de Costes. L'éditeur tient un blog littéraire, hébergé sur le quotidien de gauche *Libération* : il accepte que le Ring reprenne ses notes de blog, et devient le conseiller de Kersan. Sur le site, Sorin est présenté pompeusement comme « codirecteur éditorial de la revue Ring²⁵ ».

Kersan sait également repérer de nouveaux talents. À l'été 2010, il contacte Aurélien Bellanger, 30 ans, qui vient de publier son premier livre, *Houellebecq, écrivain romantique*, un essai paru chez l'éditeur Léo Scheer²⁶. Dans son premier texte pour le Ring, Bellanger propose une longue analyse de la politique industrielle de la France depuis les Trente Glorieuses, et une histoire de la télématique²⁷. Cet article deviendra un roman, *La Théorie de l'information*, publié deux ans plus tard chez Gallimard et salué par la critique. Bellanger fournira encore quelques articles au Ring²⁸. Comme d'autres collaborateurs, il fuira rapidement, inquiet du virage à droite toute du site.

Houellebecq n'y trouve rien à redire. Début septembre 2010, il publie *La Carte et le territoire*²⁹, le roman qui lui vaudra le prix Goncourt et un dîner à l'Élysée. Il fait la couverture des *Inrockuptibles*, il est invité au journal de 20 heures de France 2, mais c'est au Ring, ce site méconnu et foutraque, qu'il réserve sa principale interview : deux heures d'entretien en vidéo, filmé dans les bureaux de Flammarion. Il est interrogé par un jeune contributeur du site, Pierre Poucet (un pseudonyme), étudiant en littérature³⁰, et par Marin de Viry, consultant et écrivain. Viry collabore depuis peu au Ring, séduit et intrigué par la personnalité de son patron :

« David Kersan était quelqu'un de très intense, très drôle, traversé de pulsions parfois droitistes et parfois complètement dingues³¹. » Il connaît déjà Houellebecq : il l'a interviewé un an plus tôt pour une vieille publication conservatrice, la *Revue des deux mondes* ; il est resté en contact avec lui pendant l'écriture de *La Carte et le territoire* ; il deviendra un de ses amis les plus proches.

L'interview commence : « Michel Houellebecq, pourquoi avez-vous choisi le Ring³² ? » L'écrivain est un lecteur attentif : « C'est le meilleur site web que je connaisse, quoi. Le premier truc, le plus important, c'est quand même la qualité des collaborateurs, quoi [...]. La qualité des photos choisies est devenue bien meilleure. » Il admire jusqu'à la qualité des bannières animées sur le site : « Quand y a des trucs qui bougent, ils bougent à la bonne vitesse, quoi [...]. Donc là vous êtes les meilleurs, de loin quand même, de loin. Donc, comme vous m'aimez bien, je suis assez content, encore plus que vous soyez ceux qui vont gagner, ça m'arrange. »

Deux mois plus tard, Houellebecq emmène David Kersan et Laurent Obertone dîner à l'Élysée. *Le Nouvel Observateur* raconte la soirée et s'amuse de la présence de Kersan³³. Personne n'évoque encore la présence d'Obertone, inconnu à l'époque. Elle est révélée bien plus tard par *L'Express*³⁴, lorsqu'Obertone publie *La France Orange mécanique* et devient un auteur de référence à l'extrême droite. C'est à cette époque que Houellebecq prend finalement ses distances avec le Ring. Dans une interview au *Point*, en avril 2014³⁵, il est interrogé sur ce polémiste « qui lie insécurité et immigration [et] se réclame de [lui] » : « J'aimais bien ses chroniques sur le site Ring, mais je n'ai pas lu ce livre-ci. Le lien [entre insécurité et immigration], à mon avis, n'a rien de mécanique. »

Le Ring s'est transformé en maison d'édition à l'été 2012, en publiant un nouveau roman de Dantec, *Satellite Sisters*. Parmi les actionnaires, le criminologue Xavier Raufer³⁶, passé par les mouvements d'extrême droite Occident, dans les années 1960, et Ordre Nouveau, dans les années 1970.

Dans l'équipe dirigeante, Kersan s'appuie en revanche sur un ancien gauchiste, passé d'une contre-culture à l'autre : Raphaël Sorin, 69 ans, sort de sa retraite pour devenir directeur littéraire de cette nouvelle maison.

Sorin apprend à Kersan le métier d'éditeur. Kersan, lui, initie Sorin à la production de « buzz » sur Internet. Chez Ring, on produit et on met en ligne des « trailers » à la mode hollywoodienne, des bandes-annonces pour lancer les nouveaux ouvrages. Avant la sortie de *La France Orange mécanique* d'Obertone, Ring balance sur les réseaux sociaux une vidéo de trois minutes, à base de plans filmés par des caméras de surveillance, de musique électronique anxiogène, et de *punchlines* assénées face caméra par l'auteur (« je suis descendu dans les égouts du vivre-ensemble »), son éditeur Raphaël Sorin (« il y a deux thèmes en France, qui sont liés d'ailleurs, la pauvreté et la violence ») et d'invités comme le polémiste Robert Ménard, pas encore maire d'extrême droite de Béziers (« la sécurité, elle est ce que les médias n'en disent pas »).

Pour installer Ring dans le paysage éditorial, Kersan et Sorin ont leur recette : du polar (avec des romans de Joël Houssin ou des enquêtes de Stéphane Bourgoïn, star française du *true crime*), de la pop culture (avec des livres sur le groupe Noir Désir ou le chanteur Daniel Darc) et surtout, du « politiquement incorrect ». Un jeune journaliste, Geoffroy Lejeune, futur directeur de la rédaction de *Valeurs actuelles*, signe un roman d'anticipation, *Une élection ordinaire* : il imagine dès 2015 une candidature d'Éric Zemmour à la présidentielle (dans le livre, Zemmour est élu). Un présentateur de météo de France 2, Philippe Verdier, publie de son côté un essai climatosceptique, *Climat investigation* (la chaîne le licenciera pour « manquement au devoir de réserve »).

Un trio de stars de la fachosphère offre à la maison ses meilleures ventes : Laurent Obertone, le dessinateur de BD Marsault et l'influenceur identitaire Papacito, qui a construit sa réputation sur YouTube et les réseaux sociaux. Les trois se brouilleront avec Kersan et partiront fonder, fin 2021,

la revue trimestrielle *Furia* puis, en 2022, leur propre maison d'édition, Magnus.

1. Contactée, Isabelle Chazot n'a pas souhaité s'exprimer.
2. *FHM*, n° 82, novembre 2010.
3. Contacté, David Kersan n'a pas souhaité s'exprimer.
4. Bertrand Amoussou et David Kersan, *Sur le ring, le phénomène free fight*, Paris, Hugo & Compagnie, 2006.
5. David Kersan, « Wall of Fame », *surlering.com*, février 2010. Le site a fermé, mais le texte est disponible ici : https://web.archive.org/web/20200221225102/http://www.surlering.com/wall_of_fame.php (consulté en janvier 2023).
6. *Ibid.*
7. Laurent Obertone, « Oskar Freysinger : “La Suisse ne saurait craindre les flageolets bruxellois” », *surlering.com*, 8 décembre 2010. Le texte est disponible ici : <https://web.archive.org/web/20130415095043/http://www.surlering.com/article/article.php/article/oskar-freysinger-la-suisse-ne-saurait-craindre-les-flageolets-bruxellois> (consulté en janvier 2023).
8. Laurent Obertone, « Vie et mort de l'identité nationale », *surlering.com*, 15 février 2010. Le texte est disponible ici : <https://web.archive.org/web/20100219233756/http://www.surlering.com/article/article.php/article/vie-et-mort-de-l-identite-nationale> (consulté en janvier 2023).
9. Entretien par e-mail avec Laurent Obertone, 30 septembre 2002.
10. Entretien par e-mail avec Laurent Obertone, 30 septembre 2022.
11. Laurent Obertone, *La France Orange mécanique*, Paris, Ring, 2013.
12. Chiffres de ventes établis par l'institut GFK.
13. Laurent Obertone, *La France Big Brother*, Paris, Ring, 2015.
14. Laurent Obertone, *La France interdite*, Paris, Ring, 2018.
15. Entretien par e-mail avec Laurent Obertone, 30 septembre 2022.
16. Entretien avec Aurélien Lemant, 2 juin 2022.
17. Le site du Bloc identitaire a fermé, mais les messages de Maurice Dantec sont accessibles ici : <https://web.archive.org/web/20040201224401/http://www.bloc-identitaire.com/communiquer.php?id=6> (consulté en janvier 2023).
18. *Ibid.*
19. Cette séquence du « Grand Journal » de Canal Plus est disponible sur YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=HMe0k4N9cRM> (consulté en janvier 2023).

20. Maurice Dantec, « Moi m'excuser beaucoup », *surlering.com*, 7 novembre 2005. Le texte est accessible ici : <https://web.archive.org/web/20051124092401/http://www.surlering.com/article.php/id/4994> (consulté en janvier 2023).
21. Philippe Muray, « Que soutiennent, au juste, les comités de soutien ? », *surlering.com*, non daté. Le texte est accessible ici : <https://web.archive.org/web/20051129104155/http://www.surlering.com/article.php/id/4970> (consulté en janvier 2023).
22. Christian Combaz, « Manifeste de la dissidence blanche », *surlering.com*, non daté. Le texte est accessible ici : <https://web.archive.org/web/20071013152211/http://www.surlering.com/article.php/id/5007> (consulté en janvier 2023).
23. Renaud Camus, *La Campagne de France, journal 1994*, Paris, Fayard, 2000.
24. La page de *surlering.com* recensant les articles de Renaud Camus est accessible ici : <https://web.archive.org/web/20190410154156/http://surlering.com/article/redacteur.php/redacteur/renaud-camus> (consulté en janvier 2023).
25. Raphaël Sorin est mort en 2021. Ses contributions à *surlering.com* sont accessibles ici : <https://web.archive.org/web/20190403131512/http://surlering.com/article/redacteur.php/redacteur/raphael-sorin> (consulté en janvier 2023).
26. Contacté, Aurélien Bellanger n'a pas souhaité s'exprimer.
27. Aurélien Bellanger, « Pourquoi le futur n'a plus besoin de nous », *surlering.com*, 22 septembre 2010. Le texte est accessible ici : <https://web.archive.org/web/20130607073748/http://www.surlering.com/article/article.php/article/pourquoi-le-futur-n-a-plus-besoin-de-nous-> (consulté en janvier 2023).
28. Les contributions d'Aurélien Bellanger à *surlering.com* sont accessibles ici : <https://web.archive.org/web/20130522060358/http://www.surlering.com/article/redacteur.php/redacteur/bellanger> (consulté en janvier 2023).
29. Michel Houellebecq, *La Carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010.
30. Entretien avec Pierre Poucet, 15 juin 2022.
31. Entretien avec Marin de Viry, 22 décembre 2022.
32. Le passage en question est disponible sur YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=y3WcP0oWh8o>
33. Ariane Chemin et Grégoire Leménager : « Houellebecq chez Sarkozy : le souper de l'Élysée », *nouvelobs.com*, 9 décembre 2010.
34. Jérôme Dupuis, « Houellebecq, Sarkozy et l'ultraviolence en France », *l'express.fr*, 23 janvier 2013.
35. Étienne Gernelle et Christophe Ono-dit-Biot, « Houellebecq : "Je rentre dans un pays moins libre" », *lepoint.fr*, 4 avril 2013.
36. Contacté, Xavier Rauffer n'a pas souhaité s'exprimer.

CHAPITRE 9

Yann Moix signe une pétition

Le 9 juillet 2010 au matin, à Bruxelles, des policiers en civil entrent dans un immeuble du quartier d'Ixelles. Ils s'y sont déjà présentés plusieurs fois, en vain. C'est le dernier domicile connu d'un délinquant français en cavale depuis deux ans, qui fait l'objet d'un mandat d'arrêt européen. Il s'appelle Vincent Reynouard. Il a 41 ans. Il a été condamné en France à un an de prison ferme pour « contestation de crime contre l'humanité ». Des amis catholiques intégristes lui fournissent des planques. Il nargue la justice en postant des messages et des vidéos sur Internet. Parfois, il repasse à Ixelles voir son épouse et ses huit enfants. C'est là que les policiers le cueillent enfin. Il est extradé et incarcéré à la maison d'arrêt de Valenciennes. Son comité de soutien est déjà au travail, pour récolter des dons et diffuser les communiqués du prisonnier : « Quelles que soient les souffrances, je ne céderai jamais. Les flics, les juges et les prisons n'y changeront rien. La graine est semée, elle croîtra et germera un jour ou l'autre. »

Les négationnistes vénèrent Vincent Reynouard comme un martyr. Vingt ans qu'il diffuse ses brochures, avec leurs titres coup de poing (*Gestapo : justice pour une police calomniée*) ou à rallonge (*Les Tas de cheveux, d'habits, de chaussures, de lunettes, de valises, de prothèses etc.*

visibles à Auschwitz : sont-ils la preuve que des centaines de milliers de juifs ont été exterminés là ?). Vingt ans aussi, selon ses adeptes, qu'on s'acharnerait contre lui. En 1990, le Parlement adopte la proposition de loi du député communiste Jean-Claude Gayssot, créant le délit de « contestation de crime contre l'humanité », passible d'emprisonnement. Jusqu'ici, Reynouard, étudiant et militant néonazi à Caen, distribuait tranquillement ses tracts (« Chambres à gaz, moins de pleurs... plus de preuves »).

Il obtient vite sa première condamnation, deux mois de prison avec sursis, et sa première victoire devant la Cour de cassation, une partie des faits ayant eu lieu avant la promulgation de la loi¹. C'est ensuite un mois avec sursis, pour avoir envoyé de la documentation à des lycéens, lauréats du Concours national de la Résistance et de la Déportation : « Nous nous permettons de vous envoyer une brochure qui vous fera découvrir un autre aspect de la vie concentrationnaire. Sa lecture ne pourra que renforcer tout l'intérêt que vous portez à cette période. » La Cour de cassation confirme la condamnation mais annule la peine de prison avec sursis, l'estimant disproportionnée. Puis Reynouard, prof de maths, devient le premier enseignant révoqué par l'Éducation nationale pour négationnisme. Il a stocké des documents négationnistes sur un ordinateur du lycée, et proposé en classe un exercice de statistiques sur la mortalité au camp de Dachau, « pour éveiller l'esprit critique de mes élèves », expliquera-t-il à la presse².

Il s'intéresse ensuite à Oradour-sur-Glane. Le 10 juin 1944, les SS ont massacré la population de ce village de la Vienne : 642 victimes ; parmi elles, 245 femmes et 207 enfants, enfermés dans l'église, fusillés et brûlés. Reynouard prétend que les hommes ont simplement été tués en représailles de leurs activités maquisardes ; les femmes et les enfants auraient été tués par des explosifs stockés dans l'église par la Résistance. Il réalise une vidéo. Il envoie la cassette à une trentaine d'habitants d'Oradour, dont les derniers rescapés du massacre. En 2005, la Cour de cassation annule sa

condamnation à vingt-quatre mois de prison, dont six ferme : elle estime que la vidéo conteste le massacre mais ne le glorifie pas, et que le délit d'« apologie de crime de guerre » pour lequel Reynouard a été poursuivi n'était pas constitué³.

Il a moins de chance la fois suivante. Il envoie à des mairies, des musées et des syndicats d'initiative alsaciens une nouvelle brochure, *Holocauste ? Ce que l'on vous cache*. En couverture, des déportés tout sourire (la photo a été prise à la libération du camp de Dachau). À l'intérieur, Reynouard explique que « le gazage d'êtres humains » serait « un vieux thème de propagande » ; au vu de la capacité des fours crématoires, l'assassinat de six millions de juifs serait techniquement « impossible » ; les nazis, à Auschwitz, auraient surtout construit « des hôpitaux modernes pour les détenus ». En juin 2008, la cour d'appel de Colmar le condamne à un an de prison ferme pour « contestation de crimes contre l'humanité ». C'est ce qui le conduit en Belgique, pour se cacher, puis à la maison d'arrêt de Valenciennes, pour exécuter sa peine.

À l'automne 2010, Yann Moix décide de signer une « pétition pour l'abrogation de la loi Gayssot et la libération de Vincent Reynouard ». Elle a été lancée par son copain Paul-Éric Blanrue, celui dont il avait préfacé l'anthologie de citations antisémites. La pétition ne circule encore que dans la fachosphère, des forums néonazis aux blogs cathos tradis. Grâce à Moix, elle va bénéficier d'une publicité inespérée.

« Dès que la loi Gayssot avait été votée, j'avais été scandalisé et je me suis dit que je ferais une pétition un jour, raconte Blanrue. Tout d'un coup, Reynouard est emprisonné. Je ne l'avais jamais croisé de ma vie. Ce qu'il avait écrit sur Oradour était délirant. D'ailleurs, même Faurisson trouvait ça délirant⁴. » Selon Blanrue, la question n'est pas là. Début août 2010, il met en ligne sa pétition, sur un blog créé pour l'occasion⁵. Le texte ne dissimule pas « les positions politiques de M. Reynouard, qui se déclare national-socialiste, qui défend une forme de racisme et une version radicale du

catholicisme traditionnel », mais voilà : « Il ne s'agit pas, pour les signataires de cette pétition, de soutenir les idées de Vincent Reynouard mais de défendre son droit à les exprimer et, ce faisant, de défendre un des principes fondamentaux de la République française. »

Blanrue part à la pêche aux signatures. Il contacte une connaissance acquise à la cause, Jean Bricmont, un physicien et essayiste belge, apprécié des « antisionistes » et des conspirationnistes. En France, Bricmont est connu pour un livre, *Impostures intellectuelles*, cosigné avec l'Américain Alan Sokal et publié en 1997 par une grande maison d'édition, Odile Jacob. « Le Sokal et Bricmont », comme on l'a appelé, s'attaquait à Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Jacques Lacan et toutes les stars françaises de la pensée. Il avait reçu le soutien inattendu, quoique moqueur, de Michel Houellebecq. L'écrivain y avait consacré une chronique dans *Les Inrockuptibles* : Sokal et Bricmont avaient « constamment raison », mais ils étaient « constamment ennuyeux »⁶.

Bricmont se fait fort d'apporter à Blanrue un soutien prestigieux. Il a cosigné un autre livre, *Raison contre pouvoir*, avec Noam Chomsky, le célèbre linguiste américain. « Chomsky-le-double⁷ », comme l'appelait l'historien Pierre Vidal-Nacquet. Côté face, l'universitaire célébré pour ses travaux novateurs en linguistique. Côté pile, celui qui n'a pas hésité à signer en 1979 une pétition en soutien à Robert Faurisson, dont le texte affirmait que le négationniste avait effectué une « recherche historique approfondie et indépendante sur la question de l'holocauste ». Chomsky affirme qu'il entendait uniquement défendre la liberté d'expression, qu'il n'avait jamais lu Faurisson, et que c'est à son insu qu'un de ses textes a ensuite servi de préface à un livre du même Faurisson.

Chomsky, prudent, ne signe pas la pétition de Blanrue. Il envoie tout de même un message de soutien : il précise qu'il s'oppose à la loi Gaysot mais ne sait « rien à propos de Monsieur Reynouard⁸ ». Blanrue affirme avoir reçu un message d'un autre Américain, « cinq lignes en anglais »

signées de Steve Wozniak, cofondateur d'Apple dans les années 1970. Comme Chomsky, Wozniak ne figurera pas dans la liste officielle des signataires. Pour l'instant, Blanrue a obtenu les signatures de Dieudonné ou de Jean-Yves Le Gallou, ancien député européen du FN et président de la fondation Polemia, un laboratoire d'idées identitaire. S'il veut crédibiliser sa pétition, il doit trouver mieux.

C'est alors que Robert Badinter explique sur France Info que « le Parlement n'a pas à dire l'Histoire » et que les « lois mémorielles », qu'il décrit plutôt comme « des lois compassionnelles », n'auraient « pas leur place dans l'arsenal législatif »⁹. Badinter, cette grande figure républicaine, ancien ministre de la Justice, ancien président du Conseil constitutionnel, dont le père a été assassiné au camp d'extermination de Sobibor ? Ce serait une belle prise. Qu'importe s'il ne faisait pas référence à la loi Gayssot, plutôt aux débats relatifs au génocide arménien et à l'esclavage. Sur son blog, Blanrue poste sa lettre à Badinter¹⁰ et, quelques jours plus tard, la réponse, un refus catégorique : « J'ai pour les négationnistes de la Shoah et leurs complices un mépris absolu¹¹. »

Blanrue cherche d'autres cautions. Il convainc Jacques Gaillot, l'ancien évêque d'Évreux, célèbre pour ses prises de position en faveur de l'ordination des femmes, du remariage des divorcés ou du préservatif ; Mgr Gaillot finira par retirer sa signature. Deux autres cautions maintiennent les leurs : Robert Ménard, ancien secrétaire général de l'ONG Reporters sans frontières, et le journaliste Dominique Jamet, ancien président de la Bibliothèque nationale de France (et futur créateur avec Ménard du site d'extrême droite Boulevard Voltaire). Dominique Jamet, Yann Moix l'a connu quand ils écrivaient tous les deux dans l'hebdomadaire *Marianne*. « Au départ, Yann me dit : “Non, je ne signerai pas”, raconte Blanrue. Deux ou trois semaines avant de sortir la liste, on s'appelle. Je lui dis : “On a untel et untel en plus”, il me dit : “C'est bon, j'en suis”¹². »

Le 27 octobre, Blanrue met en ligne la liste complète des signataires. Ils sont 970¹³, tout de même. Yann Moix côtoie Dieudonné, Ménard ou Jamet, mais aussi Robert Faurisson, la star du négationnisme, ou Alain Soral. Plus bas dans la liste, on repère François Brigneau, ancien de la Milice et cofondateur du FN ; Axel Loustau, ancien du GUD (Groupe union défense, un mouvement étudiant d'extrême droite) ; Jérôme Bourbon, patron de l'hebdomadaire antisémite *Rivarol* ; des auteurs, des éditeurs et des libraires négationnistes ; ou encore, des militants néonazis.

Le lendemain, l'écrivain publie sur « Suivez Moix », son blog sur le site de *La Règle du jeu*, un long texte contre la loi Gayssot¹⁴. En exergue, il cite des propos récents de Robert Badinter sur les « lois mémorielles » : ceux-là mêmes que son copain Blanrue a cités quelques semaines plus tôt sur son blog à lui. « Les révisionnistes sont mes ennemis », précise Moix dans son texte, mais « vouloir juridiquement anéantir une réalité, une idéologie ou un courant de pensée n'anéantit pas cette réalité ». Au contraire, la loi Gayssot servirait les négationnistes. « Leur cantonnement obligé à l'ombre et aux coulisses leur confère une aura mystérieuse, diabolique (parce que diabolisée) qui les rend attractifs pour un public mal dans sa peau, égaré, haineux, suicidaire, provocateur, fragile ou peu cultivé », écrit Moix. Les lecteurs ignorent encore qu'il sait de quoi il parle, lui qui blaguait sur la Shoah dans les fanzines de sa jeunesse. Moix n'est pas naïf : « La suppression de la loi Gayssot, évidemment, est attendue et voulue par tous les Faurisson de France (j'ai signé une pétition en ce sens, sur laquelle figurent évidemment, figurent logiquement, mes pires ennemis et les ordures les plus avérées) »¹⁵.

La suite des événements est une farce. Les journalistes du *Monde* spécialistes de l'extrême droite repèrent la pétition, et la signature de Moix. Le 1^{er} novembre, ils mettent un article en ligne¹⁶. Le lendemain, Moix publie une « mise au point » sur le site de *La Règle du jeu*. C'est bien simple, il se serait fait piéger :

Comme il arrive souvent avec les pétitions, on ne peut jamais deviner à l'avance qui en seront les cosignataires. J'ai été contacté il y a quelques jours au sujet d'une pétition contre la loi Gayssot dont Robert Badinter devait être le signataire vedette. On m'a promis un Robert (Badinter) mais, hélas, j'ai découvert un tout autre Robert, *in fine*, sur la liste : Faurisson ! [...]

Je n'admettrai d'aucune manière, ni aujourd'hui ni demain, que mon nom figure sur une pétition signée par M. Faurisson ou par quelques autres sires de moindre notoriété mais de même acabit. Je n'accepterai jamais, ni aujourd'hui ni demain, que mon nom soit associé à quelque démarche visant, de quelque manière que ce soit, à réhabiliter ou banaliser le révisionnisme. C'est pourquoi je déclare ici, fermement et officiellement, ne pas faire partie des signataires de la pétition circulant actuellement contre la loi Gayssot. Le seul rapport que j'ai avec eux est le total mépris que je leur porte. Quiconque propagera ou insinuera le contraire à partir d'aujourd'hui devra, par conséquent, savoir qu'il diffuse une information erronée, injurieuse, calomniatrice – et en supporter les conséquences¹⁷.

À *La Règle du jeu*, on procède aussi au nettoyage du texte sur la loi Gayssot publié par Yann Moix quelques jours plus tôt. Seulement, on ignore que Google garde « en cache » (en mémoire) les versions successives d'une même page web, et permet de repérer les retouches. Preuves à l'appui, *Le Monde* met en ligne un nouvel article, signalant la disparition d'une phrase gênante : celle dans laquelle Moix explique non seulement avoir signé la pétition, mais savoir pertinemment que son nom figurait « évidemment » à côté de ceux de ses « pires ennemis » et des « ordures les plus avérées ». Les journalistes du *Monde* ironisent : « Qui croire¹⁸ ? »

Blanrue promet qu'il n'a jamais piégé son ami Moix. Il réfute toute tromperie sur la marchandise, et toute confusion entre deux Robert, Badinter et Faurisson : « Pourquoi je lui aurais promis Badinter, alors que j'avais Wozniak [le cofondateur d'Apple, qui ne figure pourtant pas dans la liste des signataires], Chomsky [qui n'a pas davantage signé], Ménard, Jamet ? Pourquoi j'aurais inventé Badinter¹⁹ ? » Blanrue affirme que Moix a signé la pétition en connaissance de cause, même s'il admet ne pas lui avoir fourni la liste complète des signataires : « Je ne lui ai pas lu les 900 noms, mais je lui ai donné quelques noms, il savait qu'il y avait Dieudonné, Faurisson ou Soral. »

Des années plus tard, Moix expliquera dans les médias que c'est là, à cause de ce « piège » et de cette pétition, qu'il rompt avec Blanrue. Blanrue a des souvenirs différents. Il raconte que la brouille n'a duré qu'une petite année. Il produit des copies d'écran de sa boîte mail pour le prouver²⁰. Pendant cette année-là, Blanrue achève le tournage et le montage d'un documentaire sur Robert Faurisson. Il est allé filmer le vieux négationniste chez lui, à Vichy. Faurisson lui a longuement raconté sa vie et son œuvre, Blanrue s'est bien gardé de l'interrompre ou de le contredire. Il a intitulé son documentaire *Un homme*, tout simplement. Le 5 octobre 2011, à en juger par les captures d'écran, il renoue le contact avec Moix et lui envoie un lien permettant de visionner le film. Le lendemain, Moix répond : « Très bon document [...]. Bon, enterrons la hache de guerre. » Le surlendemain, Blanrue propose de se revoir à L'Hortensia, une brasserie de la place Pereire, dans le 17^e arrondissement, où ils avaient leurs habitudes, avant cette fâcheuse histoire de pétition. « C'était reparti comme avant, et on n'a pas parlé de cette histoire-là », raconte Blanrue.

Chacun travaille sur son prochain livre. Pour Paul-Éric, ce sera un essai : *Jean-Marie, Marine et les juifs*. Pour Yann, un roman : *Naissance*. Blanrue situe leur dernière rencontre en mai 2013, dans une autre brasserie, le Royal Pereire. « Yann avait l'air bizarre, affirme Blanrue. Il parlait du

prix Renaudot. J'ai compris en lisant le livre. Cette fois, il ne me citait pas dans les remerciements à la fin. Je n'ai plus jamais eu de nouvelles. »
Blanrue rigole : « C'est très bizarre de nier une amitié. Ça, pour le coup, c'est du négationnisme. »

1. Décision de la Cour de cassation, chambre criminelle, du 15 juin 1993, 92-82.474, disponible sur [Legifrance.gouv.fr](https://www.legifrance.gouv.fr/juri/id/JURITEXT000007558123) : <https://www.legifrance.gouv.fr/juri/id/JURITEXT000007558123>
2. Sandrine Blanchard, « Première révocation pour révisionnisme dans l'enseignement secondaire », *Le Monde*, 25 avril 1997.
3. Décision de la cour de Cassation, Chambre criminelle, du 12 avril 2005, 04-84.288, disponible sur [Legifrance.gouv.fr](https://www.legifrance.gouv.fr/juri/id/JURITEXT000007071249/) : <https://www.legifrance.gouv.fr/juri/id/JURITEXT000007071249/>
4. Entretiens avec Paul-Éric Blanrue, 12 mai et 21 juin 2022.
5. La pétition est accessible en ligne : <http://abrogeonslaloigayssot.blogspot.com/2010/08/petition-en-ligne.html>.
6. Michel Houellebecq, « Politiquement incorrect », *Les Inrockuptibles*, 5 novembre 1997.
7. Pierre Vidal-Nacquet, « De Faurisson et de Chomsky », dans *Les Assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte, 2005.
8. Le message de Noam Chomsky est accessible ici : http://abrogeonslaloigayssot.blogspot.com/2010/10/petition-pour-labrogation-de-la-loi_27.html
9. « Robert Badinter s'exprime contre la loi Gayssot. Signera-t-il la pétition ? », posté le 15 octobre 2010 sur blanrue.blogspot.com, accessible ici : <https://web.archive.org/web/20150513225548/http://blanrue.blogspot.com/2010/10/robert-badinter-sexprime-contre-la-loi.html> (consulté en février 2023).
10. « Lettre adressée le 18 octobre par Paul-Éric Blanrue à M. Robert Badinter », posté le 18 octobre 2010 sur blanrue.blogspot.com, accessible ici : <https://web.archive.org/web/20150513200428/http://blanrue.blogspot.com/2010/10/lettre-adressee-le-18-octobre-par-paul.html> (consulté en février 2023).
11. « Réponse de Robert Badinter à Paul-Éric Blanrue », posté le 23 octobre 2010 sur blanrue.blogspot.com, accessible ici : <https://web.archive.org/web/20150408131033/http://blanrue.blogspot.com/2010/10/reponse-de-robert-badinter-paul-eric.html> (consulté en février 2023).
12. Entretiens avec Paul-Éric Blanrue, 12 mai et 21 juin 2022.

13. « Pétition pour l'abrogation de la loi Gayssot et la libération de Vincent Reynouard : liste des signataires », publié sur *abrogeonslaloigayssot.blogspot.com* le 27 octobre 2010, accessible ici : https://web.archive.org/web/20210129214956/http://abrogeonslaloigayssot.blogspot.com/2010/10/petition-pour-labrogation-de-la-loi_27.html (consulté en février 2023).
14. Yann Moix, « Pourquoi je suis contre la loi Gayssot », publié sur *laregledujeu.org* le 28 octobre 2010. La version originale du texte est accessible ici : https://web.archive.org/web/20101031200424mp_/http://laregledujeu.org/moix/2010/10/28/400/pourquoi-je-suis-contre-la-loi-gayssot/ (consulté en février 2023).
15. *Ibid.*
16. Olivier Faye, Abel Mestre et Caroline Monnot, « L'écrivain Yann Moix, la pétition et les négationnistes », publié le 1^{er} novembre 2010 sur *lemonde.fr*, accessible ici : https://www.lemonde.fr/politique/article/2010/11/01/l-ecrivain-yann-moix-la-petition-et-les-negationnistes_5976963_823448.html
17. Yann Moix, « Pétition sur la loi Gayssot : mise au point », publié sur *laregledujeu.org* le 2 novembre 2010 : <https://laregledujeu.org/2010/11/02/3223/petition-contre-la-loi-gayssot-mise-au-point/> (consulté en février 2023).
18. Olivier Faye, Abel Mestre et Caroline Monnot, « L'écrivain Yann Moix, la pétition et les négationnistes : qui croire ? », publié le 2 novembre 2010 sur *lemonde.fr*, accessible ici : https://www.lemonde.fr/politique/article/2010/11/02/yann-moix-la-petition-et-les-negationnistes-qui-croire_5976968_823448.html
La version remaniée de l'article de Yann Moix est accessible ici : Yann Moix, « Pourquoi je suis contre la loi Gayssot », publié sur *laregledujeu.org*: <https://laregledujeu.org/2010/10/28/3167/pourquoi-je-suis-contre-la-loi-gayssot/> (consulté février 2023).
19. Entretiens avec Paul-Éric Blanrue, 12 mai et 21 juin 2022.
20. Copies d'écran transmises à l'auteur par Paul-Éric Blanrue.

CHAPITRE 10

Sylvain Tesson, héros de la Nouvelle Droite

Le 21 mai 2013 en fin de journée, Sylvain Tesson atterrit à Paris. Il rentre d'un voyage au Maroc avec sa compagne de l'époque, l'écrivaine Bénédicte Martin. C'est dans le taxi qui les ramène de l'aéroport qu'il apprend la nouvelle, raconte-t-elle. La radio est allumée. On annonce qu'un homme de 78 ans s'est suicidé dans la cathédrale Notre-Dame de Paris. Il s'est tiré une balle dans la bouche devant l'autel, au milieu des touristes. Il s'appelait Dominique Venner. C'était, explique-t-on à la radio, un militant et écrivain d'extrême droite. « Sylvain avait l'air bouleversé, comme s'il avait perdu un proche, se souvient Bénédicte Martin. Il n'a pas de portable, et il m'a demandé le mien. Il a essayé d'appeler son père, qui était sur répondeur. Il m'a expliqué que Dominique Venner était un ami de son père et que, lui aussi, il le connaissait¹. »

Avant de se suicider, Venner a rédigé une lettre expliquant son geste, et résumant sa philosophie. Le texte est lu le soir même sur Radio Courtoisie : « Je crois nécessaire de me sacrifier pour rompre la léthargie qui nous accable [...]. Alors que tant d'hommes se font les esclaves de leur vie, mon

geste incarne une éthique de la volonté. Je me donne la mort afin de réveiller les consciences assoupies. Je m'insurge contre la fatalité. Je m'insurge contre les poisons de l'âme et contre les désirs individuels envahissants qui détruisent nos ancrages identitaires et notamment la famille, socle intime de notre civilisation multimillénaire. Alors que je défends l'identité de tous les peuples chez eux, je m'insurge aussi contre le crime visant au remplacement de nos populations². » Il venait d'envoyer à son éditeur le manuscrit d'un ultime livre. Il avait choisi d'intituler ce testament politique *Un samouraï d'Occident*³.

Dominique Venner était inconnu du grand public, et même des militants de base du Front national. Il incarne l'extrême droite radicale et identitaire. Il l'aura d'un moine-soldat. Au début de la guerre d'Algérie, il s'engage volontairement dans l'armée pour combattre dans les djebels. De retour en métropole, il rejoint Jeune Nation, un mouvement néofasciste, responsable entre autres de la mise à sac et de la tentative d'incendie des sièges du Parti communiste et de *L'Humanité* en 1956. À la fin de la guerre, Venner séjourne dix-huit mois en prison pour un projet d'attaque armée contre le palais de l'Élysée. Il passe ensuite par les laboratoires de la Nouvelle Droite : la revue *Europe-Action* dans les années 1960, le Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (Grece) dans les années 1970. Il renonce au militantisme et se retire dans sa maison de Normandie, au milieu des bois, pour méditer et écrire.

Venner alterne livres grand public et essais politiques. Avec le grand public, il partage ses passions. Les armes, par exemple, à travers une biographie de Samuel Colt⁴, l'inventeur du revolver ou une histoire des armes de poing depuis 1850⁵. L'Histoire, surtout, relue du point de vue des perdants : les Sudistes partisans de l'esclavage dans la guerre de Sécession américaine⁶, ou les Corps francs, ces soldats allemands qui refusaient de reconnaître l'armistice de 1918 et la république de Weimar⁷. Dans ses

essais politiques, Venner se distingue de l'extrême droite traditionnelle, celle de l'Action française ou de la famille Le Pen. Plus que le nationalisme, il prône la défense d'une civilisation qui s'étendrait de l'Europe à l'Asie. Ses racines ne seraient pas chrétiennes, mais « indo-européennes ». Venner et ses camarades de la Nouvelle Droite revendiquent leur paganisme. Chez eux, on célèbre les esprits de la forêt plutôt que le Saint-Esprit, et le solstice d'hiver plutôt que Noël.

Philippe Tesson, le père de Sylvain, et Dominique Venner racontaient à leurs proches la même histoire : ils auraient fait connaissance sous l'Occupation⁸. Tesson, né en 1928, passe la guerre entre la Picardie, sa région natale, et Paris, où il est envoyé en pension au collège privé Stanislas. Venner, de sept ans son cadet, vit à Paris avec ses parents. Il connaît ses premiers émois. Dans ses carnets intimes, il se souvient de « [son] adhésion esthétique au fascisme, [son] admiration enfantine et définitive pour le soldat allemand, pour l'homme allemand cambré dans le combat mortel qui l'opposa au monde bourgeois⁹. » Parfois, on l'envoie prendre l'air à la campagne, en région parisienne ou encore en Normandie¹⁰. C'est lors d'un de ces séjours qu'il aurait croisé Philippe Tesson.

En 1972, Venner publie un de ses ouvrages destinés au grand public, *Guide de la politique*, chez Balland. Il y enchaîne les portraits de politiciens et de journalistes, rarement flatteurs. Philippe Tesson est un des rares à recevoir un éloge : « Il connaît bien le monde politique, ce qui, l'impertinence aidant, ne lui laisse guère d'illusions, mais lui donne une grande liberté. Il en fallait justement pour devenir rédacteur en chef de *Combat*, ce quotidien unique en son genre, le plus pauvre, mais l'un des plus brillants, une sorte d'hebdomadaire quotidien, où toutes les idées furent exprimées au long des années, entendons celles qui échappent au confort¹¹. »

La bienveillance est réciproque. En 1971, Venner lance chez Balland une collection d'histoire militaire, « Corps d'élite ». Ces livres racontent comme une épopée l'histoire des chevaliers teutoniques, des cosaques russes ou des « Marines » américains, mais aussi des Waffen SS ou de l'Afrikakorps, les divisions envoyées par Hitler en Afrique. Venner en confie la rédaction à des amis, comme Jean Mabire, ancien de la revue *Europe-Action*, ou François d'Orcival, ancien du mouvement Jeune Nation (et futur patron de *Valeurs actuelles*). *Combat* salue le lancement de cette collection : « Le corps d'élite vit en marge du commun. Il n'est pas seulement capable de bravoure et d'efficacité supérieure. Il est la caste sacerdotale de la guerre¹². » En 1973, Venner publie cette fois un livre sur les fusils de chasse. « L'auteur s'affirme comme un des meilleurs spécialistes des armes, anciennes ou modernes », souligne *Combat*¹³. « D'ouvrages en ouvrages, Dominique Venner s'affirme comme un historien avec qui il faut compter », confirme le journal quelques mois plus tard, à la sortie d'un livre sur les Corps francs.

Guillaume Venner, le fils de Dominique, assure qu'à part les souvenirs d'une lointaine rencontre sous l'Occupation, rien ne liait sa famille aux Tesson¹⁴. D'anciens amis de « Dom », comme ils l'appelaient, racontent pourtant que, des décennies plus tard, les enfants Venner pratiquaient l'escalade avec le fils de Philippe Tesson¹⁵. Guillaume Venner assure que c'était un pur hasard. Il aurait un jour rencontré « Sylvain » dans une salle d'escalade parisienne et, chacun ignorant qui était le père de l'autre, ils auraient par la suite grimpé ensemble des blocs de la forêt de Fontainebleau et des falaises de Normandie¹⁶.

Dans la bibliographie de Dominique Venner, il y a de quoi plaire à Sylvain Tesson. Il a 14 ans lorsque Venner publie un *Guide de l'aventure*¹⁷, un recueil de conseils pratiques pour les apprentis explorateurs : « comment

survivre aux morsures de serpent », « comment traverser le Sahara à vélo », « comment construire un igloo », « comment atteler des chiens de traîneau » et même, « comment apprivoiser des douaniers tropicaux ». Venner est aussi le biographe d'un des écrivains préférés de Tesson, l'Allemand Ernst Jünger (1895-1998)¹⁸, auteur d'un classique du récit de guerre, *Orages d'acier*. Chez Jünger, Venner admire l'officier qui combattait en première ligne pendant la Première Guerre mondiale, et l'auteur conservateur et nationaliste qui s'opposait à la république de Weimar. Tesson se référera davantage au Jünger suivant, méditatif et écolo, invitant dans son *Traité du rebelle* à résister à la modernité par « le recours aux forêts¹⁹ ».

Venner fonde en 1991 et dirige jusqu'à sa mort un magazine distribué en kiosques, *Enquête sur l'histoire*, devenu ensuite *La Nouvelle Revue d'Histoire*. Venner et des historiens liés à la Nouvelle Droite y proposent leurs analyses sur l'héritage des Celtes, le « conflit séculaire » qui opposerait l'Europe et l'islam²⁰, « l'aventure coloniale²¹ », la Collaboration ou la guerre d'Algérie. À l'été 2006, *La Nouvelle Revue d'Histoire* consacre son dossier de couverture à la guerre d'Espagne, appelant à réévaluer l'œuvre du général Franco et rappelant que les Républicains aussi ont pu se livrer à des massacres. Elle propose également deux pages d'interview avec un jeune écrivain, Sylvain Tesson, présenté comme « le vagabond du monde occidental²² ». Au détour de généralités sur l'aventure, il cite Ernst Jünger, dit sa passion pour la Russie et évoque l'« état d'émerveillement²³ » dans lequel le plongerait une statuette celte en sa possession.

En 2009, Tesson rend discrètement hommage à Venner, dans une chronique publiée dans *Le Figaro*. Il consacre son article à la chasse. C'est une autre passion de Venner. Tesson ne la partage pas, celle-là. Il ne comprend pas qu'on prenne plaisir à tuer des animaux, mais il reconnaît chez certains chasseurs le même amour de la nature que lui : « Je reconnais

aussi la profondeur symbolique de la chasse et comprends bien que l'être qui s'enfonce dans la futaie, fusil au poing, rend culte à Diane, à Artémis et aux génies des sous-bois. Dominique Venner consacre à ce beau souci archaïque et quasi religieux de puissantes pages de son *Dictionnaire amoureux de la chasse*²⁴. » Ce dictionnaire a paru huit ans plus tôt, chez Plon²⁵. C'est le livre le moins politique de Venner. L'hommage passe inaperçu.

En 2017, France Inter propose à Tesson d'animer son feuilleton estival, « Un été avec... ». Le concept est simple : de grands esprits du moment font redécouvrir de grands esprits du passé. Les années précédentes, le philosophe Raphaël Enthoven a animé « Un été avec Proust », l'historien et professeur au Collège de France Patrick Boucheron, « Un été avec Machiavel », ou son collègue Antoine Compagnon, « Un été avec Montaigne ». Le texte lu à l'antenne est ensuite retranscrit et enrichi pour des livres publiés aux Éditions des Équateurs, une maison dirigée par l'écrivain néo-hussard Olivier Frébourg, et que Tesson connaît bien : il y publie et il en possède à l'époque, avec son père, 30 % du capital²⁶. France Inter offre à Tesson neuf épisodes de quarante minutes, le samedi à l'heure de l'apéro. Il est loin, le temps où il animait des émissions sur Radio Courtoisie, la station d'extrême droite. Le voilà devenu une vedette du service public.

« On m'a proposé de m'intéresser à Jack London ; j'ai préféré Homère, un auteur que je porte en moi », explique Tesson à la presse²⁷. Il n'est pas le seul à porter Homère en lui. Dominique Venner se référait sans cesse au poète grec, dans ses livres, dans les éditoriaux de son magazine, sur son blog, et jusque dans la lettre expliquant son suicide : « Nous avons en partage depuis Homère une mémoire propre, dépôt de toutes les valeurs sur lesquelles refonder notre future renaissance en rupture avec la

métaphysique de l'illimité, source néfaste de toutes les dérives modernes²⁸. »

En 2014, un an après sa mort, des amis et admirateurs, comme l'historien Philippe Conrad et l'ancien député européen FN Jean-Yves Le Gallou, ont fondé un *think tank* pour diffuser la pensée de Venner et former les futurs cadres de l'extrême droite identitaire. Tout naturellement, ils l'ont appelé « Institut Iliade ». À l'été 2017, ils font une infidélité à Radio Courtoisie et se branchent sur France Inter, une radio de « bien-pensants », comme on dit à l'extrême droite. « Extraordinaire première émission du cycle de Sylvain Tesson », s'enthousiasme l'Institut Iliade sur son compte Twitter²⁹. Ils en sont persuadés : avec « Un été avec Homère », les auditeurs de France Inter passeraient aussi un été avec Dominique Venner. Ils croient reconnaître des idées et des mots-clés.

« L'individualisme moderne avait prétendu faire de l'homme un être autonome, autosuffisant, libre de toute attache [...], déplorait Venner. Être homme c'est être de quelque part, appartenir à une lignée, à une tradition, parler et penser dans une langue antérieure à toute mémoire, que l'on reçoit à son insu et qui forme la perception de façon définitive. Être homme c'est habiter un monde et s'y enraciner. Nos racines, nos liens ancestraux, ceux de la culture et des valeurs nous font hommes et femmes réels, liés à la nature, héritiers sans mérite, dotés d'une identité, même quand nous la refusons³⁰. » De l'*Iliade* et de l'*Odysée*, Tesson semble tirer la même morale : « Dans la pensée antique, on est de quelque part et l'on est de quelqu'un. La révélation moderne n'avait pas encore consacré le règne de l'individualisme, dogme nous réduisant à des monades auto-générées, sans racines ni ascendance³¹. »

Chez Homère, Venner trouvait la confirmation de ses thèses sur les dangers de l'universalisme, du multiculturalisme, de l'effacement des

frontières. « Dans leur diversité, les hommes n'existent que par ce qui les distingue, clans, peuples, nations, civilisations, et non par ce qu'ils ont superficiellement en commun³² », estimait-il. Selon Tesson, c'est aussi ce qu'a découvert Ulysse en errant d'île en île, chez les Sirènes, les Cyclopes ou les Lotophages : « Les îles ne communiquent pas. Voilà l'enseignement homérique : la diversité impose que chacun conserve sa singularité. Maintenez la distance si vous tenez à la survie du divers³³ ! »

Depuis l'Antiquité, déplorait Venner, les hommes seraient devenus des mauviettes. C'est le christianisme qui aurait tout gâché : « Si les Européens ont pu accepter si longtemps l'impensable, c'est qu'ils ont été détruits de l'intérieur par une très ancienne culture de la faute et de la soumission [...]. Je souhaite qu'à l'avenir, au clocher de mon village comme à ceux de nos cathédrales, on continue d'entendre la sonnerie apaisante des cloches. Mais je souhaite plus encore que changent les invocations entendues sous leurs voûtes. Je souhaite que l'on cesse d'implorer le pardon et la pitié pour en appeler à la vigueur, à la dignité et à l'énergie³⁴. » Tesson aussi en veut aux chrétiens : « Dans nos époques contemporaines, le héros ne ressemble plus à Ulysse. Deux mille ans de christianisme, récemment converti en philosophie égalitariste, ont porté au pinacle le faible à la place du guerrier. Les sociétés produisent les héros qui leur ressemblent. Dans l'Occident du XXI^e siècle, le migrant ou le père de famille, la victime ou le démuné seront dignes du podium. Un Achéen se présentant sur son char dans le Paris de 2018 serait immédiatement arrêté³⁵. »

Chez Homère, Venner admire « l'individualité et la verticalité du héros opposées à l'horizontalité indistincte de la multitude » : « La verticalité est intrinsèque à la masculinité et à l'ancien ordre européen. Elle se manifeste par une tension naturelle vers le risque, la différence, l'altitude en tout. Elle méprise la sécurité, la tranquillité, l'indolence, l'hédonisme, qui sont penchants horizontaux. Elle distingue, élève, attribue un rang. Elle

hiérarchise les idées et les personnes³⁶. » Tesson souligne lui aussi cette « hiérarchie verticale du monde » : « En haut, les dieux ; en bas, les bêtes. Entre les deux, le monde où les hommes, les héros et les monstres se partageraient les échelons³⁷. » La verticalité, Tesson connaît, lui qui a escaladé les façades et les falaises. En 2022, dans *Blanc*, son récit d'une traversée des Alpes, il en fournira une interprétation plus explicitement politique : « Le paysage répondait à son principe de distinction, de hiérarchie, de pureté [...]. Politiquement, il était étrange que les esprits éveillés ne se fussent pas plus tôt insurgés contre la symbolique du paysage de montagne. La verticalité constituait une critique de la théorie égalitaire³⁸. »

Cette même année 2022, Tesson publie aussi *Noir*³⁹, un recueil de textes et de croquis mettant en scène des suicides. Les personnages dessinés par Tesson, au choix, se pendent ou se flinguent. Dans son introduction, l'auteur révèle quelques-unes de ses inspirations : la *Ballade des pendus* de François Villon, les *Idées noires* de Franquin ou Gérard de Nerval. Dans sa critique du livre, *Valeurs actuelles* ironise : « N'y manque que Dominique Venner. Un oubli, assurément⁴⁰. » Les initiés comprendront.

*

À l'été 2017, Sylvain Tesson reçoit chez lui un journaliste et un photographe de *Paris Match*. L'objet de leur reportage, c'est la bibliothèque de « l'écrivain baroudeur⁴¹ ». Le journaliste remarque dans les rayonnages, « serrés l'un contre l'autre, Héraclite et Lucky Luke, Apollinaire et le manuel d'entretien d'une motocyclette ukrainienne », mais aussi « deux mètres linéaires » réservés à Ernst Jünger⁴². Tesson prend la pose devant sa bibliothèque. Les photos de *Paris Match* laissent à peine deviner le haut de la bibliothèque. Pourtant, un détail accroche l'œil. Dans le rayonnage le plus élevé, les tranches de quelques livres rappellent quelque chose. Il faut zoomer pour identifier leurs titres. C'est bien ça : *La Division*

Charlemagne, La Brigade Frankreich, les deux tomes de *La Division Wiking*. On ignorait que Tesson était lecteur de Jean Mabire (1927-2006), un écrivain d'extrême droite principalement connu pour ses livres sur l'histoire des SS.

Comme son ami Dominique Venner, Mabire est une des grandes figures de la Nouvelle Droite. Comme lui aussi, c'est une connaissance d'enfance de Philippe Tesson, le père de Sylvain : pendant la guerre, ils étaient tous les deux pensionnaires au collège Stanislas, à Paris⁴³. Mabire, journaliste de profession, anime avec Venner la revue d'extrême droite *Europe-Action* au milieu des années 1960, puis rejoint le Grece.

Des livres sur les SS, il en publie une quinzaine, chez de grands éditeurs. Le premier, *La Waffen SS*, est paru sous pseudonyme en 1972 chez Balland, dans la collection « Corps d'élite » dirigée par Venner⁴⁴. Ont suivi, sous son vrai nom, chez Fayard puis aux Presses de la Cité, *La Division Charlemagne, La Brigade Frankreich* ou *La Division Wiking*, présents dans la bibliothèque de Sylvain Tesson, mais aussi *Mourir à Berlin, Les Jeunes Fauves du Führer, Les Panzers de la garde noire* ou *La Division Wallonie*. Ce livre-là vaut à Mabire d'être invité en 1989 à « Apostrophes », l'émission d'Antenne 2. Des historiens professionnels lui reprochent de romancer l'histoire des SS⁴⁵. D'anciens résistants l'accusent de la glorifier. Mabire assure ne pas prendre parti, et répondre simplement à la curiosité du public : ses livres sur les SS se vendent à 35 000 exemplaires en moyenne, avec un pic à 70 000 pour l'un d'eux⁴⁶.

Ouvrons l'un de ceux repérés chez Tesson, *La Brigade Frankreich*, sous-titre : « La tragique aventure des SS français », publié en 1973⁴⁷. Dans son avant-propos, Mabire s'étonne : « Trente ans après leur engagement, les volontaires français de la Waffen SS restent encore des maudits. Il doit même exister dans l'arsenal judiciaire quelque texte permettant de

condamner celui qui ferait l'apologie de leur geste. Tel n'est pas le propos de l'auteur, qui, dans ce livre véridique, cherche à allier la rigueur historique à la couleur romanesque⁴⁸ » Le romanesque, Mabire sait faire. Son récit en flash-back débute le 1^{er} mai 1945 à Berlin. Des Français engagés volontaires chez les SS sont coincés dans une cave par la mitraille soviétique : « Tous ont des visages noircis, creusés par la fatigue et la faim [...]. Le bataillon d'assaut a fondu dans la fournaise de Berlin [...]. Ils savent que tout est perdu. En défendant le Führerbunker, à quelques centaines de mètres de leur réduit, ils défendent un mausolée. Mais, depuis des jours et des jours, des nuits et des nuits, ils n'ont aucune autre pensée que celle de se battre [...]. Leur dernière position n'est plus qu'un château de sable que va, irrésistiblement, emporter la marée rouge⁴⁹. »

Dans l'œuvre de Mabire, il n'y a pas que les SS. Il y a aussi le retour à la nature et le paganisme. Dans un ouvrage paru chez Robert Laffont⁵⁰, il s'est intéressé à Thulé, l'île nordique légendaire peuplée par les tout aussi légendaires Hyperboréens, et considérée dans l'ésotérisme nazi comme le berceau de la race aryenne⁵¹. Pour Mabire, Thulé avait bel et bien existé : ce serait l'actuelle Islande. Il a consacré un autre livre, *Les Dieux maudits*⁵², à la mythologie nordique. Cet imaginaire-là, Sylvain Tesson le connaît bien, lui aussi. En 1991, c'est en Islande que l'aventurier débutant choisit d'effectuer sa première expédition à vélo. Deux ans plus tard, pour son tour du monde, il choisit de donner un petit nom à sa bicyclette : il la baptise « Sleipnir », comme le cheval à huit pattes du dieu Odin⁵³. La veuve de Mabire doute que son mari, mort en 2006, ait rencontré le jeune Tesson, mais précise qu'« il connaissait très bien son profil et sa recherche voyageuse dans la ligne de [Jean] Raspail, et lui prédisait un grand avenir⁵⁴ ».

Zoomons à nouveau sur la photo de *Paris Match*. Dans la bibliothèque de Tesson, à côté des livres de Mabire, on repère *J'ai choisi la bête*

*immonde*⁵⁵, une autobiographie politique publiée en 2000 par Martin Peltier, ce journaliste passé du *Quotidien de Paris* au FN et à l'hebdomadaire *National Hebdo*, un temps contributeur de la revue néo-hussarde *Rive droite*. Peltier se souvient qu'au *Quotidien de Paris*, il avait été chargé par Philippe Tesson de chaperonner les stagiaires, dont son propre fils, Sylvain⁵⁶. Plus loin dans le rayonnage, voici *La Nuit de Jéricho*⁵⁷, un roman d'anticipation cosigné en 1991 par Alain Sanders, journaliste au quotidien *Présent*, et Serge de Beketch, ancien directeur de la rédaction de *Minute*, vedette de Radio Courtoisie à l'époque où Tesson y animait lui-même une émission. Comme dans *Le Camp des saints* de Jean Raspail, la France est envahie par des étrangers ; dans cette *Nuit de Jéricho*, en revanche, de courageux résistants prennent les armes et affrontent les envahisseurs. Quelques livres plus loin, on découvre une autre curiosité : *Race et identité*⁵⁸, un essai publié en 1977 aux Éditions Copernic, la maison d'édition du Grece.

Il est signé par « Jean-Pierre Hébert », un pseudonyme censé dissimuler « quatre chercheurs connus pour leurs travaux scientifiques (deux généticiens, un ethnologue et un spécialiste des problèmes de psychométrie) », selon la quatrième de couverture. L'ouvrage est riche en tableaux et en statistiques. On y apprend que le cerveau des « Blancs » pèserait 1 288 à 1 360 grammes, et celui des « Noirs », seulement 1 198 à 1 240 grammes. « Il semble, d'autre part, que le cerveau des Jaunes soit aussi plus lourd que celui des Noirs⁵⁹ », précisent les auteurs. Par ailleurs, des études démontreraient que « les races de l'hémisphère Nord possèdent aujourd'hui un plus haut QI, pour ne citer qu'un exemple, que celles de l'hémisphère Sud⁶⁰ ». Rien de raciste dans cette compilation de statistiques douteuses, assurent les auteurs. Simplement, « Ils plaident pour le droit à la différence et l'épanouissement des peuples selon leur génie propre⁶¹. »

Début 2018, trois représentants du Grece et de la Nouvelle Droite montent justement chez Sylvain Tesson. L'écrivain occupe un duplex aménagé sous les toits dans une rue touristique du 5^e arrondissement ; de sa terrasse, il a vue sur la cathédrale Notre-Dame, toute proche. Il revient d'un voyage, il s'apprête à repartir pour un autre : au Tibet, à la recherche de la panthère des neiges. En attendant, il a accepté d'accorder une interview à *Éléments pour la civilisation européenne*, plus communément appelé « *Éléments* » tout court : le magazine de la Nouvelle Droite, un bimestriel vendu en kiosques.

Tesson prépare un café. Il pose sur la table basse une boîte de cigares Montecristo. Alain de Benoist préfère tirer sur sa cigarette électronique. Le théoricien historique de la Nouvelle Droite a alors 75 ans. Dans la famille Tesson, il a connu le père, Philippe, à l'époque du quotidien *Combat*. C'est la première fois, assure-t-il, qu'il rencontre le fils. Il s'en réjouit. « J'ai une admiration pour ses exploits physiques, et il se trouve qu'il a en outre un style absolument superbe », explique de Benoist⁶². Tesson, se félicite-t-il, serait un lecteur attentif d'*Éléments* : « Il n'est pas de la Nouvelle Droite, mais il est proche. Il nous envoie des petites marques de sympathie, des petits mots pour nous féliciter de tel ou tel numéro. À une autre époque, on aurait dit qu'il était un compagnon de route⁶³. » L'époque en question, c'est l'après-guerre, lorsque des intellos et des artistes compagnaient avec le Parti communiste.

De Benoist sait que Tesson lit parfois ses livres. C'est à lui qu'il doit l'unique recension dans la grande presse de *Demain, la décroissance ! Penser l'écologie jusqu'au bout*, un essai publié chez un petit éditeur⁶⁴. « Les futurs pompistes d'une planète transformée en station-service tireraient profit de la lecture de l'étincelant dernier chapitre du livre d'Alain de Benoist sur l'écologie, s'est enthousiasmé Tesson dans *Le Figaro*. À rebours d'une "écologie au service de l'homme", le penseur développe la notion de "valeur intrinsèque de la Nature". Le concept, forgé par les

tenants de l'écologie profonde, implique que la nature doit être défendue "pour elle-même" et non parce qu'elle est utile. Un objet doté d'une valeur intrinsèque est un "bien en soi qui est à lui-même sa propre fin" et ne peut être instrumentalisé. De Benoist explore les limites de cette idée, en dissèque les contradictions, mais souligne sa force, sa beauté poétique⁶⁵. »

Dans son duplex ce jour-là, Tesson accueille aussi François Bousquet, rédacteur en chef d'*Éléments* et essayiste. Lui accepte le cigare que l'écrivain lui propose. « Je l'avais déjà rencontré à des soirées, cela remonte à quinze ans en arrière, explique Bousquet. Quand je sors un bouquin, je le lui envoie, et il m'envoie un petit mot en retour⁶⁶. » Tesson connaît aussi son troisième invité, Pascal Eysseric⁶⁷, le directeur de la rédaction d'*Éléments*. Eysseric a déjà interviewé Tesson en 2011. Il l'avait interrogé sur la Russie, Ernst Jünger ou la décroissance, des centres d'intérêt communs à l'écrivain et à la Nouvelle Droite⁶⁸. Tesson n'était encore qu'un écrivain prometteur. Cette fois, il mérite de faire la couverture du magazine.

Éléments revendique 15 000 ventes par numéro. Il a été lancé en 1973 pour diffuser auprès du grand public les thèses du Grece : un magazine d'intellos d'extrême droite, au ton austère mais aux couvertures accrocheuses. Une femme nue enlaçant des statues antiques : « Face aux fondamentalismes, la réponse polythéiste.⁶⁹ » Un gros plan sur les jambes croisées d'une autre femme : « Halte au féminisme punitif⁷⁰ ! » Ou une photo de Cyril Hanouna, et ce titre : « Demain, tous con. ne. s⁷¹ ? » Rien, cependant, ne vaut une célébrité. *Éléments* a déjà pu afficher en couverture Patrick Buisson, l'ancien conseiller très à droite de Nicolas Sarkozy, ou le philosophe Marcel Gauchet, catalogué au centre gauche mais persuadé que « la bien-pensance engendre la crétinisation⁷² ». Sylvain Tesson, c'est autre chose : une star, une vraie, adorée à droite comme à gauche. Jamais *Éléments* n'a obtenu la caution d'une personnalité aussi *mainstream*. C'est un « coup », comme on dit dans la presse.

L'interview commence. Cigare au bec, Tesson parle de son besoin de fuir et de sa passion pour les bécanes (« la moto permet d'étancher le goût du mouvement et d'être fidèle au serment de vivre dehors »). De Benoist et ses deux compagnons sont aussi venus le cuisiner sur quelques-uns de leurs sujets de prédilection. En matière de géopolitique, l'écrivain est d'accord avec eux : « La Russie est la profondeur, le socle de notre péninsule occidentale et européenne [...]. L'idée de l'Eurasie semble évidente quand on regarde un atlas, et je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas trouvé sa traduction politique. » On passe ensuite à la religion. « Quand on a, comme vous l'avez fait, autant réfléchi sur le sens des choses, se sent-on plus en phase avec le polythéisme ou le monothéisme ? », demande un des invités « Je me suis éloigné du continent spirituel chrétien, et du monothéisme en général, leur répond Tesson. Comment se faire à l'idée d'un dieu extérieur à sa création quand on vénère chaque parcelle du vivant ? »⁷³.

Éléments consacre six pages à cette interview. En couverture, Tesson apparaît de profil, casquette de marin sur le crâne, pipe au bec, le regard sur l'horizon, « comme le capitaine Haddock », s'amuse Bousquet. Pour le titre, *Éléments* opte pour une citation inoffensive de l'écrivain : « Comme Ulysse, je ne renonce jamais à aller voir⁷⁴. » Dans le même numéro, *Éléments* propose un entretien « insolite » avec Jean-Marie Le Pen « sur la poésie, la chanson et la littérature », et un dossier sur « la dictature victimaire » et les méfaits de la *cancel culture*. Lorsque le nouvel *Éléments* paraît, Tesson est parti au Tibet. Il ramène de son voyage un livre, *La Panthère des neiges*⁷⁵. Immense succès : plus de 500 000 exemplaires vendus dans la célèbre collection « Blanche » de Gallimard, près de 190 000 en poche⁷⁶, le prix Renaudot.

À l'automne 2018, la Nouvelle Droite s'implante en plein Quartier latin, avec l'ouverture de la Nouvelle Librairie, rue Medicis, entre la Sorbonne, le Sénat et le théâtre de l'Odéon. Sur les étals et dans les rayonnages, les

classiques de la littérature conservatrice ou identitaire côtoient quelques ouvrages grand public, comme les récits de voyage de Sylvain Tesson. « C'est une librairie où on défend la droite identitaire, mais pas que⁷⁷ », insiste le patron, François Bousquet, le rédacteur en chef d'*Éléments*. À la Nouvelle Librairie, on ne se contente pas de vendre des livres. On en édite, aussi : les nouveaux essais d'Alain de Benoist, les carnets intimes de Dominique Venner ou encore, *Le Grand Remplacement* de Renaud Camus. Le soir, la librairie accueille des conférences littéraires, ou politiques, comme les « Jeudis de l'Iliade », le rendez-vous hebdomadaire de l'Institut Iliade, le *think tank* identitaire.

« Sylvain Tesson est déjà venu acheter des bouquins, raconte Bousquet. Il est aussi venu deux ou trois fois le soir, mais jamais à des événements politiques, toujours à des soirées littéraires⁷⁸. » Fin janvier 2020, comme le racontera *L'Express*⁷⁹, Tesson vient ainsi écouter Julien Hervier, biographe d'Ernst Jünger. Hervier vient d'éditer au Livre de poche un recueil d'essais de Jünger, dont *Traité du rebelle*, ce texte sur « le recours aux forêts » cher à Tesson.

La Nouvelle Droite a aussi son émission de télé, « Les Idées à l'endroit », diffusée chaque mois sur TV Libertés : cette « web TV » accueille toutes les tendances de l'extrême droite, sur le modèle de Radio Courtoisie. En octobre 2021, Tesson accepte de venir y discuter pendant une heure d'Homère⁸⁰. À la sortie du plateau, il prend le temps de poser avec Martial Bild, le patron de la chaîne, ancien cadre et élu local du FN, qui poste fièrement la photo sur les réseaux sociaux⁸¹. Vers la fin de l'année 2021, *Éléments* propose à Tesson une nouvelle interview, et une nouvelle couverture, raconte François Bousquet. Cette fois, l'écrivain décline. Le rédacteur en chef d'*Éléments* s'en console en pensant à la concurrence : « Il a toujours refusé de faire une interview à VA [*Valeurs actuelles*]. Il y a aussi des choix esthétiques et intellectuels. Il pense qu'on est au niveau⁸². »

1. Entretien avec Bénédicte Martin, 17 novembre 2022.
2. Lettre de Dominique Venner lue sur Radio Courtoisie le soir du 21 mai 2013 et publiée sur de nombreux sites Internet d'extrême droite.
3. Dominique Venner, *Un samouraï d'Occident. Le bréviaire des insoumis*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2013.
4. Dominique Venner, *Monsieur Colt*, Paris, Balland, 1972.
5. Dominique Venner, *Les Armes de poing de 1850 à nos jours*, Paris, Larousse, 1988.
6. Dominique Venner, *Le Blanc Soleil des vaincus : l'épopée sudiste et la guerre de Sécession*, Paris, La Table ronde, 1975.
7. Dominique Venner, *Baltikum*, Paris, Robert Laffont, 1974.
8. Entretien avec Guillaume Venner, 12 janvier 2023, et entretien avec Bénédicte Martin, 17 novembre 2022. Philippe Tesson est mort en février 2023.
9. Dominique Venner, *Carnets rebelles, volume 1*, Paris, La Nouvelle Librairie, 2021, p. 288.
10. Dominique Venner évoque ces séjours à plusieurs reprises dans ses carnets intimes, sans mentionner Philippe Tesson : Dominique Venner, *Carnets rebelles, volume 1*, Paris, La Nouvelle Librairie, 2021.
11. Dominique Venner, *Guide de la politique*, Paris, Balland, 1972, pp. 327-328.
12. Jean-Clément Texier, « Une nouvelle collection : Le Corps d'élite », *Combat*, 23 décembre 1971.
13. Brève critique non signée dans la rubrique littéraire « Avez-vous lu ? », *Combat*, 15 décembre 1973.
14. Entretien avec Guillaume Venner, 12 janvier 2023.
15. Entretien avec Philippe Conrad, ancien ami et collaborateur de Dominique Venner, 11 janvier 2023.
16. Entretien avec Guillaume Venner, 12 janvier 2023.
17. Dominique Venner, *Guide de l'aventure*, Paris, Pygmalion, 1986.
18. Dominique Venner, *Ernst Jünger, un autre destin européen*, Paris, Éditions du Rocher, 2009.
19. Ernst Jünger, *Traité du rebelle, ou le recours aux forêts*, Paris, Points Seuil, 1986.
20. Couverture d'*Enquête sur l'histoire*, n° 15, hiver 1996.
21. Couverture d'*Enquête sur l'histoire*, n° 8, automne 1993.
22. Anne Brassié, « Entretien avec Sylvain Tesson, le vagabond du monde occidental », *La Nouvelle Revue d'histoire*, n° 25, juillet-août 2006.
23. *Ibid.*
24. Sylvain Tesson, « En chasse », *Le Figaro*, 26 janvier 2009.
25. Dominique Venner, *Dictionnaire amoureux de la chasse*, Paris, Plon, 2000.

26. Procès-verbal de l'assemblée générale extraordinaire des Éditions des Équateurs en date du 29 décembre 2015, greffe du tribunal de commerce de Dieppe.
27. Aude Dassonville, « Sylvain Tesson passe “Un été avec Homère” sur France Inter », publié sur *telerama.fr*, 15 juillet 2017.
28. Lettre de Dominique Venner lue sur Radio Courtoisie le soir du 21 mai 2013 et publiée sur de nombreux sites d'extrême droite.
29. Tweet de @InstitutIliade posté le 4 juillet 2017.
30. Dominique Venner, *Histoire et Traditions des Européens. 30 000 ans d'identité*, Paris, Éditions du Rocher, 2004, p. 24.
31. Sylvain Tesson, *Un été avec Homère*, Paris, Éditions des Équateurs/France Inter, 2018.
32. Dominique Venner, *Un Samouraï d'Occident. Le bréviaire des insoumis*, *op. cit.*
33. Sylvain Tesson, *Un été avec Homère*, *op. cit.*
34. Dominique Venner, *Un Samouraï d'Occident. Le bréviaire des insoumis*, *op. cit.*
35. Sylvain Tesson, *Un été avec Homère*, *op. cit.*
36. Dominique Venner, *Histoire et Traditions des Européens. 30 000 ans d'identité*, *op. cit.*, p. 210.
37. Sylvain Tesson, *Un été avec Homère*, *op. cit.*
38. Sylvain Tesson, *Blanc*, Paris, Gallimard, 2022, p. 198.
39. Sylvain Tesson, *Noir. Textes et dessins*, Paris, Albin Michel, 2022.
40. Alfred Lévy, « Noirs dessins, lumineux desseins », publié sur *valeursactuelles.com*, 12 juillet 2022.
41. Philibert Humm, « Dans la bibliothèque de... Sylvain Tesson », photo de Théo Saffroy, *Paris Match*, 20 juillet 2017.
42. *Ibid.*
43. E-mail de Katherine Mabire, veuve de Jean Mabire, 10 janvier 2023.
44. Henri Landemer (pseudonyme de Jean Mabire), *Les Waffen SS*, Paris, Balland, 1972.
45. Jean-Luc Leleu, *La Waffen-SS. Soldats politiques en guerre*, Paris, Perrin, 2007, p. 823.
46. *Ibid.*
47. Jean Mabire, *La Brigade Frankreich*, Paris, Fayard, 1973.
48. *Ibid.*, p. 5.
49. *Ibid.*, p. 14-15.
50. Jean Mabire, *Thulé. Le soleil retrouvé des Hyperboréens*, Paris, Robert Laffont, 1978.
51. *Ibid.*
52. Jean Mabire, *Les Dieux maudits*, Paris, Copernic, 1978.

53. Alexandre Poussin et Sylvain Tesson, *On a roulé sur la terre*, *op. cit.*
54. E-mail de Katherine Mabire, 10 janvier 2023.
55. Martin Peltier, *J'ai choisi la bête immonde. Auto-psy d'un fasciste*, Paris, ICM, 2000.
56. Entretien avec Martin Peltier, 13 octobre 2022.
57. Serge de Beketch et Alain Sanders, *La Nuit de Jéricho*, Paris, Éditions des Vilains Hardis, 1991.
58. Jean-Pierre Hébert, *Race et Intelligence*, Paris, Copernic, 1977.
59. *Ibid.*
60. *Ibid.*
61. *Ibid.*
62. Entretien avec Alain de Benoist, 15 décembre 2022.
63. *Ibid.*
64. Alain de Benoist, *Demain, la décroissance ! Penser l'écologie jusqu'au bout*, Paris, Éditions Édite, 2007.
65. Sylvain Tesson, « Valeur intrinsèque », *Le Figaro*, 17 novembre 2008.
66. Entretien avec François Bousquet, 21 décembre 2022.
67. Contacté, Pascal Esseyric n'a pas souhaité répondre aux questions de l'auteur.
68. Pascal Eysseric, « Sylvain Tesson, la quête du paladin », *Éléments*, n° 140, juillet 2011.
69. Couverture d'*Éléments* ; n° 167, août 2017.
70. Couverture d'*Éléments*, n° 161, août 2016.
71. Couverture d'*Éléments*, n° 170, février 2018.
72. Couverture d'*Éléments*, n° 164, février 2017.
73. « Dans les pas de Sylvain Tesson : "Manifeste pour une pensée chatoyante" », *Éléments*, n° 171, avril 2018.
74. Couverture d'*Éléments*, n° 171, avril 2018.
75. Sylvain Tesson, *La Panthère des neiges*, Paris, Gallimard, 2019.
76. Chiffres de ventes établis par l'institut GFK.
77. Entretien avec François Bousquet, 21 décembre 2022.
78. *Ibid.*
79. Jérôme Dupuis et Camille Vigogne Le Coat, « Sylvain Tesson, icône réac », *L'Express*, 27 février 2020.
80. « Les Idées à l'endroit – Exclusif : Sylvain Tesson évoque Homère », émission disponible sur la chaîne YouTube « Chaîne officielle TVL ».
81. Photo postée par @BildMartial sur Twitter le 4 octobre 2021.
82. Entretien avec François Bousquet, 21 décembre 2022.

CHAPITRE 11

Les valeurs actuelles de Houellebecq

Début octobre 2017, Michel Houellebecq reçoit un e-mail : « Nous avons besoin de vous. » Il l'ouvre. Encore une demande d'interview. Cette fois, c'est un journaliste de *Valeurs actuelles*, cet hebdomadaire qui tente d'unir la droite et l'extrême droite, réputé pour ses couvertures sur les immigrés (« L'invasion qu'on nous cache ») ou les Roms (« L'overdose »). Ils envisagent de publier un dossier sur le transhumanisme, il s'y est intéressé dans ses romans, ils voudraient son avis sur le sujet. Comme à tous les journalistes qui le sollicitent à cette époque-là, de droite comme de gauche, Houellebecq répond qu'il a décidé de ne plus jamais accorder d'interview. L'exercice lui est devenu trop pénible. Le journaliste de *Valeurs actuelles* comprend, mais ses collègues et lui aimeraient tout de même faire sa connaissance. L'écrivain accepte un dîner.

Un soir de fin octobre 2017, Houellebecq s'installe à l'étage de la Rotonde, la vieille brasserie de Montparnasse, avec trois journalistes de *Valeurs actuelles* : Geoffroy Lejeune, le directeur de la rédaction, 29 ans seulement ; le rédacteur en chef du service « Société », Michaël Fonton, 40 ans ; une nouvelle recrue du journal, Charlotte d'Ornellas, 31 ans, une vedette de la réacosphère, passée notamment par le site d'extrême droite Boulevard Voltaire, invitée dans les *talk-shows* de CNews. Dans leurs

souvenirs, on commande des huîtres, des coquilles Saint-Jacques et du Bourgogne. On discute aussi bien du renouveau du catholicisme que du *Gendarme de Saint-Tropez*. « On finit à quatre heures du matin et je le ramène chez lui en voiture », raconte Lejeune¹.

Trois ans avant cette soirée à La Rotonde, il a tenté une première fois de rencontrer Houellebecq, sans succès. Fin 2014, l'écrivain s'apprête à publier *Soumission*, son roman d'anticipation politique². Au premier tour de l'élection présidentielle, la gauche et la droite traditionnelles s'effondrent. Au second tour, elles se rallient au candidat d'un parti imaginaire, la Fraternité musulmane, pour faire barrage à Marine Le Pen. Le président musulman islamise la France, et rétablit l'ordre et la paix. Finies, les émeutes en banlieue. Finis, les déficits publics, grâce à l'argent des pétromonarchies. Fini, le chômage, puisque les femmes cèdent leurs emplois aux hommes et retournent à la maison. Houellebecq laisse les lecteurs en tirer la leçon qu'ils veulent. Est-ce une farce, ridiculisant les racistes et les xénophobes ? Au contraire, la sortie de *Soumission* restera-t-elle, comme le résume *Libération* dans un éditorial, « une date dans l'histoire des idées, qui marquera l'irruption – ou le retour – des thèses de l'extrême droite dans la haute littérature³ » ? Le président de la République en personne, François Hollande, est interrogé sur ce livre dont il est un personnage secondaire. « Ne nous laissons pas emporter par ce climat, dévoré par la peur, l'angoisse », avertit-il sur France Inter. *Valeurs actuelles*, qui a passé l'année à titrer en couverture sur « le racisme anti-Blancs », « l'invasion des mosquées » ou « a-t-on encore le droit d'être Français ? », se doit de participer à la polémique.

Lejeune, à l'époque, connaît mal l'œuvre de Houellebecq. « C'est le côté caricatural du mec de droite qui découvre Houellebecq parce qu'il a écrit un livre sur l'islam⁴ », admet-il. Il récupère l'adresse e-mail de l'écrivain auprès d'une connaissance, et lui demande une interview. Houellebecq lui aurait répondu, désolé, qu'il devait s'en tenir au « plan

média » établi par son éditeur, Flammarion : la « matinale » de France Inter, la couverture du *Nouvel Observateur*, des entretiens dans *Les Inrockuptibles* et, pour la presse de droite, *Le Figaro Magazine*. La polémique s'enflammant, on cale, la veille de la sortie du livre, une interview au 20 heures de France 2 avec David Pujadas, un autre personnage du roman.

Pour sa toute première couverture consacrée à Houellebecq, *Valeurs actuelles* doit se débrouiller sans lui. On titre : « Peur sur la France. ». On sous-titre : « Islam, et si Houellebecq avait raison ? » Pour l'illustration, on cache un regard menaçant sous un niqab bleu blanc rouge. Dans l'éditorial, on évoque « le retour de la censure politique » dont Houellebecq serait, après le polémiste Éric Zemmour, la nouvelle victime⁵. On remplit huit pages sur « Houellebecq et la France d'Allah ». On envoie un reporter compter les salles de prière à Quimper, pour confirmer que le roman est déjà une réalité : « Jadis, les Bretons avaient des chapeaux ronds. Maintenant, ils ont des mosquées⁶. »

Le numéro est déjà parti à l'imprimerie lorsque, le 7 janvier 2015, simultanément, *Soumission* sort en librairie et des terroristes pénètrent dans les bureaux de *Charlie Hebdo*. L'hebdo satirique était menacé depuis qu'il avait publié des caricatures de Mahomet. L'attaque fait douze morts et onze blessés. Houellebecq, cible potentielle des terroristes islamistes, est placé sous protection policière. Dès le lendemain, sur RTL, le Premier ministre Manuel Valls appelle le pays à l'unité, et met en cause l'écrivain : « Il y a des forces de haine qui travaillent la société française. La France, ce n'est pas la soumission, ce n'est pas Michel Houellebecq. Ce n'est pas l'intolérance, la haine. » *Soumission* sera pourtant un succès : 606 306 exemplaires vendus en grand format, puis 285 605 en édition de poche⁷.

Lejeune se rappelle avoir recontacté Houellebecq en octobre 2016. Dans une cité de l'Essonne, des policiers ont été grièvement brûlés par des cocktails Molotov jetés à l'intérieur de leur voiture. Des flics en colère manifestent contre le gouvernement, accusé d'indifférence à leurs

conditions de travail, et contre la justice, accusée de laxisme. Lejeune renvoie un e-mail à l'écrivain : « J'avais eu le temps de tout lire. Dans un de ses bouquins, celui où il finit la tête coupée, il y a des flics dans les remerciements. Je me suis dit que ça pouvait l'intéresser⁸. » Dans *La Carte et le territoire*, en effet, Houellebecq indique avoir été « impressionné et intrigué par la police », et remercie des policiers qui lui ont « fourni de bien utiles précisions sur leur difficile métier »⁹. Il décline la nouvelle demande d'interview de *Valeurs actuelles*.

La tentative suivante, en octobre 2017, sera la bonne. Houellebecq fait même aux jeunes journalistes de *Valeurs actuelles* un cadeau. « Il nous dit : “Si vous voulez, je vous file l'interview que j'ai faite en Allemagne” », raconte Lejeune. Une dizaine de jours avant leur soirée à La Rotonde, l'écrivain était invité à la foire du livre de Francfort. Il y a accordé une interview au magazine *Der Spiegel*, la dernière de sa carrière, promis juré. Flammarion l'a fait traduire par Bernard Lorthary, un traducteur respecté, éditeur de littérature germanique chez Gallimard¹⁰. Houellebecq a relu attentivement cette version française. Il a reformulé certaines phrases, il en a éliminé d'autres, jugées inutiles ou hors sujet. Lejeune lui-même suggère que le choix de publier cette traduction dans *Valeurs actuelles* n'était pas innocent : « L'interview au *Spiegel* est passée inaperçue [en France]. Peut-être qu'il se dit que ça fera plus de bruit si c'est dans *Valeurs actuelles*, pour la même raison que Macron fera plus tard une interview sur l'immigration chez nous¹¹. »

Le 23 novembre 2017, une photo de l'écrivain fixant les lecteurs droit dans les yeux illustre la couverture de *Valeurs actuelles* : « Houellebecq, la dernière confession. » Pour un magazine connu jusqu'ici pour ses « couv » avec Éric Zemmour, Philippe de Villiers ou Marion Maréchal-Le Pen, c'est une jolie prise. « Un entretien historique », se félicite le journal.

« Les chiens de garde de la gauche, depuis quelque temps, sont dans un état de rage permanente, y explique Houellebecq. Ils se comportent comme

une bête prise au piège, et qui sent sa fin proche¹². » Il remarque « un très curieux retour du catholicisme » en France, et considère que les défilés de La Manif pour tous, contre la loi autorisant le mariage des couples homosexuels, ont été « l'un des moments les plus intéressants de l'histoire récente ». Il a aussi eu une idée : « Une guerre civile est de l'ordre du possible. Au fond, l'intégration des musulmans ne pourrait fonctionner que si le catholicisme redevenait religion d'État. Occuper la deuxième place, en tant que minorité respectée, dans un État catholique, les musulmans l'accepteraient bien plus facilement que la situation actuelle. Ils n'arrivent pas à se faire à la société sécularisée et à l'État laïc, porteur d'une liberté de religion qu'ils ne comprennent pas, et ressentent comme un instrument de lutte contre la religion – ce qu'elle a d'ailleurs été en France, historiquement. »

Houellebecq et les jeunes de *Valeurs actuelles* sympathisent. « On est devenu potes, on a fait des dîners chez lui, chez Charlotte d'Ornellas, chez moi », raconte Lejeune. Onze mois ont passé depuis le dîner à La Rotonde. Fin septembre 2018, Houellebecq se marie. Le dîner a lieu chez Lapérouse, un des plus vieux restaurants de Paris, ouvert sous Louis XV. L'écrivain a placé ses amis journalistes à la même table, dans un mélange inattendu. Nelly Kapriélian, la responsable des pages littéraires des *Inrockuptibles*, l'hebdo de la gauche branchée, doit passer la soirée avec Geoffroy Lejeune, le patron de *Valeurs actuelles*, l'hebdo de la droite dure. « À un moment, Houellebecq me prend à part à la fenêtre, pour fumer une cigarette, raconte Lejeune. Il me dit qu'il va chercher un prix en Belgique et il me propose de l'accompagner. »

Le 19 octobre 2018, Lejeune retrouve Houellebecq et son épouse à la gare du Nord. À bord du Thalys, l'écrivain papote, le journaliste prend des notes. À Bruxelles, ils sont accueillis par David Engels, professeur d'histoire romaine à l'Université libre de Bruxelles. Il préside la « Oswald Spengler Society for the Study of Humanity and World History », fondée

dix mois plus tôt. L'association veut promouvoir la pensée du philosophe allemand Oswald Spengler (1880-1936), un des penseurs de la « Révolution conservatrice », courant de pensée réactionnaire de l'entre-deux-guerres, opposé à la République de Weimar. On célèbre le centenaire du classique de Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, une analyse du processus qui conduirait à la naissance, à l'essor puis à la mort des civilisations.

Pour l'occasion, il a été décidé de récompenser Houellebecq, sensible à la question. Le prix est doté de 10 000 euros grâce à la générosité du trésorier de l'association, Max Otte, un gestionnaire de fonds allemand proche de l'extrême droite¹³. Le romancier, son épouse et le journaliste de *Valeurs actuelles* sont logés au Stanhope, un hôtel cinq étoiles. En début de soirée, Houellebecq enfile une veste et noue une cravate. La cérémonie est organisée dans une salle de réunion de l'hôtel, sans fenêtres et avec faux plafonds industriels. Il y a quelques dizaines de spectateurs, et autant de chaises vides. Lejeune s'assied au premier rang, à côté de Houellebecq.

L'écrivain a rédigé un discours d'une dizaine de pages. Il s'étonne qu'un prix créé en l'honneur d'un penseur soit décerné à un romancier : « Quelqu'un comme Éric Zemmour, qui a réellement produit des essais historiques de grande ampleur, et bien documentés, le mériterait dans un sens bien davantage [...]. Si quelqu'un écrit dans cent ans : “Sur l'Occident de la fin du xx^e et du début du xxi^e siècle, sur le déclin qu'il traversait à l'époque, Houellebecq offre un témoignage d'une grande valeur”, c'est un compliment que j'accepte par avance. Alors oui, dans ce sens, je me sens en droit d'accepter le prix Spengler. Même, je dirais que le mot de “déclin”, dans mon cas, est presque trop doux¹⁴. »

Lejeune rentre à Paris avec un carnet rempli d'anecdotes sur cette virée à Bruxelles, et de citations recueillies dans le Thalys. Houellebecq lui a confié être en « dérive politique » : « Je suis prêt à voter pour n'importe qui pourvu qu'on propose la sortie de l'Union européenne et de l'Otan, ça, j'y tiens beaucoup¹⁵. » Ça mérite un article. « Michel n'avait pas prévu de

parler dans la presse, mais je lui fais relire le papier et il dit que c'est fidèle à ce qu'on a vécu¹⁶ », explique Lejeune. Houellebecq l'autorise également à publier le texte de son discours. Le 25 octobre 2018, le revoilà en couverture de *Valeurs actuelles* : « Houellebecq, la grande prophétie ». Le magazine annonce fièrement avoir passé « vingt-quatre heures avec l'écrivain, au chevet de l'Europe ».

C'en est trop pour *Les Inrockuptibles*. Ils soutiennent « Michel » depuis son premier roman. Il leur réservait jusqu'ici ses confidences. Il assurait qu'il ne parlerait plus à la presse, et le voilà qui livre une interview déguisée à un concurrent, et pire, à *Valeurs actuelles*. Nelly Kaprièlian y consacre son billet hebdomadaire : « Michel vire-t-il à l'extrême droite ? L'a-t-il toujours été ? Est-ce de la provoc ? Du nihilisme ? Rien n'est clair, mais rien n'est anodin non plus. Et comme il ne veut plus donner d'entretien [sic], ça va être dur de le lui demander¹⁷. » Le patron de *Valeurs actuelles* s'en amuse encore : « Il n'a pas choisi entre *Les Inrocks* et nous. Souvent, il nous fait des réflexions : “Vous êtes super réacs sur tel ou tel sujet.” Il n'habite ni chez eux, ni chez nous. Il ne veut pas habiter quelque part. Il s'en fout qu'on dise qu'il est réac. Il n'est pas fixé, c'est un observateur¹⁸. »

Houellebecq observe surtout la droite, et même, l'extrême droite. Le 28 novembre 2018, il dîne avec Éric Zemmour au Jockey Club, un de ces clubs privés réservés à l'élite parisienne. Ni le romancier ni le polémiste n'ont leur carte au Jockey. Ils y ont été invités par un membre du club, et ami commun, Marin de Viry : « Il se trouve que je connaissais les deux. Ils avaient envie de se voir. Zemmour est déconnant sur le plan politique, mais il est très sympa en privé. L'aimantation était réciproque¹⁹. » La rencontre doit rester discrète. Zemmour ne résistera pas au plaisir de l'évoquer, trois ans plus tard, dans un livre destiné à lancer sa campagne présidentielle, *La France n'a pas dit son dernier mot*. De ce dîner avec Houellebecq, il se souvient surtout de leur difficulté à nouer leurs cravates, obligatoires au Jockey Club : « On rit de notre maladresse commune. On est comme deux

enfants complices, perdus devant les gestes les plus simples de l'existence²⁰. »

Le 1^{er} janvier 2019, le *Journal officiel* publie sa liste des nouveaux récipiendaires de la Légion d'honneur. Houellebecq figure dans cette promotion du Nouvel An. Il le doit au patron de *Valeurs actuelles*. Lejeune raconte qu'en Belgique, à la remise du prix de la Oswald Spengler Society, Houellebecq a accroché à sa veste une décoration reçue du ministère de la Culture autrichien ; le journaliste s'est étonné que « Michel » n'ait toujours pas été décoré en France ; il en a parlé à un autre ami, Bruno Roger-Petit, un ancien journaliste croisé sur des plateaux de télé, désormais conseiller « mémoire » d'Emmanuel Macron, en charge notamment des décorations. Le conseiller en parle au président. Le président est d'accord²¹. Trois jours après l'annonce dans le *Journal officiel*, Houellebecq publie un nouveau roman, *Sérotonine*²². Le titre de la couverture que *Valeurs actuelles* lui consacre est tout trouvé : « Houellebecq, l'écrivain national ».

Pour ce livre, le romancier refuse encore de parler à la presse. *Valeurs actuelles* n'a pas besoin d'interview pour publier un récit « sur les pas de Michel Houellebecq », et mettre en scène ses relations privilégiées avec lui : « Un soir, Michel Houellebecq avait insisté pour qu'on écoute [...] "Child In Time", la mythique chanson des Deep Purple. L'un des derniers moments où, selon lui, l'Occident avait réellement été génial. Soudain, au moment où Ian Gillan abandonne sa voix dans les aigus, on a vu Michel pénétré, subjugué, se contorsionner sur sa chaise, les yeux fermés, pousser lui aussi de longs cris stridents. Houellebecq, écrivain de la décadence, célébrant la possibilité du sursaut dans un monde de ruines. On s'était dit, à cet instant précis, qu'on voyait peut-être, en la personne de ce petit être noyé dans sa chemise à carreaux, un morceau d'Occident renaître²³... »

Début 2019, une revue conservatrice américaine, *First Things*, commande à Houellebecq un texte sur la religion. L'écrivain en parle à Lejeune, son copain de *Valeurs actuelles* : « Il m'a proposé de le faire avec

lui, on est allé chez lui pour l'écrire, et il a tenu à ce qu'on soit payé 50/50²⁴. » Le résultat, publié en mai 2019, est un échange d'égal à égal entre l'écrivain et le journaliste²⁵. Houellebecq explique qu'« on peut repérer dans l'histoire de la pensée une étrange famille d'esprits, qui admirent l'Église catholique romaine pour son pouvoir de direction spirituelle des êtres humains, et surtout d'organisation des sociétés humaines, sans pour autant être chrétiens ». Lejeune, lui, va à la messe. Il explique à Houellebecq qu'« on a chassé le sacré des églises, silencieusement, et on ne l'a remplacé que par du cool, du festif – c'est formidable, mais désespérément humain ». Houellebecq s'en désole comme lui : « La restauration du catholicisme dans son ancienne splendeur peut-elle réparer notre civilisation endommagée ? Là nous sommes d'accord, c'est beaucoup plus simple, évident presque : la réponse est oui. »

Le 18 avril, Houellebecq reçoit sa Légion d'honneur à l'Élysée. Il a invité des vedettes, Nicolas Sarkozy, Alain Finkielkraut, David Pujadas ou le chanteur Jean-Louis Aubert, mais c'est la présence d'une délégation de *Valeurs actuelles* qui fait jaser. Une semaine plus tard, le 25, le journal organise une soirée de débats sur l'Europe au Cirque d'hiver, à Paris. On attend 1 700 spectateurs. Au programme, Philippe de Villiers, Éric Zemmour, le ministre de l'Économie Bruno Le Maire et, surtout, Houellebecq, qui a accepté de clore la soirée. Il a demandé à être accompagné d'un ami, l'écrivain Benoît Duteurtre.

Houellebecq arrive sur la piste du Cirque d'hiver en parka, un sac à dos informe à la main, et s'installe dans un fauteuil²⁶. Nonchalamment, il évoque son adolescence, cette époque où « y avait pas de Starbucks » et où « le monde était plus intéressant parce qu'il était plus varié ». Aujourd'hui, « des êtres humains diversifiés sont en train de se transformer en zombies standardisés ». Duteurtre, qui a consacré un roman aux vaches, remarque qu'on standardise même les bovidés. La Holstein, une race laitière allemande réputée pour sa productivité, est omniprésente dans les

campagnes françaises, explique Duteurtre : « Enfin, je sais pas si le mot “race”... Maintenant, faut faire attention... » Le public rigole. Houellebecq tranche : « Non, pour les vaches, on a le droit. » L'écrivain national précise que le nationalisme, « c'est pas mon truc ». Il explique qu'il aurait préféré désertier plutôt que de se battre pour la France, et se tourne en souriant vers le public : « Désolé, c'est pas de droite ce que je dis. » Il revient à l'Union européenne. « Il faut réussir à organiser un référendum, comme les Britanniques quoi. » Le public reprend ses applaudissements. Le show de Houellebecq dure quarante minutes. Ce sera le climax de son compagnonnage de route avec *Valeurs actuelles*.

1. Entretien avec Geoffroy Lejeune, 4 octobre 2022.
2. Michel Houellebecq, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015.
3. Laurent Joffrin, « Soumission, Le Pen au Flore », *Libération*, 3 janvier 2015.
4. Entretien avec Geoffroy Lejeune, 4 octobre 2002.
5. Yves de Kerdrel, « Le retour de la censure politique », *Valeurs actuelles*, 8 janvier 2015.
6. Pierre-Alexandre Bouclay, « Quimper à l'heure turque », *Valeurs actuelles* n° 4076 du 8 janvier 2015.
7. Chiffres de ventes établis par l'institut GFK.
8. Entretien avec Geoffroy Lejeune, 4 octobre 2022.
9. Michel Houellebecq, *La Carte et le territoire*, *op. cit.*, p. 430.
10. E-mail de Bernard Lorthary, 10 décembre 2022.
11. Entretien avec Geoffroy Lejeune, 4 octobre 2002.
12. Entretien avec Michel Houellebecq, « Est-ce moi qui suis déprimé ou est-ce le monde qui est déprimant ? », *Valeurs actuelles*, 23 novembre 2017.
13. Article non signé, « L'extrême droite allemande soutient un membre de la CDU pour la présidentielle », publié sur *courrierinternational.com* le 26 janvier 2022.
14. Michel Houellebecq, « L'Occident est dans un état de déclin très avancée », *Valeurs actuelles*, 25 octobre 2018.
15. Geoffroy Lejeune, « Déambulation bruxelloise avec Michel Houellebecq », *Valeurs actuelles*, 25 octobre 2018.
16. Entretien avec Geoffroy Lejeune, 4 octobre 2002.

17. Nelly Kaprièlian, « Valeur actuelle ? », *Les Inrockuptibles*, 7 novembre 2018.
18. Entretien avec Geoffroy Lejeune, 4 octobre 2002.
19. Entretien avec Marin de Viry, 22 décembre 2022.
20. Éric Zemmour, *La France n'a pas dit son dernier mot*, Paris, Rubempré, 2021, p. 280.
21. Échange avec Bruno Roger-Petit sur Telegram, 9 décembre 2022, p. 280.
22. Michel Houellebecq, *Sérotonine*, Paris, Flammarion, 2019.
23. Charlotte d'Ornellas, « Dans les pas de Michel Houellebecq », *Valeurs actuelles*, 10 janvier 2019.
24. Entretien avec Geoffroy Lejeune, 4 octobre 2022, et échange par e-mail avec R. R. Reno, éditeur de *First Things*, 27 octobre 2022.
25. Michel Houellebecq et Geoffrey Lejeune, « Restauration », *First Things*, en ligne : <https://www.firstthings.com/article/2019/05/restoration> (version anglaise, consultée en janvier 2023) et <https://www.firstthings.com/article/2019/05/restoration> (version française, consultée en janvier 2023).
26. La vidéo du débat entre Michel Houellebecq et Benoît Duteurtre est disponible sur la chaîne YouTube de l'association Les Éveilleurs, co-organisatrice du débat : <https://www.youtube.com/watch?v=yuC0GDXXsA4&list=PLzvEWdDF2AN4gTfTBIGa282pj0ew4NDCA> (consulté en février 2023).

CHAPITRE 12

L'affaire Yann Moix

À la rentrée littéraire 2004, Yann Moix publie son cinquième roman, *Partouz*. Le narrateur y divague sur l'échangisme, le terrorisme, et « cet islam trancheur de queues pointées comme des ogives vers le con des femmes que j'aurais dû niquer, que j'aurais dû aimer, que j'aurais dû faire jouir par tous les trous¹ ». *Partouz* est « bon pour la décharge », résume *Le Figaro*. Un petit site culturel, *Lelitteraire.com*, se désole aussi. Sa critique passe inaperçue. Un détail inédit sur la carrière de Yann Moix se cache dans le texte : « On lui connaît de jolis papiers antisémites dans la feuille de chou de Sup de Co Reims, où l'infâme usa ses fonds de culotte². » Quinze ans, tout rond, avant que *L'Express* révèle ce secret de jeunesse et que le scandale éclate. Pendant ces quinze années, Moix vit au rythme des alertes.

Fin 2008, *Partouz* a été oublié et Yann Moix a maintenant droit à sa photo chaque jeudi dans *Le Figaro littéraire*. Il fixe les lecteurs dans les yeux, la main sur le menton. Il a été recruté pour tenir le « feuilleton ». Dans la presse d'autrefois, on désignait ainsi cette rubrique en bas de la « une », mélange de billet d'humeur et de critique littéraire. Moix y est libre d'encenser ou descendre qui il veut. Il ne s'en prive pas. Surprenant le lectorat conservateur du *Figaro*, il a écrit sur le roman du chanteur Gérard

Manset, qu'il n'a pas aimé, puis celui de l'humoriste Guy Bedos, qu'il a trouvé moins mauvais que prévu. Le 11 décembre 2008, il consacre sa chronique à des textes inédits de Primo Levi, l'auteur de *Si c'est un homme*, survivant du camp d'extermination d'Auschwitz. Le même jour, un texte étrange apparaît sur Internet.

En tapant sur Google « Yann Moix » et « juifs » ou « judaïsme », un lien bizarre remonte dans la liste des réponses proposées. Il mène à un blog dénommé Club Acacia. Sur la page d'accueil, pas de photo d'acacia, mais la figure stylisée d'un guerrier spartiate, avec son casque et son bouclier. Dans l'extrême droite identitaire, le spartiate est un signe de reconnaissance, celui des sauveurs de la race blanche. « Lorsque tous trahiront... nous resterons fidèles », promet le slogan du blog : les paroles d'un hymne de la Waffen SS. L'animateur du blog a choisi le pseudo de « MSR » : l'acronyme du Mouvement social révolutionnaire, un parti collabo, à lire « Aime et sers », le slogan de ce même parti, repris à leur compte par les nazillons d'aujourd'hui.

« Yann Moix et le judaïsme : un terrible secret bientôt révélé ! », promet le titre d'un des derniers billets postés sur le blog³. Son ou ses auteurs, anonymes, précisent qu'il s'agirait du « communiqué n° 1 du CHVL ». On apprend plus bas que l'acronyme désignerait un « Comité Hulot pour la vérité en littérature ». Hulot, comme Nicolas Hulot, le présentateur d'« Ushuaïa » sur TF1. Celui ou ceux qui ont écrit ce texte savent, pour *Ushoahia*.

« Depuis 2007, Moix a entamé une nouvelle carrière, il s'est trouvé une nouvelle voie... celle d'APOLOGUE DU JUDAÏSME ! », accusent-ils. Ils en veulent pour preuves ses dernières productions. Son article intitulé « Apprenti juif », publié à l'automne 2007 dans *La Règle du jeu* et « où il fait part de l'admiration sans réserve qu'il éprouve pour les juifs ». Son dernier livre, *Mort et Vie d'Édith Stein*, paru début 2008, dans lequel « il romance en termes élégiaques la carrière d'une juive convertie au

catholicisme et morte à Auschwitz ». Ses derniers articles dans *Le Figaro* ont été consacrés « coup sur coup » à Etty Hillesum, assassinée à Auschwitz, et à Primo Levi. Des antisémites s'en prennent à un écrivain qui aime les juifs : jusqu'ici, rien d'étonnant. Seulement, ces antisémites-là ont l'air de bien connaître Yann Moix.

Selon eux, Moix, « en privé, moquait avec verve et cruauté les travers du “peuple élu” ». Ils ironisent : « Quel étrange tournant, quelle virevolte subite ! » Ils font durer le suspense :

Pourquoi Moix se met-il tout à coup à vénérer les juifs et à trahir ses amis qui osent braver les tabous ? Beaucoup de gens, dans son entourage, cherchent et s'interrogent, ses anciennes connaissances fulminent, ses lecteurs s'inquiètent... Nous sommes heureusement en mesure de leur révéler les raisons de son changement. La voici... Cette raison, c'est la peur...

Moix a en effet un affreux petit secret qu'il aimerait bien ne jamais voir exposé en public, mais dont il sait qu'il va un jour ou l'autre sortir comme un diable de sa boîte et lui exploser au visage. Un secret politique et historique, tout à fait pernicieux, qu'il cherche à cacher depuis sa jeunesse pas assez tendre et trop tumultueuse, un péché impardonnable aux yeux de ceux dont il tente aujourd'hui de se faire aimer sans y parvenir vraiment car ils savent qu'il n'est pas des leurs, qu'il ne l'a jamais été et qu'il dit tout haut le contraire de ce qu'il pense tout bas. [...].

Quel est ce secret et pour quelle incroyable raison est-il lié au judaïsme ? Qu'est-ce qui peut entraîner un jeune auteur de 40 ans à tourner casaque et, soudain, à faire, parce qu'il a la trouille de voir sa carrière ruinée, l'apologie d'une religion qui n'est pas la sienne et qu'il tenait jusqu'alors, de l'avis général de ses proches, en très piètre estime (euphémisme...) ? Qu'a-t-il à

se faire pardonner et pourquoi prend-il les devants en rajoutant des louches... ?

C'est assez simple à deviner... Réfléchissez ! Et pour ce faire, RÉVISEZ vos classiques... !

Les habitués du blog n'ont pas besoin de ces majuscules pour comprendre qu'il n'est pas question de révision, mais de révisionnisme. Le ou les auteurs promettent de publier « dans peu de temps » un « communiqué n° 2 », qui révélera « ce gênant et honteux secret, preuves à l'appui ». Inutile de chercher en ligne ce « communiqué n° 2 », qui n'a jamais été publié. Inutile de chercher non plus le « communiqué n° 1 », qui a disparu de Club Acacia et du web. Le blog est en sommeil depuis 2012.

Quatre ans passent sans nouvelle alerte. Au printemps 2012, Alain Soral s'en mêle⁴. Une fois par mois, le maître délivre sa parole aux adeptes, via le site de son groupuscule, Égalité & Réconciliation. Face caméra, Soral explique ce qu'il faut comprendre de l'actualité ; il dévoile les dernières manigances supposées des juifs et de leurs amis ; il règle ses comptes avec d'anciennes fréquentations, aussi. Ça s'appelle « l'entretien du mois ».

En fait d'entretien, c'est un interminable monologue. Celui de juin 2012 dure trois heures et quarante-cinq minutes. Soral s'est installé dans un canapé. Une affiche pendouille au mur : celle de la « Liste antisioniste » montée avec l'humoriste Dieudonné pour les européennes de 2009. Soral disserte sur « la communauté organisée dont on n'a pas le droit de parler », puis sourit : « Là je vais m'amuser un peu parce que c'est un peu le jour où on va balancer avec plaisir⁵. » Il rappelle l'amitié entre Yann Moix et Paul-Éric Blanrue, et la proximité de Blanrue avec le négationniste Robert Faurisson. Il a du nouveau :

Yann Moix aujourd'hui [...] est un des chiens d'attaque de Bernard-Henri Lévy, et il est tenu par la communauté organisée,

parce que quand il était jeune à Sciences politiques, il a produit des écrits révisionnistes. Il faut le savoir. On a les preuves, par son frère notamment, par – comment il s’appelle d’ailleurs ? –, par Nabe, qui d’ailleurs ne sort pas ses dossiers : sans doute il les garde en réserve.

Donc on a là, dans ce monde de dévirilisation et d’inversion de toutes les valeurs, des gens qui dominent par une domination toujours indirecte et cachée, en se servant, pour faire le sale boulot, de gens déchus, dévoyés, dans la pathologie évidente [...].

Alors je ne sais pas si Bernard-Henri Lévy sait que Moix est un ancien révisionniste et dont le meilleur ami était le bras droit de Faurisson. Je ne sais pas s’il le sait ? Sans doute le sait-il. Et il en jouit d’autant plus. Car je crois qu’il y a la jouissante cruelle du chat qui joue avec la souris. Et je pense que j’ai identifié cette jouissance d’agiter des marionnettes retournées.

La vidéo de Soral ne fait pas de bruit. Trois ans passent. En 2015, Moix gagne brusquement en visibilité : le voilà chroniqueur à « On n’est pas couché », le *talk-show* de Laurent Ruquier, le samedi soir sur France 2. L’émission fonctionne au « clash » et ça, Moix sait faire. Le 1^{er} avril 2017, Florian Philippot, vice-président du FN, est invité chez Ruquier, avant le premier tour de la présidentielle. Moix a préparé ses fiches. Il énumère les représentants du FN condamnés pour racisme ou antisémitisme. Philippot reste impassible : « Vous savez, il y a même des gens qui sont journalistes sur le service public et qui ont préfacé des livres épouvantables⁶... » Moix fait mine de s’étonner : « Par exemple ? » Philippot en a un, d’exemple, un livre sur les juifs que Moix aurait préfacé. Dans son fauteuil, Ruquier compte les points :

Moix, triomphant : « Vous devriez consulter un peu mieux votre entourage, parce que je savais que vous alliez poser la question, j'ai eu un petit coup de téléphone aujourd'hui. »

Philippot, l'air étonné : « Je ne vous ai pas posé la question... Vous avez eu un coup de fil, ça c'est drôle [...]. Y a un gus qui vous a appelé ? »

Moix, sûr de lui : « Quelqu'un m'a prévenu que vous alliez poser cette question. »

Philippot, moqueur : « Pourtant, personne ne vous a prévenu parce que je viens d'y penser. »

Moix pioche dans les papiers étalés sur sa table. Il en sort sa fameuse préface. Il tient à en lire quelques phrases à l'antenne, démontrant qu'avec ce texte, il ne peut pas être suspecté d'antisémitisme. « Eh bien, vous vous rattrapez, c'est bien », le taquine Philippot. Puis le « clash » tourne au débat pour initiés. Les téléspectateurs ignorent pourquoi Philippot évoque un mystérieux « monsieur Blanrue » que Moix aurait bien connu, et pourquoi l'écrivain lui répond ainsi : « Je vais vous poser une question... Si vous êtes au lycée avec Marc Dutroux, est-ce que vous êtes pédophile pour autant à l'âge de 40 ans ? » Moix utilisera à nouveau cette référence à Dutroux quelques années plus tard, pour évoquer un autre ami dont il aurait ignoré l'antisémitisme : ce copain du Loiret avec lequel il confectionnait des fanzines.

L'émission de France 2 est enregistrée le vendredi. Le samedi soir, à l'heure de la diffusion, un contre-feu est allumé. La préface est mise en ligne sur le site de *La Règle du jeu*, la revue de BHL. « Tant de désinformation sur cette préface circule sur la fachosphère que nous tenions à ce que le lecteur puisse constater par lui-même que, dix ans après sa publication, elle était et demeure un vibrant plaidoyer contre l'antisémitisme⁷ », justifie le site. Précaution inutile : au milieu d'une

campagne présidentielle déjà agitée, le « clash » entre Moix et Philippot est vite oublié.

Quelques semaines après l'émission de France 2, nouvelle alerte : Marc-Édouard Nabe a décidé de balancer. Il a 59 ans, et a quitté la France pour la Suisse. Il n'a plus grand-chose à espérer à Paris. Elle est loin, l'époque où il devait sauver la littérature et où on se bousculait à ses fêtes dans le jardin du Luxembourg. Les Éditions du Rocher ont été rachetées et l'ont remercié. L'écrivain a appris à se passer d'éditeur. Désormais, il fait imprimer ses livres lui-même et les vend directement sur sa boutique en ligne. On appelle ça de l'auto-édition, lui préfère parler d'« anti-édition »⁸.

En 2010, un de ces livres a été sélectionné sur la liste du prix Renaudot ; il compte encore quelques amis dans le jury, comme Patrick Besson. Pour la première fois, un livre auto-édité était en compétition pour un prix littéraire prestigieux. Encore mieux, son auteur avait mauvaise réputation. La presse y a consacré quelques articles. Virginie Despentes a remporté le prix. Depuis, le grand public n'a plus entendu parler de Nabe. Son ami Frédéric Taddeï était le dernier à l'inviter encore à la télé, dans son émission de débats « Ce soir ou jamais » sur France 3 puis France 2 : ils se sont brouillés en 2014⁹.

Nabe est aussi fâché avec Yann Moix, depuis dix ans maintenant. Chacun s'attribue l'initiative de la rupture. Voici la version de Nabe, telle qu'il la racontera plus tard sur son site et dans un de ses livres, *Les Porcs*¹⁰. En septembre 2006, Moix explique à la télé que « Céline a vraiment été une ordure ». Nabe ne peut pas pardonner ce sacrilège. Moix, lui, racontera à la presse avoir envoyé à Nabe un SMS : « Va te faire enculer. » Les positions de Nabe à propos d'Israël lui semblaient jusqu'ici tolérables, bien que contestables ; leurs derniers échanges sur le sujet lui auraient fait réaliser que le cas de son ami s'était aggravé et qu'il fallait rompre. « On peut côtoyer des antisémites pendant des années sans savoir qu'ils le sont parce qu'eux-mêmes ne le savent pas », expliquera Moix aux *Inrockuptibles*¹¹.

En mai 2017, Nabe autoédite un nouveau livre, *Les Porcs* : un essai d'un millier de pages, vendu cinquante euros sur son site. Il le dédie aux « pirates-kamikazes du 11 Septembre, morts pour la Justice, et dont la mission, le sacrifice – et même l'existence – sont niés, quinze ans après ! par la plupart de leurs “frères” » Ce sont ces faux frères, les conspirationnistes, que Nabe considère comme des « porcs ». Il n'apprécie pas plus qu'eux la politique étrangère des États-Unis ou d'Israël, mais il ne considère pas pour autant que les attentats du 11 Septembre ou la Shoah étaient des mises en scène. Son livre est l'occasion de régler des comptes avec Alain Soral, Dieudonné ou Paul-Éric Blanrue. Des anecdotes à leur sujet, Nabe en a beaucoup en stock.

Nabe n'a fait imprimer son livre qu'à 1 500 exemplaires. Il en envoie un à Jean-Paul Enthoven, qu'il aime présenter comme une vieille connaissance¹². « Je me suis toujours évidemment méfié de ce type-là, explique plutôt Enthoven. Si on lui dit bonjour, il est capable de faire un communiqué à l'AFP pour dire qu'on est des amis intimes¹³. »

Nabe partage sur son site un SMS qu'Enthoven lui aurait envoyé en août 2017 : « Il m'est pénible de l'admettre, mais les pages déjà lues de tes *Porcs* m'ont paru drôles, subtiles, bien informées, joliment scandaleuses, etc. J'espère trouver quelque motif de détestation avant la fin de ma lecture... Sinon, je me retrouverais en exil à l'intérieur de moi-même, ce que je ne souhaite pas¹⁴. » Enthoven confirme avoir envoyé un SMS, mais ne se souvient plus précisément de sa teneur¹⁵. « J'avais dû lire cinquante pages et après, ça devenait nauséux », raconte-t-il. Enthoven n'a encore lu que les premiers chapitres. Nabe y évoque à plusieurs reprises sa relation avec Moix, et celle de Moix avec Paul-Éric Blanrue : rien qu'Enthoven ne sache déjà.

L'éditeur raconte que quelques mois plus tard, il rouvre le livre de Nabe et tombe sur le chapitre 77, entièrement consacré à Moix :

Dans sa jeunesse, Moix avait commis une bande dessinée qu'il eut la prudence de ne pas signer, mais l'imprudence de faire imprimer. Il n'avait pas mis son nom, le lâche, mais on reconnaissait très bien son écriture !... Plusieurs personnes en ont gardé un exemplaire, car il distribuait sa BD à Reims pendant ses années d'étudiant ; et pas d'excuses : il n'avait pas quatorze, ou quinze ans, Moix, lorsqu'il dessinait des cadavres de juifs pour les salir. Il en avait vingt-deux !

Ushoahïa, ça s'appelait... Une parodie d'« Ushuaïa » de Nicolas Hulot et de « L'Île aux enfants ». C'était des camps de concentration que les gens visitaient par « interrail », Dachau, Buchenwald, Auschwitz, avec un Casimir à croix gammée qui torturait des juifs. Les personnages pissaient sur les monceaux de cadavres en cendres à Auschwitz. Ça se terminait par Bernard-Henri Lévy qui était comme une merde au milieu d'un camp, entouré de mouches¹⁶ !

Cette histoire-là, Enthoven assure n'en avoir encore jamais entendu parler : « J'avais spontanément pensé que c'était une façon pour Nabe de disqualifier Moix. Je n'y avais pas cru. J'en avais parlé à Moix entre deux portes chez Grasset, et il m'avait répondu : "C'est le délire de Nabe, il me hait"¹⁷. » Selon Enthoven, le scandale aurait pu être évité : « Si Yann était venu un jour dans mon bureau en me disant "Il y a un truc qui me taraude, c'est une épée de Damoclès, mes ennemis vont s'en servir, j'ai déconné quand j'étais gamin", je lui aurais dit : "Mon cher Yann, on va tout de suite écrire cent pages qui s'appelleront 'Mea Culpa' dans lesquelles vous prendrez les devants, en vous moquant de vous-même et en vous couvrant la tête de cendres." C'est ce que Günter Grass a fait pour les Jeunesses hitlériennes... »

Le contenu du fanzine, l'âge de Moix, Reims : jamais autant de détails n'ont été fournis sur ce secret de jeunesse. Pire, ils sont exacts. Ce qui sauve Moix, c'est l'audience limitée de Nabe. *Les Porcs* ne font aucun bruit. Seul *CQFD*, un mensuel d'extrême gauche vendant à peine 2 000 exemplaires¹⁸, repère le passage concernant le fanzine de Moix. Il n'en fait pas grand-chose, juste une note de bas de page dans un article sur Alain Soral, pour évoquer en une ligne « Yann Moix, dont la première publication fut une BD négationniste confidentielle¹⁹ ». Un internaute anonyme repère l'article, et se met en tête de compléter la fiche de l'écrivain sur Wikipédia, l'encyclopédie participative en ligne.

Voilà qui est plus inquiétant. Cette fiche Wikipédia, c'est ce qui apparaît en premier quand on tape « Yann Moix » sur Google. Selon les statistiques de Wikipédia, rien que depuis le début de cette année 2017, elle a déjà été consultée plus de 300 000 fois²⁰. Le 13 octobre 2017, on peut maintenant y lire que « Moix commence par publier une bande dessinée négationniste confidentielle ». Puis la phrase disparaît, réapparaît, disparaît encore. En coulisses, les modérateurs de Wikipédia se divisent. Leurs débats, archivés par Wikipédia, sont accessibles à tous²¹. « Source trop faible [...] pour ne pas croire à de la simple diffamation », conclut l'un d'eux. La mention des œuvres de jeunesse cachées de Yann Moix disparaît de Wikipédia.

L'année suivante, Paul-Éric Blanrue balance à son tour. Lui aussi est brouillé avec Yann Moix. À l'automne 2018, Blanrue publie *Sécession*, un essai sur « l'art de désobéir », dans une petite maison d'édition dirigée par un ancien adepte d'Alain Soral. Il y raconte une histoire dont son copain « Yann » lui aurait parlé :

Lorsqu'il fit ses études supérieures, Moix crut original de rédiger à la main, avec maintes caricatures qui ne plairaient point au CRIF [Conseil représentatif des institutions juives de France], une revue intitulée *Ushoahia, le magazine de l'extrême*, qui

s'inspirait de l'émission de Nicolas Hulot, de l'album de bandes dessinées *Hitler = SS* de Jean-Marie Gouriot et Philippe Vuillemin, et des thèses faurissoniennes. C'eût été catastrophique pour sa réputation et sa carrière si cette anecdote était éventée ! Il fut tellement épouvanté qu'on découvrit l'existence de sa farce estudiantine de mauvais goût qu'il courut à plat ventre l'avouer par prévention à son éditeur Jean-Paul Enthoven et à BHL. On imagine leurs bobines à cette occasion – et on se doute de l'estime qu'ils portent désormais à leur poulain en leur for intérieur. On sait aussi maintenant par quelle partie de son anatomie ils le tiennent²² !

Un livre écrit par un ancien proche du négationniste Robert Faurisson, publié chez un ancien proche de l'antisémite et conspirationniste Alain Soral : pas de quoi intéresser grand monde, et pas de quoi inquiéter Yann Moix. L'écrivain est en train de boucler son prochain livre : un roman autobiographique qu'il prévoit d'intituler *Orléans*. Il y racontera les violences physiques et psychologiques qu'il affirme avoir subies, enfant, de la part de ses parents et de son frère.

Yann Moix part en vacances au sud du Portugal, au bord de l'Atlantique. Sur Instagram, il tient ses fans au courant de ses activités (la plage), ses lectures (*L'Eau vive* de Jean Giono) et ses mondanités (une visite à David Hallyday pour lui souhaiter son anniversaire). Il suit à distance la rumeur et la polémique qui montent autour de son roman.

Le samedi 17 août, José Moix, le père de Yann, est interrogé dans *La République du Centre*. « Notre fils n'a jamais été battu », s'insurge-t-il²³. Le lendemain, TF1 diffuse l'interview enregistrée par Yann Moix avant son départ en vacances, pour l'émission « Sept à huit » : douze longues minutes d'un témoignage si glaçant qu'il est accompagné à l'écran d'un bandeau « déconseillé aux moins de dix ans ». *Orléans* sort en librairie le mercredi

21 août. Dans *L'Obs*, Jérôme Garcin évoque un Yann Moix « devenu l'écrivain sanguin de la colère, et dont ce livre d'enfant vieilli est une gifle, au sens propre²⁴ ». Dans *Le Point*, Marc Lambron salue « Moix le martyr », et explique qu'« un écrivain accompli, c'est presque toujours quelqu'un qui a connu le goût des larmes au fond du jardin²⁵ ». Dans *Le Figaro Magazine*, Frédéric Beigbeder confirme : « c'est son dix-septième livre, mais c'est surtout le plus beau », et « Orléans surplombe cette rentrée par sa puissance et son calme »²⁶.

Au cours du week-end, *Le Parisien* publie une lettre ouverte d'Alexandre Moix, le petit frère de Yann. « Mon frère, ce bourreau », titre le quotidien. « Dans sa vie, mon frère n'a que deux obsessions : obtenir le prix Goncourt et m'annihiler », accuse Alexandre Moix²⁷.

Les deux frères ont quatre ans d'écart. Comme Yann, Alexandre est devenu écrivain et réalisateur. Comme lui, il a sympathisé avec Marc-Édouard Nabe et d'autres branchés parisiens. Ils n'ont pas eu le même succès. Alexandre Moix a évoqué leurs relations dans un roman à clés, *Second rôle* : « Certains perdent leur frère à la guerre. J'avais perdu le mien chez Ardisson. Mon frère était mort de célébrité. Enfermé dans son audimat, il ne me parlait plus²⁸. » Dans le conflit familial, le petit frère prend la défense des parents²⁹. « L'affaire Yann Moix » passionne les médias. Elle se résume pour l'instant à une histoire de conflit familial et d'ancien enfant battu, ou affirmant l'avoir été.

Au cours du même week-end, dans l'ancien entourage de Moix, la rumeur se répand : *L'Express* enquêterait sur les fanzines antisémites, un article va sortir, c'est une question de jours. Cette histoire de fanzines, certains la connaissent déjà depuis des années. Comme une journaliste indépendante belge de 29 ans, Aurore Van Opstal, une des signataires, avec Moix, de la pétition de Paul-Éric Blanrue réclamant la libération d'un négationniste. « À l'époque, j'étais influençable et je fréquentais des gens

appartenant au milieu islamo-gauchiste, je le regrette aujourd'hui », explique-t-elle³⁰.

Elle est au courant, pour *Ushoahïa*, et espère vendre son scoop. Faute de contacts dans les rédactions parisiennes, elle tente les réseaux sociaux. On y trouve encore des traces de ses manœuvres d'approche. Samedi 24 août à 17 h 39, elle poste un commentaire sur la page Facebook de *Closer*, l'hebdomadaire people : « Bonjour, journaliste belge, j'ai un scoop sur Yann Moix qui doit sortir avant mardi. Vous pouvez me contacter en MP. » Une minute plus tard, elle poste le même message sur le compte Twitter de *Paris Match*. Elle ne reçoit aucune réponse.

Moix est encore en vacances au Portugal lorsque, le lundi 26 août le scandale éclate. Jérôme Dupuis, un journaliste de *L'Express*, a découvert les fanzines antisémites dont il était le coauteur. En début d'après-midi, l'article est mis en ligne sur le site de *L'Express*, accompagné de reproductions de quelques-uns des dessins de jeunesse de Moix, comme celui du concert de rock donné par des déportés à Auschwitz, qui faisait la couverture du premier numéro d'*Ushoahaïa*³¹. « En repensant à ces pages vieilles de plus de trente ans qui sont exhumées aujourd'hui, j'ai non seulement envie de vomir, mais de vomir le jeune homme de vingt ans que j'étais », explique Moix à *L'Express*.

L'écrivain minimise son rôle dans l'histoire : « Je me suis strictement borné à faire les dessins. Je n'ai participé à aucun texte. » Le lendemain après-midi, un nouvel article de *L'Express* dénonce « le mensonge de Yann Moix³² ». L'hebdomadaire révèle que Moix a également été le coauteur des textes du fanzine. « L'affaire Yann Moix » s'emballe. Le soir même, *Libération* met en ligne une interview de Moix. Cette fois, l'écrivain admet avoir également contribué aux textes du fanzine : « J'assume, j'endosse tout. Tout ce que j'ai fait à l'époque avec trois ou quatre cons, on était des types complètement paumés. J'écrivais, je dessinais, je produisais de la merde. Ces textes et ces dessins sont antisémites, mais je ne suis pas

antisémite³³. » Il faudra attendre encore quelques interviews supplémentaires avant que l'écrivain ne précise qu'*Ushoahaïa* n'était pas élaboré « avec trois ou quatre cons », mais par le duo qu'il formait avec son meilleur copain de l'époque.

« L'affaire Moix » rebondit deux jours plus tard, quand *Le Monde* rappelle « le passé pas si lointain de Yann Moix³⁴ » : ses amitiés avec Marc-Édouard Nabe et Paul-Éric Blanrue, la pétition signée en faveur de la libération du négationniste Vincent Reynouard... Le samedi soir, Moix est l'invité d'« On n'est pas couché », le *talk-show* de Laurent Ruquier sur France 2. L'écrivain est entre amis : il a lui-même été chroniqueur de l'émission, et la productrice de Ruquier, Catherine Barma, produit aussi « Chez Moix », son émission sur Paris Première. Sur le plateau, Moix alterne entre l'émotion en racontant le jeune homme qu'il a été, sa honte, sa demande de pardon, et la colère, affirmant que les révélations ont été organisées par son frère, qui le haïrait, et des antisémites, qui lui reprocheraient son soutien aux juifs et à Israël.

Le dimanche 1^{er} septembre, Bernard-Henri Lévy vient apporter sa caution, et son absolution, à Yann Moix. Sa chronique du *Point* est publiée avec plusieurs jours d'avance sur le site de l'hebdomadaire³⁵. Le philosophe affirme que des « dénonciateurs » l'avaient informé depuis longtemps de l'existence de ces fanzines : « J'ai eu des explications musclées avec l'intéressé qui me confirma la réalité de cette part d'ombre ; qui trouva des mots qui me parurent sincères pour dire la honte que, désormais, ces insanités lui inspiraient ; et que je vis, d'abord avec circonspection, puis, petit à petit, avec respect, s'engager dans une âpre, rude et longue aventure intérieure dont l'enjeu devait être de traiter le mal par le bien et de l'arracher, une bonne fois, à ses anciens penchants criminels [...]. Je crois au repentir. Je crois à la réparation. Et quand un homme, tout homme et donc, aussi, un écrivain, donne les preuves de sa volonté de rédemption, quand il s'engage, avec probité, dans le corps à corps avec ses démons, je

pense qu'il est juste de lui en donner acte, de lui tendre loyalement la main et, si on le peut, de l'accompagner. »

Le lundi 2 septembre, une semaine après les premières révélations de *L'Express*, Grasset annonce à l'AFP que Yann Moix a dit tout ce qu'il avait à dire sur le sujet : « Après s'être exprimé, notamment à l'émission "On n'est pas couché", l'auteur a choisi de mettre un terme à la promotion de son livre et de se mettre en retrait des médias. »

Moix se tait, mais son ami Éric Naulleau, chroniqueur dans l'émission de Cyril Hanouna « Touche pas à mon poste » sur C8, est envoyé interviewer en exclusivité sa grand-mère. « J'ai entendu parler de la grand-mère par un intermédiaire », explique Naulleau à l'antenne, qui affirme avoir rapporté de son reportage dans le Loiret « la vérité ultime sur cette affaire ». La grand-mère de Yann Moix affirme que « ses parents ne l'ont jamais aimé » et que, dans cette histoire, c'est bien lui la victime. C'est une réponse au passage d'Alexandre Moix, le petit frère, dans l'émission concurrente, « Quotidien » sur TMC : Alexandre y a affirmé que Yann était le coauteur des textes du fanzine, et il a démenti être à l'origine des fuites dans la presse³⁶.

Le 7 novembre, plus de deux mois après les révélations de *L'Express*, Yann Moix fait son retour médiatique, dans « Balance ton post ! ». À propos de ses fanzines, il évoque l'influence de *Charlie Hebdo*, de la BD *Hitler = SS* de Philippe Vuillemin et Jean-Marie Gourio, dont l'humour noir sur la Shoah avait choqué dans les années 1980 : « Eux, ce sont des génies, ils l'ont fait dans un certain contexte, une certaine tradition, avec un certain talent. » Lui raconte qu'il était « tombé dans un trou noir », il se justifie en évoquant ses ruptures amoureuses et ses échecs aux concours des grandes écoles. « Je suis l'ami de tous les persécutés, même des chatons qu'on persécute. Stop. J'annonce ce soir que toute personne qui de près ou de loin (dira) que je suis antisémite sera poursuivie par la justice. »

Orléans, le roman de Moix, devait être le premier d'une série de récits autobiographiques. Le volume suivant, *Reims*, est consacré à ses années en école de commerce, avec un long développement sur l'histoire d'*Ushoahïa* et sur « Philippe Pichon », cet ami que l'écrivain décrit maintenant comme « une merde »³⁷.

« L'affaire Moix » s'éteindra aussi vite qu'elle aura éclaté. Elle aura permis à l'écrivain de se faire un nouvel ami. Sur le plateau d'une émission d'Hanouna, Yann Moix a sympathisé avec Geoffroy Lejeune, le directeur de la rédaction de *Valeurs actuelles*. Ils ont continué à se voir. « On joue de la guitare ensemble », raconte Lejeune³⁸. Lorsque le scandale a éclaté, *Valeurs actuelles* a publié une enquête à charge sur le passé de Yann Moix, « aux sources d'une imposture »³⁹, interrogeant d'anciennes connaissances comme Alain Soral, Dieudonné, Marc-Édouard Nabe ou Paul-Éric Blanrue. L'hebdomadaire devait publier un second épisode de cette enquête. À la demande de Moix, « j'ai mis le holà », raconte de lui-même Lejeune.

1. Yann Moix, *Partouz*, Paris, Grasset, 2004.
2. François Xavier, « Imiter et haïr pour tenter d'exister », *Lelitteraire.com*, 13 octobre 2014 ; le site a fermé mais la page a été archivée par le site Internet Archive : <https://web.archive.org/web/20041023021853/http://lelitteraire.com/article1038.html> (consulté en janvier 2023).
3. « Yann Moix : un terrible secret bientôt révélé ! », blog Club Acacia, 11 octobre 2008. Le blog n'est plus réactualisé depuis 2012 et la page concernée n'est plus en ligne ; elle est néanmoins archivée sur Web Archive : <https://web.archive.org/web/20081217154405/http://club-acacia.over-blog.com> (consulté en janvier 2023). Le message envoyé par l'auteur à l'adresse email proposée pour contacter l'équipe du blog est resté sans réponse.
4. Contacté via son site et son avocat, Alain Soral n'a pas donné suite aux sollicitations de l'auteur.
5. « Alain Soral : entretien de juin 2012 », *Égalité & Réconciliation*, en ligne : <https://www.egaliteetreconciliation.fr/Alain-Soral-entretien-de-juin-2012-12642.html?detail=transcription> (consulté en janvier 2023).
6. Émission « On n'est pas couché » diffusée le 1^{er} avril 2007 sur France 2, consultable sur le site InaMediaPro.

7. « La préface de Yann Moix évoquée ce soir à ONPC », *laregledujeu.org*, 1^{er} avril 2017 : <https://laregledujeu.org/2017/04/01/31057/yann-moix-la-preface-evoquee-ce-soir-a-onpc> (consulté en janvier 2023).
8. Entretien avec Marc-Édouard Nabe, 20 décembre 2022.
9. Entretien avec Frédéric Taddeï, 7 juin 2022.
10. Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, auto-édité, 2017.
11. Fanny Marlier, « Mais qui est Yann Moix, le nouveau chroniqueur d’“On n’est pas couché” ? », *lesinrocks.com*, 29 septembre 2015, <https://www.lesinrocks.com/actu/mais-qui-est-yann-moix-le-nouveau-chroniqueur-don-nest-pas-couche-84613-29-09-2015/>
12. Entretien avec Marc-Édouard Nabe, 22 décembre 2022.
13. Entretien avec Jean-Paul Enthoven, 21 décembre 2022.
14. « Sur *Les Porcs* : SMS de Jean-Paul Enthoven », vidéo mise en ligne sur le site *nabesnews.com* : <https://nabesnews.com/sms-enthoven/> (l’accès au site est payant).
15. Entretien avec Jean-Paul Enthoven, 21 décembre 2022.
16. Marc-Édouard Nabe, *Les Porcs*, auto-édité, 2017.
17. Entretien avec Jean-Paul Enthoven, 21 décembre 2022.
18. Article non signé, « CQFD, dix ans, toutes ses dents mais plus un rond », publié sur *cqfd-journal.org* le 4 février 2013, accessible ici : <http://cqfd-journal.org/CQFD-dix-ans-toutes-ses-dents-mais>
19. Jean-Baptiste Bernard, « Alain Soral : ein Volk, ein Reich, eine dégringolade », *CQFD*, n° 158, octobre 2017, en ligne : <http://cqfd-journal.org/Soral-ein-Volk-ein-Reich-eine#nb4> (consulté en janvier 2023).
20. Statistiques de la page « Yann Moix », du 1^{er} janvier au 13 octobre 2017, accessibles ici : https://pageviews.wmcloud.org/?project=fr.wikipedia.org&platform=all-access&agent=user&redirects=0&start=2017-01-01&end=2017-10-13&pages=Yann_Moix (consulté en janvier 2023).
21. Les échanges sont accessibles ici : https://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Le_Bistro/15_octobre_2017#Appel_%C3%A0_commentaires (consulté en janvier 2023).
22. Paul-Éric Blanrue, *Sécession*, Marseille, Fiat Lux éditions, 2018, p. 165.
23. David Creff, « Le père de Yann Moix livre sa version de l’histoire familiale », *La République du Centre*, 17 août 2019.
24. Jérôme Garcin, « Orléans, le livre hallucinant de Moix sur son enfance martyre », *nouvelobs.com*, 22 août 2019.
25. Marc Lambron, « Moix le martyr », *Le Point*, 22 août 2019.
26. Frédéric Beigbeder, « Rentrée littéraire 2019 : les quinze coups de cœur du *Figaro Magazine* », *Le Figaro Magazine*, 30 août 2019.

27. Pierre Vavasseur, « “Mon frère, ce bourreau” : la lettre à Yann Moix de son frère Alexandre », *Le Parisien*, 25 août 2019.
28. Alexandre Moix, *Second rôle*, Chatou, Carnot, 2005, p. 139.
29. Contacté, Alexandre Moix n’a pas souhaité s’exprimer. Une procédure judiciaire pour diffamation, en cours, oppose les deux frères.
30. Entretien avec Aurore Van Opstal, 8 septembre 2022.
31. Jérôme Dupuis, « Quand Yann Moix publiait dans un journal antisémite », *lexpress.fr*, 26 août 2019.
32. Jérôme Dupuis, « Négationnisme : le mensonge de Yann Moix », *lexpress.fr*, 27 août 2019.
33. Christophe Israël, « Yann Moix : “Ces dessins sont antisémites, mais je ne suis pas antisémite” », *liberation.fr*, 27 août 2019.
34. Laurent Telo, « Le passé pas si lointain de Yann Moix », *lemonde.fr*, 29 août 2019.
35. Bernard-Henri Lévy, « Ce que je sais de Yann Moix », *lepoint.fr*, 1^{er} septembre 2019.
36. Contacté, Alexandre Moix n’a pas souhaité s’exprimer.
37. Yann Moix, *Reims*, Paris, Grasset, 2021, p. 68.
38. Entretien avec Geoffroy Lejeune, 4 octobre 2022.
39. Amaury Brelet, « Yann Moix, aux sources d’une imposture », *Valeurs actuelles*, 5 septembre 2019.

CHAPITRE 13

Houellebecq à l'Action française

Le 1^{er} juillet 2022 à 20 heures, Michel Houellebecq se présente au 10, rue Croix-des-Petits-Champs, en plein centre de Paris : le siège de l'Action française, le mouvement royaliste d'extrême droite. Dans la salle de réunion, près de 150 personnes l'attendent¹.

Quelques portraits décorent les murs. De glorieux anciens de « l'AF », comme on dit ici : Maurice Pujo, l'anti-dreyfusard qui a fondé le mouvement en 1898, l'écrivain Léon Daudet, l'historien Jacques Bainville... Houellebecq s'assied sous un portrait de Charles Maurras : le dirigeant historique de l'Action française, le théoricien du « nationalisme intégral » et de la lutte entre « pays réel » et « pays légal », le dénonciateur des « quatre États confédérés » qui tiendraient la France (les juifs, les protestants, les francs-maçons et les « métèques »), le pétainiste et collabo condamné à une peine de dégradation nationale à la Libération. Pour Houellebecq, on a installé là un bureau sur lequel, raconte-on, le maître a travaillé. On y a posé un cendrier : la seule condition imposée par Houellebecq à sa venue était qu'il puisse fumer².

L'écrivain a accepté l'invitation du Cercle de Flore, le club littéraire et intello de l'Action française. Des vedettes, le Cercle de Flore a l'habitude d'en accueillir : Éric Zemmour, Philippe de Villiers, Patrick Buisson,

l'ancien conseiller de Nicolas Sarkozy, Robert Ménard, le maire d'extrême droite de Béziers, Laurent Obertone, le polémiste que Houellebecq avait emmené dîner à l'Élysée, Renaud Camus, l'inventeur de la théorie du « grand remplacement », ou Richard Millet, ancien auteur et éditeur de Gallimard remercié après ses prises de position xénophobes. L'animateur du Cercle de Flore est un jeune trentenaire, polytechnicien, thésard en philo, et prudent : avant de raconter sa soirée avec Houellebecq, il exige d'être désigné sous le pseudonyme d'« Olivier de Lérins »³.

Pour la conférence de ce soir, les royalistes du Cercle de Flore ont bossé. Sur l'ancien bureau de Maurras s'empilent les livres de Houellebecq, farcis de Post-it et de notes. « Je pense qu'il en avait marre des entretiens stéréotypés, où on lui pose toujours les mêmes questions, explique "Olivier de Lérins". Il voulait que les questions soient centrées sur des passages précis de ses livres. Il nous avait demandé qu'on les lui envoie en amont, en nous expliquant qu'il ne se trouvait pas très bon à l'oral et qu'il voulait pouvoir réfléchir à ses réponses⁴. » Consigne est donnée de ne pas filmer ou enregistrer la conférence. Elle s'ébruitera tout de même : des participants postent des photos sur les réseaux sociaux, et un journaliste du *Point* est présent dans la salle⁵.

Assis sous le portrait de Maurras, Houellebecq avoue au public qu'il a peu lu le maître, et que Georges Bernanos, autre ancien de l'Action française, fâché avec Maurras, « c'est mieux ». Il est venu ici, explique-t-il, « par curiosité pour le royalisme ». Il connaît mieux le sujet qu'il ne l'avoue. À l'Action française, il s'adresse à des orléanistes : une fois la monarchie rétablie, ils installeront sur le trône Jean d'Orléans, comte de Paris, ou à défaut son fils, Gaston, pour l'instant âgé de 13 ans. Houellebecq ne leur précise pas que sa curiosité l'a déjà poussé à rencontrer des royalistes du camp adverse, des légitimistes, partisans d'un lointain descendant de Louis XIV, le prince espagnol Louis-Alphonse de Bourbon, alias « Louis XX ». En 2017, son copain Marin de Viry avait publié un essai

intitulé *Un roi immédiatement*⁶. « J'ai été approché par un cercle légitimiste pour venir parler de mon livre, se souvient-il. J'en ai parlé à Michel. Ça l'a amusé. Il m'a dit : "Allons-y ensemble."⁷ » Houellebecq avait expliqué à ces monarchistes que, dans les personnages de la Révolution, il jugeait Robespierre plus intéressant que Louis XVI : « Évidemment, il savait bien que ça soufflerait un peu son auditoire⁸. »

Ce soir, en revanche, Houellebecq n'est pas là pour blaguer. Le thème du débat ne s'y prête pas : « Dépasser le désespoir. » En réponse aux questions des animateurs et du public, il déroule pendant deux heures ses réponses sur la gauche (« elle se sent mourir, donc elle devient méchante »), le déclin de l'Occident (il a commencé dès le Moyen Âge, « après ça, ce ne sont que des descentes successives, et ce n'est pas terminé »). Il évoque aussi l'islam : « Il y aura une guerre, c'est bien de le savoir à l'avance et de s'y préparer. Qui va gagner ? Je n'en sais rien⁹. »

Dans le public, Houellebecq peut reconnaître une connaissance, au premier rang, juste devant lui : Sébastien Lapaque, co-fondateur d'*Immédiatement*, la petite revue royaliste qui l'avait interviewé à ses débuts et dont il s'était entiché. Depuis, Lapaque aussi a fait du chemin. Il est devenu écrivain, publié chez Actes sud, et critique littéraire au *Figaro*. Un peu plus loin, on identifie Jacques de Guillebon, un autre ancien d'*Immédiatement*. Cet ami de Marion Maréchal-Le Pen est devenu directeur de *L'Incorrect*, un mensuel d'extrême droite, tendance « catho » et identitaire. On remarque aussi une soutane, celle de l'abbé Guillaume de Tanouärn, une célébrité chez les « cathos » d'extrême droite. Ancien disciple de monseigneur Lefebvre, l'intégriste qui défiait le pape Jean-Paul II, Tanouärn a signé des critiques littéraires sous pseudonyme dans le quotidien *Présent* et l'hebdomadaire *Minute*, et dirige le magazine « tradi » *Monde et Vie*.

Pendant deux heures, Houellebecq répond aux questions des animateurs et du public. C'est ensuite le moment du verre de l'amitié sous les portraits

de Maurras, et des selfies avec l'écrivain. La soirée se poursuit au café du coin. Les organisateurs racontent en avoir fait la fermeture avec Houellebecq, à deux heures du matin bien sonnées¹⁰.

L'Action française ne se contente pas d'organiser des soirées littéraires, ou des marches aux flambeaux chaque 21 janvier, pour l'anniversaire de la décapitation de Louis XVI. Le mouvement revendique 3 000 militants actifs, un chiffre qu'il est impossible de vérifier. Ses cadres assurent qu'ils ne sont ni de droite ni de gauche : une fois la monarchie rétablie, expliquent-ils, le roi se situera au-dessus des partis politiques. Cela n'a pas empêché l'Action française d'appeler à voter, au second tour de la présidentielle de 2022, pour Marine Le Pen. Sa branche jeunesse semble décidée à occuper le terrain libéré par Génération identitaire, mouvement dissous par le gouvernement. Au printemps 2021, de jeunes militants de « l'AF » font ainsi irruption dans l'hémicycle du conseil régional d'Occitanie, à Toulouse, vêtus de noir et cagoulés, en dénonçant « les islamo-gauchistes, traîtres à la France¹¹ ». En octobre 2022, quelques mois après la conférence de Houellebecq, une dizaine d'autres militants envahissent, avec mégaphone, fumigènes et pétards, la cour de la mairie de Stains, en Seine-Saint-Denis, en scandant « La France est à nous » et « Vous salissez la France »¹².

Marin de Viry, l'ami de Houellebecq, tente une explication. « Je pense qu'il se conçoit un rôle, et qu'il le joue », suggère-t-il : « Ça l'amuse de faire chier tout le monde en disant "J'ai des amis à l'extrême droite", et il y a aussi une curiosité réelle pour leur réaction énergique à la situation générale¹³. »

En décembre 2022, cinq mois après sa visite à l'Action française, Houellebecq s'enhardit. *Front populaire*, la revue de Michel Onfray, publie un long entretien croisé entre le philosophe et l'écrivain². Houellebecq prédit que l'islam sera à l'origine d'une guerre civile en France : « Quand la Reconquista, modèle de la reconquête, a débuté, l'Espagne était sous

domination musulmane. On n'est pas encore dans cette situation. Ce qu'on peut déjà constater, c'est que des gens s'arment. Ils se procurent des fusils, prennent des cours dans les stands de tir. Et ce ne sont pas des têtes brûlées. Quand des territoires entiers seront sous contrôle islamiste, je pense que des actes de résistance auront lieu. Il y aura des attentats et des fusillades dans des mosquées, dans des cafés fréquentés par les musulmans, bref des Bataclan à l'envers. Et les musulmans ne se contenteront pas de mettre des bougies et des bouquets de fleurs. Alors, oui, les choses peuvent aller assez vite. » Houellebecq compare les immigrés de confession musulmane aux Chinois qu'il croisait, lorsqu'il habitait dans le 13^{ème} arrondissement de Paris. « Eux, raconte-t-il, se tenaient tranquilles » : « Je crois que le souhait de la population française de souche, comme on dit, ce n'est pas que les musulmans s'assimilent, mais qu'ils cessent de les voler et de les agresser, en somme que leur violence diminue, qu'ils respectent la loi et les gens. Ou bien, autre bonne solution, qu'ils s'en aillent. »

1. Entretien avec Francis Venciton, à l'époque secrétaire général de l'Action française, et « Olivier de Lérins », pseudonyme de l'animateur du Cercle de Flore, 13 janvier 2023.
2. Entretien avec Francis Venciton, à l'époque secrétaire général de l'Action française, et « Olivier de Lérins », pseudonyme de l'animateur du Cercle de Flore, 13 janvier 2023.
3. L'auteur connaît l'identité réelle d'« Olivier de Lérins », mais juge inutile de la révéler ici.
4. Entretien avec Francis Venciton et « Olivier de Lérins », 13 janvier 2023.
5. Saïd Marhane, « Le show Houellebecq à l'Action française », mis en ligne sur lepoint.fr le 3 juillet 2022.
6. Marin de Viry, *Un roi immédiatement*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2017.
7. Entretien avec Marin de Viry, 22 décembre 2022.
8. *Ibid.*
9. Saïd Marhane, « Le show Houellebecq à l'Action française », *op. cit.* Les propos de Michel Houellebecq rapportés par *Le Point* ont été confirmés à l'auteur par plusieurs participants.
10. Entretien avec Francis Venciton et « Olivier de Lérins », 13 janvier 2023.

11. Frank Johannès et Philippe Gagnebet, « Campagne d’agit-prop de l’Action française à Strasbourg et Toulouse contre l’islamisme », *lemonde.fr*, 25 mars 2021.
12. Robin Richardot, « La mairie de Stains ciblée par l’extrême droite », *lemonde.fr*, 14 octobre 2022.
13. Entretien avec Marin de Viry, 22 décembre 2022.